Edouard FROIDURE

LE CALVAIRE DES MALADES AU BAGNE D'ESTERWEGEN



ÉDITIONS PAX
12, PLACE SAINT-JACQUES
LIÉGE

ÉDITIONS DES STATIONS
DE PLEIN-AIR 3, RUE
AUX LAINES BRUXELLES

Edouard FROIDURE

Le calvaire des malades au bagne d'Esterwegen

Préface de M. Jules RICHARD
Substitut du Procureur Général près la Cour d'Appel de Bruxelles

Aux quatre-vingts héros internés civils morts au camp d'Esterwegen. En témoignage de leur vaillance et en gage de perpétuelle gratitude des hommes libres pour lesquels ils ont donné leur vie.

Digitized by Project Zikaron
Touro University-NY Libraries
www.zikaron.tourolib.org
2024

AUX ÉDITIONS PAX
12, PLACE SAINT-JACQUES, LIÉGE
1945

Du même auteur :

Toi qui commences à aimer (50e mille).

En préparation :

Manuscrits ramenés de captivité :
Châtiments et récompenses en éducation.
Esquisse d'un cours de sociabilité.

A paraître ultérieurement :

Héros de bagne.

Digitized by Project Zikaron
Touro University-NY Libraries
www.zikaron.tourolib.org
2024

Ce volume est vendu au profit des veuves et des orphelins de prisonniers politiques

Le calvaire des malades
au bagne d'Esterwegen

OUTRE L'ÉDITION ORDINAIRE
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
700 EXEMPLAIRES SUR KINGWAY VERGÉ ALFA,
NUMÉROTÉS DE 1 A 700 ;
10 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE,
NUMÉROTÉS DE I A X.

PRÉFACE

Lorsqu'il y a quelques semaines, M. l'abbé Froidure m'a soumis comme à beaucoup de ses camarades, le texte du livre qu'il se proposait d'écrire sous le titre « Calvaire des Malades au Bagne d'Esterwegen », j'ai revécu avec une extraordinaire acuité, les circonstances dans lesquelles, voici un an, je déchiffrais déjà les relations que j'avais sous les yeux.

Ceux qui ont accompagné M. l'abbé Froidure dans ses diverses détentions savent que leur compagnon avait toujours une idée originale dans la tête et aussi, un objet — qui n'était pas banal non plus —, je n'oserais dire dans les poches parce que, sauf un mouchoir, il était défendu d'avoir quoi que ce soit dans les poches — mais quelque part dans ses vêtements.

Un matin que nous partions au travail et que nous nous rangions par cinq dans la cour, pour l'appel, voici l'abbé qui, dans la confusion des alignements, se faufile et vient plein de mystère se placer près de moi.

Il fallait observer le silence : les gardiens montaient et descendaient le long des rangs pour nous compter. Ce n'est qu'à la faveur des circonvolutions de l'escalier qui conduisait à l'atelier où nous étions employés à des travaux de tailleurs, que l'abbé m'annonça qu'il me passerait au cours de la journée des petits cahiers ; il avait écrit les chapitres d'un livre qu'il publierait à son retour, sur la vie des malades à Esterwegen.

C'est ainsi que le soir, au retour en cellule, j'étais en possession de cinq petits cahiers dissimulés dans mes chaussettes et que

l'abbé m'avait remis au cours de voyages combinés à travers l'atelier. Un autre jour, j'en reçus deux autres encore.

Nul ne saura jamais ce que la confection matérielle de ces cahiers, leur rédaction, leur dissimulation et le fait qu'ils « échappèrent » toujours, tant à la prison de Bayreuth qu'au camp de concentration de Dachau, a exigé de concours, d'ingéniosité, d'audace, de patience et de risques pour leur auteur, pendant onze mois.

Et d'abord, M. l'abbé Froidure a dû, à Esterwegen, atteindre la Revier Nord ; il s'y fit verser à la Noël 1943 dans la pensée d'apporter à nos malheureux camarades le réconfort de sa Foi et de son secours personnel. Cette décision réclamait du courage, d'abord parce que la Revier Nord était la baraque des contagieux ; ensuite parce que si les médecins acceptaient de courir le risque de porter l'abbé malade, ce dernier n'aurait pas évité de sévères représailles dans le cas où la ruse serait découverte ; enfin, et ceci n'était pas le moindre des obstacles à surmonter, l'abbé dut passer outre à l'attitude de certains compagnons de sa baraque d'origine, qui lui reprochaient avec amertume, et parfois avec violence, de vouloir se rendre à la Revier, non pour aider ceux qui s'y trouvaient, mais pour partager un soi-disant supplément de nourriture destinée aux malades, et qui n'existait que dans leur imagination.

En possession de la matière, l'abbé devait encore la consigner. Ce fut l'Œuvre de Bayreuth. Comme le créateur, l'abbé fit quelque chose de rien : pas de papier, pas de crayon, pas de plume, pas d'encre ; bien plus, défense d'avoir du papier et défense d'avoir quoi que ce soit pour écrire. Impossible d'utiliser les pages d'anciens livres que l'on nous donnait pour servir à certains usages. Outre le rationnement qui était strict, le papier était imprimé et, de plus, très souvent, la marge en était rognée, dans le but de réduire les possibilités de communication. L'auteur

s'avisa alors d'utiliser les manchons qui enveloppaient les bobines de fil, en service sur les machines à coudre. Si l'extérieur des manchons portait une marque de fabrique, l'intérieur en était vierge.

Pendant des semaines, nos camarades de machine ont, avec soin, sorti les bobines des manchons et déplié ces derniers en les décollant ; ils les passaient ensuite aux repasseurs qui les étalaient en les pressant à chaud, enfin les manchons étaient reliés en épaisseur de soixante feuillets par un spécialiste de grosses piqûres.

Certains d'entre nous, les coupeurs et ceux qui dessinaient sur les doublures ou les étoffes, les emplacements des poches ou des boutonnières, possédaient des crayons ; les crayons furent raccourcis, sous le prétexte de les tailler.

Enfin, jour particulièrement heureux, les calfactors — prisonniers préposés à l'entretien des chambres des gardiens et à la distribution de la nourriture —, subtilisèrent aux wachtmeisters, un encrier et un porte-plume.

L'abbé put donc écrire, il le fit en cachette dans sa cellule, en dehors des heures de travail, lorsqu'il faisait encore clair, dissimulant à l'intérieur de son matelas, son écritoire, puis un, puis deux, puis sept cahiers, ou cachant ces derniers sur lui.

Il avait dix cachettes dans son uniforme, aux places les plus inattendues. Un moment donné, par mesure anti-aérienne, on étendit du sable sur le plancher des greniers où nos effets personnels étaient remisés dans de grands sacs individuels en papier ; un calfactor parvint à repérer le sac de l'abbé et à y glisser les cahiers.

Comment ils échappèrent à l'inspection des sacs lorsque nous avons quitté Bayreuth ; comment l'abbé les glissa, à notre arrivée à Dachau, dans le dépôt des objets dits de valeur, à l'Effekten Kamer ? Dieu seul le sait !

Le public en connaît aujourd'hui assez long sur les camps de concentration pour comprendre qu'à Dachau, la découverte des cahiers aurait coûté la vie à M. l'abbé Froidure, après bien des souffrances qu'il aurait eu à supporter lors de l'interrogatoire qu'il aurait subi pour expliquer comment une telle réalisation avait été possible.

Voilà qui méritait d'être dit.

Le livre de M. l'abbé Froidure a la valeur particulière d'avoir été écrit au moment même de la détention et non sur le souvenir d'éléments recueillis de mémoire avec le risque toujours possible — quel que soit le souci que l'on ait de rester objectif —, de se voir trahi par le temps qui s'éloigne.

Il est bien vrai que le camp d'Esterwegen n'a pas été communément le théâtre des atrocités dont nous avons eu le spectacle dans d'autres camps de concentration tristement célèbres. Mais il est également vrai que l'on y mourait de faim — au sens littéral du mot — et que la faim déforme petit à petit la psychologie de celui qui en souffre. Il est des jours où l'on vivait une véritable atmosphère de folie. Tel qu'il se présente, ce livre constitue un magnifique hommage de celui qui demeure à ceux qui ne sont plus, mais qui, morts, vivent plus intensément que jamais.

Que le lecteur, surtout s'il est parent ou ami de l'un des nôtres restés là-bas, ne retienne pas de ces lignes la peine des souffrances endurées par l'être qu'il aimait, mais bien plutôt qu'il s'élève jusqu'au plan du sacrifice qui lui fut demandé et qu'il éprouve dans cette communion, le sentiment vrai de n'avoir jamais été si proche de l'âme qu'il pleure.

Jules ***RICHARD,***

Substitut du Procureur Général près la Cour d'Appel de Bruxelles.

Introduction

Faire revivre quelques moments de vie intense — ou de mort prochaine ;

Décrire une parcelle de l'immense totalité de souffrances accumulées par la guerre ;

Proclamer la force morale, le courage et l'énergie des morts et des vivants passés par le camp d'Esterwegen ;

Livrer aux générations futures ces exemples de patriotisme et de grandeur d'âme :

Tel est le but de l'auteur en confiant ces lignes au papier.

Il se défend d'avoir la témérité d'analyser, si tôt après la tourmente, les causes qui l'ont déchaînée ; bien d'autres s'y risqueront sans doute en attendant le recul et la distillation nécessaire à la maturité du sujet. Il se contente de souligner l'attitude de ceux qui se posaient en champions de la civilisation, dans l'enceinte limitée d'un des innombrables centres qui firent de l'Allemagne pendant des années, un vaste bagne.

Ce premier mobile est le moindre ; s'appesantir sur les turpitudes des gens et des peuples demande — on pourrait dire exige — soit le dessein de clouer le mal au pilori, soit le désir de mettre en garde d'éventuelles victimes. Bien supérieur à cet objectif est celui de clamer l'héroïsme des meilleurs éléments de la nation et de les proposer en exemple à leurs contemporains.

Si les grands cataclysmes de l'Histoire sont générateurs de gestes sublimes, il n'est jamais vain de leur donner la publicité méritée, quelque nombreux qu'ils soient. Sans doute, pour

atteindre ce but, est-il nécessaire en l'occurence de s'appesantir assez longuement sur les multiples vexations, les souffrances morales et physiques d'une vaillante phalange de prisonniers politiques.

L'auteur s'excuse auprès des veuves, des orphelins et des parents de ces vaillants compagnons, morts en captivité, de retracer les détails, parfois cruels, du calvaire traversé par leurs chers défunts. Il estime pourtant que ces familles sont de la trempe de celui qui, doté d'une mâle énergie, succomba dans son audace d'avoir toisé la mort. Le premier moment d'émotion passé, elles auront non seulement le désir, mais la noble fierté de sonder sans broncher et de découvrir sans faillir l'obscure mais réelle grandeur de ceux qui ont offert leur vie pour assurer celle de leur Patrie.

A qui n'accepte pas l'énoncé sans emphase, mais aussi sans faiblesse, d'un minimum de réalisme dans l'exposé de leurs tourments, l'histoire vraie des malades au bagne d'Esterwegen ne peut être racontée.

Si quelqu'un prend ce livre sur la foi d'une vague rumeur et s'attend à y trouver une fantaisie littéraire et subjective ou des digressions propres à soutenir une thèse qui prendrait le pas sur la plus objective réalité, qu'il n'aille pas plus avant que ces pages liminaires.

Il eût été présomptueux et vain de vouloir se limiter aux mêmes faits glanés personnellement au cours des mois passés dans ce sinistre camp. Aussi l'auteur a-t-il jugé préférable de soumettre son canevas aux judicieuses rectifications et ajoutes de cinquante compagnons de captivité, de toutes conditions sociales et de toutes opinions, et qui ont fait un séjour plus ou moins prolongé dans l'une ou l'autre « Revier » (baraques-hôpitaux du camp) ainsi que de l'un ou l'autre survivant des vingt-cinq médecins qui sont passés par le camp. Eux aussi

ont vécu non seulement dans la même enceinte, mais dans les baraques spécialement affectées aux malades, aux mourants et aux morts.

Cette accumulation de témoignages visuels offre, pour chaque récit, une rigoureuse garantie de véracité ; elle prévient la déformation facile des observateurs isolés, d'autant plus qu'ils se trouvaient dans des conditions matérielles et morales extrêmement déficientes.

En fait, l'ensemble de la rédaction au présent atteste l'exactitude des moindres détails de la narration écrite d'un témoin oculaire, signée par lui et conservée au siège des éditions. Les notes de chacun sont donc fondues dans les textes, pour ne former qu'un seul récit, sans référence aux témoignages particuliers. Ceux-ci demeurent codifiés dans les notifications originales des collaborateurs. Seuls les textes au conditionnel n'offrent que des versions probables, mais dépourvues des garanties précédentes. Il n'entre nullement dans l'intention de l'auteur de se prêter à l'établissement d'un réquisitoire contre des personnes ou des groupes ; si, par la force des choses, cette hypothèse ne peut être évitée, elle n'est en rien recherchée.

Des amis aux conseils judicieux ont estimé qu'il était peut-être déplacé d'introduire dans le texte, sous forme d'acrostiches quelques notes cocasses, hilarantes ou simplement psychologiques, en opposition avec le thème sévère et rigoureusement anecdotique des faits enregistrés. Nous nous sommes ralliés à ce point de vue, en croyant cependant devoir les donner en fin de volume. Car il y a nécessité de révéler, avant tout, la vie réelle du milieu dans lequel les malades ont vécu. Dans cette vie de souffrances et de privations, il existait pourtant des moments de détente, des situations comiques ou pittoresques. Mises en valeur par un moral d'airain, elles ont permis

à la plupart d'échapper par la pensée à l'étreinte de la détention et de la supporter plus facilement. Ne pas souligner ces aspects de la vie du camp, passer sous silence les divers états d'âme des captifs dans cette vie anormale fausserait la compréhension et le jugement du lecteur. Il paraît d'ailleurs évident que le contraste lui-même révèle encore davantage et l'âpreté des douleurs et l'énergie de ceux qui les ont supportées.

Un référendum a été envoyé aux cinquante collaborateurs dont il est question plus haut, pour savoir s'il était opportun de signaler leurs noms dans le présent opuscule. La grande majorité a estimé préférable de ne pas les mentionner. Elle juge opportun de ne donner que la douloureuse énumération de nos morts. D'autre part, il ne sera pas fait mention, sauf exception, des noms de compagnons qui furent les acteurs ou témoins des faits narrés. Le lecteur conviendra de l'opportunité de cette mesure, s'il veut bien admettre que la susceptibilité se ligue à la discrétion pour faire adopter les dispositions en question. Pour des motifs analogues d'ailleurs, mais principalement par respect des principes de la déontologie médicale, il ne convenait pas que l'exposé de cet ouvrage émane de médecins. S'ils ont été les principaux témoins — combien impuissants ! — d'innombrables cas terrifiants, ils ne peuvent parler ni de leurs malades ni de ceux de leurs confrères. Ils ont bien voulu, pourtant, assurer l'auteur de leur plus complète collaboration. Qu'ils veuillent bien trouver ici, au même titre que tous ceux qui ont pris part à ce travail, l'expression de sa plus vive gratitude. Elle s'adresse en particulier à M. Julien Lievevrouw qui a bien voulu nous communiquer plusieurs dessins pris au camp. Georges Royen se faisait une joie d'illustrer ce volume de son incomparable talent ; la mort a englouti ce vrai génie du trait de plume.

Tous ceux qui m'ont aidé ne peuvent douter qu'une recon-

naissance semblable leur est acquise d'avance par les nombreux lecteurs qui ne manqueront pas d'être attirés par l'irréfutable valeur documentaire de la présente narration. Ce souci de l'objectivité a sans doute été d'autant mieux observé, que l'auteur a pu cristalliser sur le papier des souvenirs tout récents dès sa sortie d'Esterwegen, comme la préface le mentionne.

Il a pu, de plus, soumettre immédiatement ses idées aux nombreux amis qui l'entouraient, venant comme lui d'Esterwegen et, comme lui, ayant séjourné à plusieurs reprises dans les infirmeries du camp.

* * *

Pour être tout à fait sincère et par besoin d'objectivité dans l'exposé de l'atmosphère du camp, il est opportun de signaler l'existence à l'état endémique, chez les prisonniers politiques, d'une tension d'esprit faite de méfiance, de suspicion et de critique, spécialement d'origine alimentaire, mais parfois aussi médicale. Si tous en ont souffert, à fortiori elle fut une source de souffrance morale doublement pénible pour les malades, plus visés que les autres, mais aussi davantage désarmés.

Faut-il s'en étonner ? A bien comprendre la lamentable condition de nos camarades, l'inverse serait inexplicable. En effet, à l'état réel d'épuisement et de langueur dû à la sous-alimentation et aux privations de toutes espèces, s'ajoutent les inquiétudes de la déréliction et de la claustration, et l'aigreur de l'abaissement moral et matériel qui fut le sort commun. N'y a-t-il pas là déjà de quoi rendre pour le moins grognon et chicaneur ?

A ces motifs inhérents, à la condition des captifs, il faut ajouter les raisons profondes et essentielles dues à l'attitude des gardiens. Ils cherchaient à exploiter la faiblesse de leurs

sujets par toutes sortes de moyens de contrainte et de corruption et, par là même, à faire peser davantage encore le poids de leur détention. Habituellement, toute leur tactique pivotait autour de la menace de suppression ou de l'appât d'un supplément alimentaire. Cette affreuse mais inéluctable question de « gamelle », mise à l'ordre du jour et envenimée par eux, demeure la cause et l'explication définitive de cet état d'esprit.

D'où, logiquement, ces sursauts d'animosité, de jalousie, d'envie à l'endroit de tous ceux qui cherchèrent à obtenir ou même durent accepter des fonctions diverses de jonction entre l'ensemble des hommes et leurs bourreaux. Nous verrons comment certains médecins y ont été particulièrement exposés. Leur conduite ne fut-elle pas fatalement en butte aux analyses minutieuses, mais non moins incompétentes et bien souvent injustes, de la part de ce millier d'hommes condamnés à passer de longs mois à ne rien faire, entassés les uns sur les autres, et réduits dans l'objectivité de leur jugement, comme dans toute leur vie morale, par l'inconcevable carence alimentaire ? Il faut en convenir, la plupart du temps, cette mentalité était de plus soutenue par des oppositions de personnes. Quels que soient les torts que d'aucuns puissent avoir eus, quelles que soient les mesures que l'on jugerait opportun de prendre après coup à l'égard de l'un ou de l'autre, cet aspect moins reluisant est noyé dans la magnifique sérénité de la masse qui a réagi et dans la sublime attitude de nos chers malades et mourants. Aussi l'auteur, suivi d'ailleurs par tous ses collaborateurs, a-t-il jugé opportun de ne parler que dans l'introduction de cet esprit d'aversion et de dénigrement créé et alimenté — hélas, ce n'est que trop réel — par la question de la nourriture. Quelle que fût l'importance de ce facteur dans l'assombrissement de l'atmosphère de ce terrible bagne, l'auteur s'est opposé radicalement à se faire l'écho de la moindre

réminiscence de ce genre dans le corps du volume. Il a tenu à imposer un silence rigoureux à ces émanations d'une mentalité regrettable sans doute, mais surtout excusable. Il faut le répéter bien haut : conséquence indirecte de la détention dont le régime est la cause, cet esprit est de plus la conséquence directe des efforts des garde-chiourmes pour jeter la zizanie dans nos rangs. Ce serait lui faire trop d'honneur que d'y ajouter un iota.

* * *

Le lecteur ou le censeur cherchera peut-être en vain dans ce volume une haute portée littéraire ou le cachet d'un auteur ; peut-être sera-t-il déçu, vu le grand nombre de récits et de traits incorporés dans un texte primitif.

S'il s'en plaignait, l'auteur ferait sienne l'assertion de Sulpice Sévère :

« Si vous prenez à ma réputation d'écrivain plus d'intérêt » que je n'y attache moi-même, supprimez mon nom en tête de » l'ouvrage, mais faites connaître partout la vérité. »

C'est bien là la conclusion de l'auteur ; c'est aussi sa seule ambition : clamer partout la vérité sur le calvaire des internés civils dans ce sinistre camp, pour la confusion des vrais coupables, pour l'honneur et la fierté des survivants, mais surtout pour immortaliser le sacrifice des quatre-vingts morts d'Esterwegen.

CHAPITRE I

L'arrivée

1. — Ceux qui arrivent

« Où allons-nous ? » — « Vous allez dans la région de Papenburg, dans les marais. Vous y serez très bien, car là-bas il n'y a pas de bombardement ». Telle fut la réponse d'un des deux gardiens sanglés dans leur uniforme vert-gris de gardiens des prisons. Mis en confiance par le calme et la dignité de notre groupe, quelque quarante prisonniers politiques qui remplissaient le wagon à bestiaux, il a fini par se déboutonner et par... pleurer devant nous. Sa femme et sa fille ont été tuées à Essen, dans l'effondrement de leur maison ; il ne lui reste plus rien. Ayant séjourné huit jours dans la ville en question, nous avons pu constater que, tout comme à Düsseldorf où nous sommes passés, la moitié et même les trois quarts des maisons proches du chemin de fer étaient rendues inhabitables, et ce en date du 28 août 1943.

Venant de St-Gilles et allant au camp d'Esterwegen, à trente kilomètres de Papenburg, nous formons un convoi d'une centaine de prisonniers politiques destinés à rejoindre un contingent de quelque huit cent autres arrivés précédemment dans ce camp. Ouvert le 22 mai 1943 aux Belges et à quelques Français, ce camp a été entièrement liquidé en date du 23 mai 1944. Les arrivées et les départs successifs de contingents

divers n'ont pas laissé au camp un effectif fixe pendant une longue période. Un total de deux mille six cents détenus y ont séjourné, donnant une moyenne de douze cents à quinze cents présences et un maximum de dix-neuf cents vers le mois de février. Leurs nationalités étaient peu variées dans l'ensemble ; plus différentes sont leurs conditions sociales, juridiques, morales et physiques. Dix pour cent de Français s'ajoutent à la masse des Belges d'où émergent exceptionnellement un Anglais, un Ukrainien, quelques Hollandais. A côté des juges, procureurs du roi, avocats, médecins, figurent des mineurs, cultivateurs et ouvriers de tous les corps de métiers, des commerçants, étudiants, professeurs d'université et maîtres d'école, prêtres, religieux, peintres, journalistes, bref toutes les professions.

Une diversité semblable se retrouve dans la situation juridique de cette nombreuse phalange. La plupart ne sont que de simples prévenus, n'ayant même pas reçu l'élémentaire confirmation de leur mandat d'arrêt. Il s'agit de les mettre à l'ombre purement et simplement, et... c'est peut-être mieux à tout prendre, et c'est plus sûr pour beaucoup. Cette opinion ou bobard à long rayon d'action était assez accrédité. Nous constatons cependant après coup, que parmi les condamnés à mort, beaucoup ont été exécutés. A Wolfenbutel, nonante pour cent ont été décapités à la hache. D'autres ont reçu leur acte d'accusation en attendant de passer en jugement. Un certain nombre sont condamnés à mort ou à des peines diverses. Quelques-uns sont acquittés ou bien ont terminé leur peine, ou bien encore ont fait l'objet d'un non-lieu. Tous ceux-ci restent détenus au même titre que les précédents.

Leur situation morale n'est pas moins variée. A côté des officiers supérieurs et subalternes d'active et de réserve, des hauts fonctionnaires des ministères et des bourgmestres ; à

côté d'authentiques parachutistes et émissaires des Alliés et un grand nombre de ceux qui ont effectivement pris part à des organisations secrètes, à côté de ces nombreux et courageux ouvriers d'usine, cheminots et petits employés qui se sont donnés corps et âme dans les groupements de partisans, de saboteurs, d'irréguliers, en se sacrifiant d'autant plus qu'ils ne pouvaient disposer que de maigres économies gagnées à la sueur de leur front ; à côté de tous ces gens pour qui l'honneur n'est pas un vain mot, vous trouvez ces simples condamnés de droit commun, les abatteurs clandestins, les assaillants des fermes pour leur profit personnel, les paysans qui avaient mal dissimulé leur fusil de chasse, et pas mal de vrais innocents chez qui l'on a trouvé un clandestin ou qui ont été cueillis un beau matin au pied du lit parce que leur nom figurait sur une liste, ou simplement pour leurs relations. De plus, au milieu d'eux, — et ce ne fut pas la moindre cause de malaise —, l'on trouve plusieurs traîtres qui ont vendu leurs amis et lâché tout le morceau.

L'état physique de ces détenus est également très différent. L'octogénaire côtoie l'adolescent de 17 ans. Et si ces extrêmes sont l'exception, nombreux sont ceux qui arrivent fortement hypothéqués dans leur nouvelle résidence. Ceux-ci ont connu Breendonck, ce qui n'est pas peu dire ; s'ils n'ont pas la mâchoire ou les dents en morceaux, ils y ont subi les tortures les plus invraisemblables et des privations sans nom. D'autres ont séjourné de longs mois en prison ou dans l'un ou l'autre camp, sans recevoir de colis, ou comptent déjà plus d'un an d'Allemagne. D'autres souffraient, depuis des années, de maladies organiques et devaient suivre un traitement, un régime, être l'objet de soins spéciaux. Il faut y ajouter les invalides des deux guerres, dont certains portent encore de larges cicatrices à peine fermées ; les estropiés, manchots, culs-de-jatte et

même aveugles, enfin spécialement les jeunes victimes d'une détention déjà longue après les années de restrictions alimentaires, ce qui en expose plus d'un à la tuberculose.

Les présentations terminées, jetons un coup d'œil sur le lieu de destination de nos héros, et tout spécialement sur ceux qui offriront le plus sombre intérêt du séjour : leurs gardiens.

2. — Ceux qui reçoivent

L'âpreté d'un climat est parfois compensée par l'aménité des indigènes de la région. Il n'en est rien à Esterwegen. On dirait, au contraire que l'aridité du sol, récupéré de-ci de-là sur les marécages de tourbières, a sa répercussion sur le caractère et les mœurs tant des habitants que de leurs hôtes.

Si le ciel prend parfois des teintes exceptionnellement vives et chatoyantes au lever et au coucher du soleil, en général les embruns marins et les brouillards semblent se conjuguer dans une dépression régionale qui rend le climat très humide.

En bordure d'un bois de sapins, s'étendent les longs murs gris-pâle de briques de sable contournant toute l'enceinte du camp et flanqués, aux quatre coins, des tourelles de surveillance. Un quadruple réseau de barbelés, en partie électrifiés, enlève toute envie de s'approcher des murs en question.

Aux environs quelques rares fermettes entourées de leur maigre culture attestent par leur dimension l'aridité du sol. Le paysan semble s'en venger en extrayant de son sein sa seule richesse : la tourbe.

Il était assez logique d'y centraliser un total de douze camps dont l'origine remonte au début du régime. La main-d'œuvre récupérera sur place son combustible : économie ; une région insalubre sera peu à peu transformée par mains d'hommes dont la santé d'ailleurs importe peu. De plus, réunir ces

jardins d'acclimatation offrait l'avantage complémentaires de simplifier, en la renforçant, la surveillance extérieure d'une même région. Seul, le canal de dérivation allant de Oldenburg à Papenburg offrait une certaine mais très éphémère activité à cette morne solitude.

L'intérieur du camp cadre parfaitement avec la tristesse du décor extérieur. Sous un ciel toujours gris, des baraques grises et vétustes s'alignent fatalement sur un sable gris. Des arbrisseaux maigrelets sont incapables de fournir de l'ombrage. A peine quelques plates-bandes de gazon ou de légumes, dûment engraissées et malgré tout bien maigres, permettent à leurs voisins d'en tirer quelque parti : nous le verrons plus loin.

La moitié du camp est réservée aux Allemands, l'autre aux Belges moyennant, bien entendu, un fil de démarcation.

Derrière la rangée des baraques réservées aux Belges, se trouve l'allée des promeneurs. Aux périodes favorables durant lesquelles on fut autorisé à s'y promener librement jusqu'au 15 août et ensuite une demi-heure par jour, on avait la joie d'y respirer le parfum des deux somptueuses cages aux quarante installations rustiques qui auraient fait les délices d'un Cambronne. Nous n'étions d'ailleurs pas autorisés à nous en servir le restant de la journée. En d'autres temps, la promenade se faisait au petit jour, en tournant une demi-heure en rond « place de Moscou », espace un peu plus grand entre deux baraques et agrémenté de son unique garniture : une potence très avenante, offrant sa corde à qui la désirait : il paraît qu'elle avait bien servi avant notre arrivée. Pour accentuer le contraste avec la sombre sévérité du secteur du camp occupé par les prisonniers politiques, la partie de l'entrée est tout autre. De nombreux et jolis parterres de fleurs, des rocailles, des pergolas, entourent de coquets petits pavillons bien astiqués. Leur destination se devine : c'est le séjour de

ces messieurs les gardiens, inaccessibles du reste à leurs clients. On y remarque spécialement la cuisine où l'on ne se refuse rien à en juger par la corpulence, l'embonpoint et le pourpre du visage de ceux qui la fréquentent, la grande salle où l'on se distrait en taquinant parfois un petit verre ou une chopine de trop, hélas, cela s'est vu maintes fois. Après avoir situé le cadre de leurs évolutions venons-en à la présentation personnelle de ces personnages.

A tout Seigneur, tout honneur : commençons par le chef de file : « Cognac ». Celui qui doit répondre de nous devant son supérieur immédiat, un individu en civil qui se contente d'apparaître une fois en passant. A vrai dire, il se repose facilement sur ses adjoints, surtout pour les plus sales besognes. Sa franchise est légendaire, elle se lit sur son visage ; il fait principalement consister son autorité dans l'usage de l'insulte. Tant qu'il reste convenable, il vous traite d'industriel aux mains de papier, incapable de faire un lit convenablement. La plupart du temps il recourt d'emblée à son arpège favori que la civilité nous empêche de traduire. D'ailleurs, il n'est guère compris que de l'un ou l'autre, du fait des hurlements de forcené qu'il estime élégant de joindre à ses discours. Admettons que l'autorité n'est pas comprise partout de la même façon.

Malgré son autorité de brute teutonne, Cognac, de triste mémoire, était toujours roulé. Une preuve entre mille ?

Il avait placé sa confiance absolue dans tel chef de baraque, Belge, qui sans contredit, par sa connaissance de la langue allemande, savait s'attirer beaucoup de faveurs. Or, un jour, dans cette même baraque survint la catastrophe du fameux tunnel d'évasion. A minuit, lorsque la tentative d'évasion fut découverte, la tête de Cognac outré fait admirablement réplique à celle du chef de baraque, piteux, déconfit, en pan

de chemise. Cognac semblait ne pas pouvoir comprendre que ce chef avait pu tromper ainsi sa confiance.

Stupéfait de constater l'ingéniosité des artisans du tunnel, Cognac essaya en vain de cacher son dépit en proférant sa phrase qui devint légendaire : « ...Mettez ces cochons de Belges dans un cachot, tout nus, ils en sortiront complètement habillés après quelques jours... »

Après lui, le plus important semble bien devoir être le « Chinois ». Son visage, en effet, semble avoir pris racine au bord du Fleuve Bleu. Mais pour ne point juger les gens sur la mine, hâtons-nous de dire qu'il n'avait rien des qualités d'un habitant du Céleste Empire. Véritable figure d'apache, sa mission lui convenait à merveille ; elle consistait à « conserver » les objets de ses invités. Il s'en acquittait avec un soin remarquable, — nous le verrons —, ne sachant jamais assez vous narguer, vous mépriser, vous combler de son dédain, en comblant ses remises de nos dépouilles, quand ce ne furent ses poches ou tout simplement le bac à ordures.

Entre mille, veut-on un trait de la psychologie du Chinois ?

Un jour qu'il montait la garde caché derrière la baraque et que des avions alliés passaient, il aperçut qu'une fenêtre venait de s'ouvrir et de se refermer instantanément ; il bondit comme un tigre dans la chambre et le pauvre curé N..., auteur du crime reproché, fut passé à tabac dans le coin où il s'était réfugié. Ce brave prêtre décédé en Allemagne depuis lors, dont le poids était réduit à sa plus simple expression (59 kg alors qu'il en pesait 105), recevait des coups de poing et des coups de pied tandis que nous assistions impuissants à cette scène.

Et cet autre du même persécuteur :

Fouillé par les « verts » au moment de mon départ, j'avais caché mon chapelet dans un gant où le Chinois le découvre.

J'attrape une volée de coups et il s'empare du chapelet, le casse en petits morceaux et met le pied sur la Croix en riant et jurant comme un possédé : il me semblait qu'on m'arrachait une partie de mon âme, tant je souffrais. Je m'élance pour sauver ma médaille de Saint Benoît, dût-il me tuer, je l'aurai. J'attrape des coups de pied mais je l'ai quand même sauvée.

Comme prestance, « Mussolini » l'emporte certainement sur les deux autres. Vous toisant du haut de sa suffisance ventripotente, il se croyait de loin supérieur aux autres. Ces trois premiers personnages frisent la cinquantaine.

« Charlot » s'ajoute à l'équipe pour renforcer encore sa sévérité. Si sa moustache à la « Charlot » ne lui dénie pas une nuance burlesque, il n'en est pas moins le plus fourbe, le plus inhumain, cherchant à frapper chaque fois qu'il en a l'occasion, poursuivant sa victime en pleine course pour réussir à la terrasser et à s'acharner sur elle. Le cas du brave parisien Henri P. est bien connu : des coups de pied dans le bas-ventre l'ont cloué au lit cinq mois ! Notre ami L. du Nord aurait le droit de parler à son tour.

« Millimètre », sans les égaler de taille, les dépasse par l'âge, peut-être aussi en sagesse, car il a le bon esprit de ne pas trop en utiliser à nos dépens et de se laisser copieusement rouler.

« Epinard et Baïonnette » en font autant, mais en affectant souvent l'attitude du chien battu.

« Himmler », le bleu, vous cherche en toutes circonstances ; il faut davantage s'en méfier. A Bergermoor, son rôle fut particulièrement odieux, montant la tête des nouveaux gardiens contre nous.

Quant à « Lux », beau jeune homme au visage un peu plus raffiné, il semblait vouloir garder un juste milieu, essayant peut-être de se faire pardonner d'avoir placé ses atouts à l'est plus qu'à l'ouest. Enfin, pour mémoire, citons le «Fou» de

l'infirmerie et son chef immédiat « Pacha croûte », dirigeant de son côté l'infirmerie allemande. Les deux personnages reviendront assez souvent dans les pages qui vont suivre, pour qu'il soit superflu d'en donner, dès maintenant un portrait imparfait.

Notons encore la « Demoiselle » à la grande cape de libellule, d'une élégance aussi criarde que sa voix est nasillarde ; elle n'apparaît que rarement pour les questions de son ressort de gestionnaire.

Il existe une certaine littérature sur ce camp d'Esterwegen comme sur les camps voisins. Celui qui nous intéresse est classé dans la catégorie des « Vernichtungslager » ou « camp de réduction » où l'on réduisait l'élément humain — pour ne pas dire le bétail — à sa plus simple expression. De là le volume « L'Enfer d'Esterwegen » faisant suite à l'ouvrage sur l'ensemble des camps de la région de Papenburg.

3. — La réception

A la tombée de la nuit, entassés les uns sur les autres dans un camion et sa remorque non bâchée, nous parcourons dans une folle sarabande les trente kilomètres de la morne et désertique région qui sépare Papenburg d'Esterwegen. On nous débarque, en pleine obscurité, à l'intérieur de l'enceinte du camp. Aussitôt en contact avec nos gardiens les premiers mots violents tombent à l'instar de la pluie qui nous trempe, pour faire avancer le troupeau. On le fait s'engouffrer dans l'étroit couloir du pavillon du gestionnaire ; n'avançant pas à son gré, on vit le fou s'y précipiter et, à coups de poing et de pied, compresser davantage les arrivants déconcertés. Ce fut le tout premier contact. Il promettait.

Après les formalités d'identification et de remise des valeurs : bagues, porte-plumes, montres, monnaie, etc., on nous remet officiellement, et avec forte recommandation de bien le

conserver : un numéro !... Ce n'est que jour par jour qu'il nous sera donné de mesurer toute la sombre ironie qu'il y a à ne plus avoir, que dis-je, à ne plus être qu'un numéro.

Nous repartons à pied, dans la nuit, avec tous nos bagages, cent, deux cents, trois cents mètres, en claquetant dans les mares, les chaussures en lambeaux, sous les menaces des gardiens armés de lampes électriques qui, de temps à autre, nous aveuglent.

Arrivés devant la baraque des douches d'où fusent parfois quelques mugissements, un ordre nous est donné : « Mangez tout ce qu'il vous reste de nourriture *périssable* dans vos bagages ». Est-ce possible ? Une fois encore, allons-nous être privés de nos affaires ? Et toujours sous la pluie, à tâtons, courbés en deux et entassés les uns contre les autres, nous extrayons tant bien que mal de nos valises les débris de colis dits de Croix-Rouge, c'est-à-dire du comité des Trois [1] reçus avant le départ et, éventuellement, d'autres richesses précieusement conservées pour les mauvais jours. On partage en frères avec ceux qui n'ont rien. L'un engouffre un morceau de beurre, l'autre ingurgite tout un paquet de figues, un autre avale d'un trait un pot de croquettes de poisson à l'huile ; un autre encore cherche en vain à ouvrir une boîte de sardines. Tel bourre ses poches de sucre, de fromage ou de saucisson, tel cache des biscuits dans son caleçon, tel dissimule canif, crayon dans ses chaussettes ; bref, averti par l'expérience, on prend ses précautions. Hélas, bientôt une illusion de plus doit disparaître. Nous voyons sortir de la douche un premier groupe de fantômes en sabots ! Ceux-là, nos compagnons ? Mais c'est invraisemblable. Prestement on nous soustrait à nos appréciations :

---

[1] La Croix-Rouge de Belgique, le Secours d'Hiver et l'Œuvre Nationale de l'Enfance.

c'est à notre tour d'être enfournés dans la pièce attenante à la « salle » de douches. L'ordre qui retentit nous est aussitôt traduit par un ancien au service de ses chefs et qui semble avoir un peu trop épousé la brusquerie de ceux qui le commandent : « Otez tout, mettez tout dans le sac qui est devant vous et attachez-y votre numéro ».

Tout ! Rendez-vous bien compte : tout ? Jusqu'à ce que l'on se trouve dans la rigoureuse tenue d'Adam avant la chute ! Tout ! même les précieuses bricoles adroitement assimilées avec leurs propres cachettes ! Tout ! même les marchandises périssables qui feront du beau travail dans le sac ! Tout ! chaussures, chapeau, pardessus trempés sont compressés par-dessus le linge. Tout est entassé pêle-mêle dans le sac, qui dorénavant, ne portera plus qu'un numéro. Il n'y a pas à parlementer ou à tergiverser, les coups de poing et les gifles seuls aideront les traînards. Il se passe en plus des scènes odieuses ; tel, infirme, se voit arracher son bandage, sa ceinture orthopédique, tel autre, son pansement et ses médicaments : rien ne peut être sauvé, rien, même de ce qui peut sauver une santé chancelante.

Ce total dépouillement à peine achevé, entassés les uns contre les autres sous les poires de douche trop rapprochées, vous êtes rincés d'envergure, le temps nécessaire de se... nettoyer ? Nullement ! Ils n'en ont cure. D'ailleurs avec quoi ? L'objectif est tout autre : vous le constatez au retour dans la pièce voisine. Les sacs ont disparu. A la place se trouve votre nouvel « uniforme » ! Quel poème ! Il faut avouer qu'à ce moment on avait peine à se sentir l'âme poétique. On bouillonnait de rage. La plaisanterie n'est pas suffisante. Pour vous calmer, pour vous mettre complètement à la hauteur de leur niveau de « culture » ; pour vous débarrasser de la vermine que vous risquez certainement d'introduire dans ce camp où il ne peut en être question ; pour vous apprendre enfin que le

mot de « pudeur » a été définitivement rayé du vocabulaire nazi, ce signe de la décadence bourgeoise, chassée et poursuivie par le « nouveau régime », on vient avec un bâton et un pot de pommade grise, — encore gris ! — vous en « coller » aux endroits intimes et habituellement recherchés par les parasites humains.

La chemise qui vous est dévolue par le sort vous arrive au nombril ; ne vous hasardez pas de réclamer : vous seriez rabroué d'envergure. Le pantalon trop large, trop court ou trop long vous donne un air grotesque : tant pis, c'est « un » pantalon. Dix fois rapiécié, comme la veste, il faut les endosser sans mot dire. Les sabots, à leur tour, sans chaussettes, sont trop étroits ou trop longs ; sans bride, vous devez les traîner en vous meurtrissant les pieds ; tant pis, vous avez des sabots. Votre pointure ? La belle affaire, on n'en a cure. Vous n'êtes plus qu'un numéro, l'avez-vous oublié ? On se chargera de vous le rappeler. Pendant les longs mois de séjour dans ce bain de nivellement, vous aurez le temps de comprendre que le dépouillement matériel que vous venez de subir n'était qu'une vague image de cette annihilation totale de tout caractère propre, de toute individualité, de toute personnalité, érigée en principe et en système dans ce bagne de destruction.

Poussés dehors sous les coups et les menaces, traînant péniblement les pieds dans des bateaux de bois, grelottant de froid, sans chapeau ni autre vêtement qu'une veste, sous la pluie battante, les cheveux en broussaille ou collés par la pluie dans la figure, furieux surtout de ce traitement avilissant, on vous mène plus loin... Oh ! le cauchemar du premier trajet nocturne, dans cet accoutrement, vers l'inconnu ! Le cauchemar du plongeon dans la nuit, dépouillé de tout, sans même avoir à ses côtés tel ou tel de ses amis ou camarades. On s'appelle une fois ou deux, mais en vain ; dans la nuit, on se perd. Le

cauchemar d'appréhensions fatales devant le sinistre commencement d'une nouvelle étape qui s'annonce hérissée d'épines ! Mais surtout quel début de calvaire pour les convalescents, les estropiés, les malades ! Sans aucune exception tous ont dû passer par là. Beaucoup n'ont reçu comme veste, en plein hiver, souffrant de bronchite, de pneumonie ou de tuberculose, qu'une simple blouse de toile non doublée ; jointe à la chemise, c'est toute la protection de cette poitrine menacée ! Beaucoup n'eurent même pas un mouchoir. Rien ! Les plus heureux, par moments, reçurent un torchon qu'ils s'empressèrent de mettre autour du cou en guise de foulard. Dix fois houspillés en cours de route par ces Barbares, parce qu'on n'avançait pas à leur gré, on finit par échouer dans une baraque. Enfin on respire. Quelques bonnes têtes de Belges vous reçoivent à bras ouverts, vous assurant que les gardiens ne séjournent pas dans l'enceinte de ces planches. Ils comprennent notre dépit, notre maladresse, notre fureur : ils ont passé par là. Ils s'empressent de nous donner quelques précisions sur la vie et les habitants du camp. Les surprises vont se succéder en entendant des noms connus et, surtout, en pénétrant dans la seconde pièce, le dortoir, où, réveillés par notre arrivée, de nombreuses têtes rasées émergent de leurs couvertures en s'empressant curieusement autour de vous pour avoir des nouvelles... et parfois en donner...

La réception fut enthousiaste dans la baraque ; elle compensa en partie les séances glaciales qui la précédèrent ; la bonne camaraderie, l'amitié vint comme un baume faire oublier quelque peu les aspérités du chemin et rétablir, infrangible, la volonté de tenir bon à travers et malgré tous les ouragans.

Il n'est pas superflu de signaler, comme corollaire de la réception, une variante sur l'air du dépouillement. Le lendemain de l'arrivée, tout le monde est rasé de près. Pas question,

de la barbe, bien entendu, mais des cheveux. La tondeuse vient à son tour niveler tous les crânes, au moins dans ce qu'ils ont d'extérieur. Ce cachet infiniment varié, où l'homme, affranchi de la coquetterie féminine, imprime quelque chose de son allure, de son genre, de sa tenue, lui est ravi à son tour. Tout nivellement est une réduction au plus petit commun dénominateur ; de fait, ces têtes tondues vous donnent à tous l'empreinte du forçat, l'empreinte de l'homme réduit au minimum.

Enfin, formule nouvelle de dépouillement que la fameuse séance de la « Kamer » — chambre où sont remisées les valises — où vous êtes appelés deux ou trois semaines après votre arrivée pour constater et signer le contenu de vos bagages et en recevoir quelques miettes.

Devant le « Chinois » à l'air sarcastique, on vous vide en un tournemain votre sac, à terre. A vos yeux s'étalent pêle-mêle, affreusement chiffonnés, vêtements et objets divers. Vous êtes tenu à distance respectueuse, pendant que le cerbère mentionne les pièces au scribe, une par une, et les passe à un aide qui les pousse à nouveau dans un autre sac. Tout écrit est confisqué ou mis au feu. Ne peut-il pas mettre le Reich en danger ? Selon l'humeur — oh! combien variable ! — du chef d'orchestre, vous recevez un mouchoir, une paire de bretelles, une paire de chaussettes, la brosse à dents, du savon. Parfois des pantoufles, un livre de prières, un chapelet, non sans des réflexions insultantes ou sacrilèges qu'il semblait goûter très fort.

Parfois aussi quelques vivres : une boîte de sardines qu'on éventre sous vos yeux pour s'assurer qu'elle ne fraude rien, un peu de sucre, de biscuits, etc. La grosse partie des vivres et tous les médicaments iront aux malades ; on nous en donne l'assurance, et, de fait, parfois ceux-ci ont eu l'une ou l'autre

surprise. Osons cependant affirmer que la grosse partie de ces vivres, des tabacs et cigarettes n'ont jamais réussi à atteindre le malade. Comprenne qui pourra.

Séance pénible que de revoir ses bricoles personnelles, auxquelles on ne peut plus toucher, alors que l'on est privé de tout !

La réception est close.

CHAPITRE II

Les installations médicales

1. — La baraque 9

Avant d'examiner plus en détail la vie des malades, il convient de décrire quelque peu les locaux où ils doivent séjourner.

La baraque 9 a cette caractéristique d'avoir été simultanément le logement des valides et celui des malades. Comme pour toutes les autres, la partie avant sert de réfectoire ; dix tables de dix à quartorze hommes sont démarquées par une double rangée de cassettes destinées à abriter le bassin en fer émaillé servant d'assiette, et qui se distingue de ses semblables par le nombre et la forme des éclats d'émail enlevés. Seule la cuillère l'accompagne ; pas question de fourchette, encore moins de couteau. Un essuie-mains, souvent largement troué, et le savon complèteront tout l'armement du villégiateur.

C'est dans cette pièce, avec ce confort, que cent à cent quarante forçats doivent passer leur vie, dans une poussière rendue féconde par l'usure du plancher râpé par les sabots et imprégné d'une couche indélébile d'onguent terreux.

Les fenêtres trop basses ne laissent pénétrer qu'une lumière insuffisante et bien peu de soleil ; deux tables sont perpétuellement plongées dans une demi-obscurité. Un poêle à tourbe,

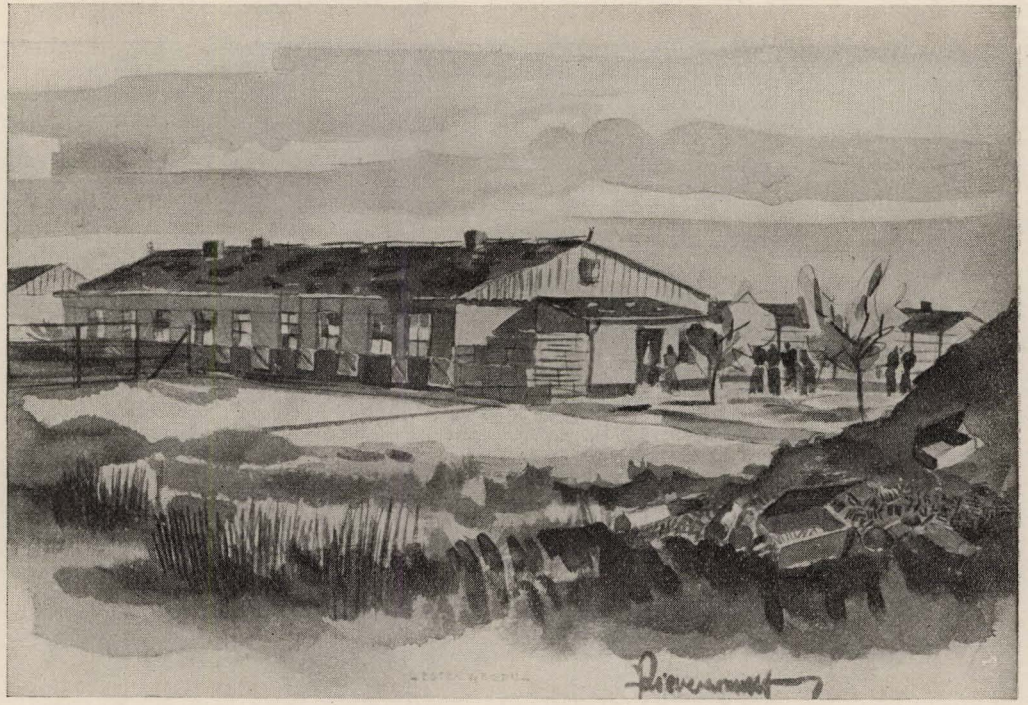
très haut du tambour supérieur, est le seul ornement de la pièce. Le dortoir est contigu ; moins éclairé encore, car les fenêtres y sont plus espacées, plus petites. Quatre rangées de lits superposés deux à deux sont garnis de paillasses. Au temps de l'abondance — jusque vers octobre-novembre — en plus des deux ou trois couvertures, on disposait d'un drap, d'une housse de coutil pour les couvertures, et d'une housse pour l'oreiller de paille.

Ces trois dernières pièces (draps, housse, taie d'oreiller) ont été reprises en octobre pour servir sans doute à des individus plus intéressants que nous.

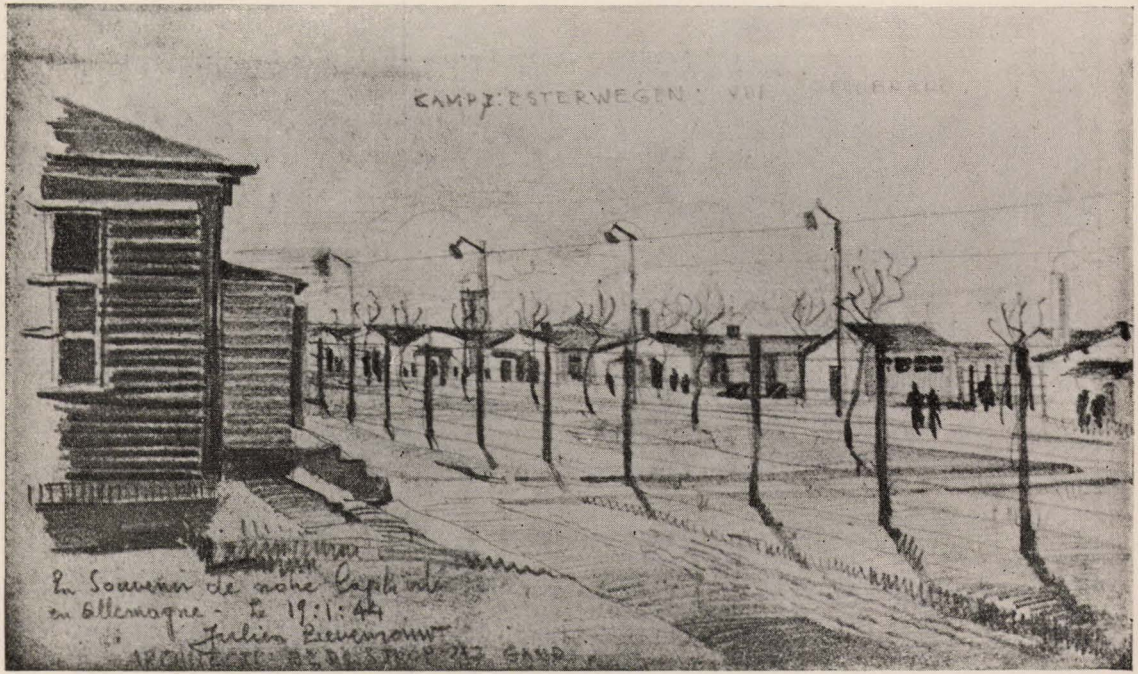
La troisième et dernière partie de la baraque est de loin la plus prosaïque : elle sert simultanément de lavoir, de W.-C. et de « pissodrome ». Au centre, une double rangée de robinets s'ouvrent sur une double auge en zinc et sert aux ablutions matinales ou diurnes, partielles ou complètes, au choix : on n'y regarde plus de si près après quelque temps.

On voudra bien pardonner à l'auteur de devoir descendre quelque peu dans des détails scatologiques. Les passer sous silence serait gravement contrefaire un des aspects très pénibles du séjour de nos malades en ce sinistre bagne.

A côté, au beau milieu de la pièce, est posé le « tonneau » garni de sa lunette monoculaire, permettant à chacun de s'offrir en spectacle en trônant en public ou en obligeant les autres à faire la file en cas de « besoins », pour prendre la succession. Inutile de dire combien, au début, il y a de difficulté à vaincre sa répugnance, mais il est plus extraordinaire encore de constater combien l'accoutumance prend vite le dessus, même dans des circonstances inimaginables. Ici, d'ailleurs, les récalcitrants ne peuvent guère pratiquer l'abstention totale car il n'est pas question, en temps normal, d'accéder aux installations extérieures plus que pendant la demi-heure de promenade quotidienne.



Peinture : la baraque dite « des cartouches ».



(Bréviaire). Vue générale du Camp.

La plupart du temps on est consigné durant toute la longue journée dans la baraque ; par contre, lorsque, de nuit, en période « laxative », le « Kubel » est occupé, on est bien obligé de s'accroupir dans le coin de la pièce, au-dessus de l'égout...

La « petite cour » n'est autre que la paroi de planches vermoulues qui, anciennement, ont été goudronnées ; et la nuit, sans la moindre lumière, on ne va même pas si loin : le dallage de briques rouges suffit. Bien entendu, l'hygiène est sauve puisque, chaque matin, on saupoudre de chlore la cloison, comme le ferait la ménagère le long du mur de façade, pour en écarter les petits chiens. L'imprégnation soignée des bois de cette double installation « sanitaire » donne à la pièce et au dortoir attenant un relent de puanteur que l'on a peine à s'imaginer. L'un des nôtres l'exprimait très bien, lorsque, le premier soir, sur sa paillasse, au milieu des « bruits » significatifs, il s'estimait échoué dans une véritable écurie humaine.

Telle est la résidence, qui, à trois reprises offrit son confort aux malades et aux mourants. Mais n'anticipons pas.

Qu'il nous suffise d'insister sur ce point : toutes les autres baraques de « valides » ont les divisions, le confort et l'hygiène de la baraque 9, et, lorsque des malades se présentent dans leur sein, elles ont le même désagrément que celle qui fut affectée spécialement aux plus atteints.

2. — Revier Sud

Passons à la baraque aménagée spécialement en infirmerie, la Revier Sud.

Dans le vestibule d'entrée, où l'on se déshabille à terre pour passer la visite, s'ouvre une petite pièce à gauche : c'est le cabinet de consultation, le vrai repaire du Fou. Nous l'y retrouverons plus loin dans ses interventions intempestives

Un second réduit abrite les lits superposés des médecins, chef de baraque et de ses aides, les « Kalfactors », dont la double gamelle attirait l'eau à la bouche, l'envie... et les cancans. Ils assuraient quelques corvées, celles du rinçage des bidons, des nettoyages, ratissages, occultation, etc...

Une troisième porte à gauche donne accès à la « salle de bain ». Ce petit cabinet, à moitié occupé par la baignoire, sert à remiser les balais. A l'occasion le grand chien d'Elixir y trouve un refuge lorsqu'il plaît à son maître de s'en séparer momentanément. Bien entendu, il ne peut être question d'utiliser ce précieux engin sanitaire pour les malades. A quoi bon ? Du reste, ils ont ce qu'il faut, puisque deux petits bassins en zinc remplacent la baignoire pour les soixante malades de la baraque. De quoi se plaindrait-on ?

Au fond du vestibule, passé la porte, on se trouve dans la seconde partie du bâtiment, la petite salle où vingt-deux lits s'alignent à droite et à gauche. Cette pièce paraît propre ; elle a de fait été remise à neuf pour cacher les quelques dégâts commis par le feu, en septembre, pendant la désinfection. Pourtant, s'il y a eu un commencement d'incendie, les myriades d'insectes, qui, pendant cinq mois, dévorèrent les premiers malades, ne s'en trouvèrent pas trop mal et purent reprendre leurs opérations sans plus être trop inquiétés.

Chose remarquable et unique dans les infirmeries : une table est mise ici à la disposition des malades capables de manger hors du lit. Pour garder la bonne impression du début, n'approchons pas trop près de cette pierre d'évier à droite. Son tuyau de décharge s'arrête sous le plancher et ne manque pas de répandre une odeur nauséabonde... Une défense de s'en servir, d'ailleurs fort inopérante, est censée remédier à la défectuosité.

Dans la seconde pièce attenante, trente-huit lits sont alignés de part et d'autre du couloir central. Entre les lits placés par

deux en profondeur, un mince couloir de quarante centimètres offre tout juste la place suffisante pour installer un « Schemel » à son extrémité le long de la paroi ; par contre, les lits des deux rangées du milieu doivent le laisser devant le pied du lit, pour ne pas obstruer l'étroit passage. Quel est donc cet étrange meuble répandu à des milliers d'exemplaires dans toutes les prisons et camps allemands ? C'est un vulgaire escabeau fait d'une planche posée sur quatre pattes, qui ressemble assez bien à la chaise à traire de nos fermières. C'est la chaise ou le fauteuil de tous les bipèdes du camp. De plus, pour les malades, il sert simultanément de table, de garde-robe, de buffet, de table de nuit. Nul ne peut assurer qu'il remplisse adéquatement son rôle ; mais, aussi, a-t-on besoin de confort lorsqu'on est au lit ?

En entrant, le malade est dépouillé de ses vêtements : il est autorisé à conserver sa chemise, ses couvertures, serviette de toilette et savon, ainsi que sa gamelle, gobelet et cuiller ; tout le reste doit aller en dépôt, et c'est en chemise, chargé de ses ustensiles indispensables, qu'il entre solennellement dans la salle prendre possession du lit qui lui est désigné.

Pendant les huit premiers mois, les malades gardaient leurs effets auprès d'eux.

A la suite, sans doute, de la découverte de certaines preuves du peu d'attachement à cette résidence forcée, le creusement de tunnels d'évasion, peu à peu on serra la vis. (*Le Secret des Tunnels*, p. 190). A partir de cette fameuse nuit (23.24-1-44) où toute la baraque 5 demeura parquée en « liquette » dans son réfectoire, tout le camp dut se rendre dorénavant au dortoir en pan de chemise ou, à la rigueur — par période — en caleçon. Bien entendu, les malades furent soumis à la même mesure.

La porte du fond donne sur une petite remise, où une

augette d'un mètre de long, alimentée par trois robinets, permet aux alités qui peuvent se tenir debout de faire leurs ablutions.

Ajoutons, pour être complet, que cette augette sert simultanément aussi de bac à vaisselle et d'urinoir. Le seul W.-C. d'en face est loin de satisfaire tous les amateurs : les longues séances des constipés sont parfois interrompues par les pressantes démonstrations de ceux qu'afflige la calamité inverse, et obligeront un pressé de besoin mineur à recourir à l'augette. On vit ainsi un homme nettoyer sa gamelle à côté d'un autre alimentant le bac en aval.

Deux W.-C. anglais sont contigus ; mais l'un d'eux demeure fermé, le Fou s'en est réservé l'usage exclusif. L'autre, le seul, sert de jour et de nuit à satisfaire toutes les nécessités de soixante malades. On peut difficilement imaginer l'état de propreté, surtout à la fin de la nuit, lorsque toute lumière fait défaut. Cet endroit est le rendez-vous fatal des demi-convalescents des maladies les plus diverses, des malades affligés de plaies ou d'abcès aux endroits les plus discrets ; des galeux, syphilitiques, tuberculeux, etc.

Mais hâtons-nous de comparer cette résidence à la troisième bien plus misérable encore !

3. — Revier Nord

Lorsque la recrudescence des diverses maladies qui régnèrent à Esterwegen rendit la Revier Sud insuffisante, la direction du camp dut bien se résoudre à chercher des locaux complémentaires.

En date du 15 octobre, on ouvrit aux Belges, comme infirmerie annexe, une baraque qui avait rempli le même office pour les Allemands. Elle est située au delà des fils extérieurs,

séparant le secteur belge de la zone spéciale des services annexes : cuisine, menuiserie, etc., exactement entre la buanderie et la porcherie. Celle-ci, comme il convient, est le plus joli bâtiment du camp, tout en briques blanches, s'il vous plaît ! Sa proximité lui permet d'envoyer facilement un relent parfumé à ses voisins. La baraque elle-même est entièrement vétuste. A l'inverse des autres, elle n'a qu'une simple paroi et dut servir autrefois de chapelle.

L'entrée donne sur un vestibule de grand luxe. Entouré d'un plancher râpé et imprégné de terre, un petit pavement de briques s'étend à gauche sous le poêle et le *seul* robinet de la baraque. Ici, plus l'ombre d'un lavabo, même pas un évier. Le « robinet » sert aux quatre-vingts pensionnaires, qui, exceptionnellement, ont envie de se laver, de faire leur lessive ou de se rafraîchir. Dans ce cas, et pour ne pas trop s'éclabousser, il est bon d'apporter sa gamelle en guise d'évier. A côté, vaguement dissimulées, entre le poêle et un petit mur, deux planches enfoncées offrent un joli petit gouffre pour permettre aux eaux sales de disparaître... encore toujours... sous le plancher. Qu'on imagine ce qu'il peut y avoir de germes dans les eaux polluées venant de toutes sortes de soins donnés aux malades contagieux ! Tous les microbes se donnent un rendez-vous facile dans ce cloaque, vrai bouillon de culture s'étendant sous les lits des malades, à moins de deux mètres de l'orifice de cette horreur !... Rien ne le bouche, même imparfaitement, et seule, de fait, l'alimentation constante lui évite de répandre une odeur totalement insupportable. Oh ! Hygiène ! que de crimes n'a-t-on pas commis en se couvrant de ton nom !

Au fond du vestibule, deux réduits ont été, depuis peu, sommairement agencés en bois brut : ils abritent chacun un tonneau à lunette dont l'usage est connu. On les extrait de l'extérieur pour les vider par une ouverture sommairement

bouchée par quelques planches, laissant en hiver le vent et le froid s'engouffrer dans l'édicule où, d'ailleurs, les patients ne peuvent venir qu'en pans volants ! Après les avoir vidés, on y jette une poignée de chlore : l'hygiène est sauve ! Le vase de chambre, le seau hygiénique ou le simple seau de ménage sont des instruments totalement inconnus au camp ; ceux qui sont intransportables jouissent de l'usage des deux pannes et de l'urinal de verre, cassé au goulot et raccommodé par un morceau de boîte à conserve. Et voilà tout l'appareillage « sanitaire » destiné à quatre-vingts malades et mourants, tous contagieux et dont beaucoup sont incapables de se lever. Faute de mieux, on dut recourir à un récipient de fortune qui, sans être pratique ni élégant, ne remplit pas trop mal son office : la boîte à viande de conserve de huit cents grammes. Elle avait le don de provoquer la fureur du Fou, mais comment suffire aux demandes avec les appareils réguliers ? Aussi, à l'approche de l'énergumène, les boîtes disparaissaient sous les matelas ou dans les coins les plus obscurs. Ne parlons pas des accidents fréquents, quand, par inadvertance, un pied mal assuré envoyait la boîte et son contenu rouler au loin... Autrement graves étaient les suites de la découverte de ces engins diaboliques par le Fou. Aussitôt, pris d'une réelle fureur, il se rue sur le malade, arrache couvertures, draps, le tire, le bouscule, le frappe et le chasse de l'infirmerie, quel que soit son état et malgré les objurgations des médecins. Choses bien tristes, mais choses vraies.

A gauche du même vestibule, une première porte s'ouvre sur une petite chambre d'isolement où se trouvent quatre lits ; une seconde donne accès à une pièce réservée au médecin, au chef de baraque et à ses aides. A droite, une seule et immense salle abrite les quatre-vingts lits alignés sur quatre rangs et toujours dûment remplis. Son aspect est bien peu engageant.

Les planches de la simple paroi sont mal jointes et laissent filtrer le vent ; l'étanchéité de la toiture est mise en doute par les traînées significatives laissées par l'eau sur le bois chaulé du plafond ou des côtés — et par les gouttières, quand il pleut. En y regardant d'un peu près, on distingue facilement, le long des fentes des planches, à côté des dejections des mouches, les traces non équivoques des régiments de punaises qui y ont séjourné. D'ailleurs, quand les malades belges y sont entrés en octobre, ils y trouvèrent les paillasses, abandonnées par leurs prédécesseurs, dans un état repoussant : la paille humide ; compressée, maculée, ressemblait à du fumier ; ils durent s'en contenter pendant deux mois. Pour les soins hygiéniques de tous ces grands malades, parmi lesquels dominaient les tuberculeux, les galeux, les scarlatineux, les dyphtériques, un seul bassin de zinc servait à leur lessive, aux bains de pieds, au nettoyage des plaies ou à donner le bain aux impotents. S'étonnera-t-on que, dans ces conditions, les trois quarts des malades ne se lavaient même pas le visage une fois par semaine et que bien exceptionnels étaient ceux qui purent obtenir une ablution un peu plus complète une fois en huit ou quinze jours ? Cette même bassine sert, une fois par semaine, au nettoyage à l'eau de la salle. Comprenez par là que, après qu'on vous eut flanqué le « Schemel » et les sabots sur les doigts de pieds, — car nul malade n'est censé se trouver ailleurs que dans son lit — on passe un morceau de sac mouillé sous votre lit, à l'aide d'un bâton, et on reprend tant bien que mal la traînée d'eau qu'il a laissée.

Ce grand lavage a pour effet de mieux incruster la poussière et la crasse dans le plancher et de lui entretenir son humidité. Tous les matins, se fait le balayage à sec au moyen d'une touffe de bruyère, mal assujettie au bout d'un bâton. Le dernier balayeur de rues n'en aurait jamais voulu. Faut-il ajouter

que les araignées s'en donnaient à cœur joie de tendre leurs toiles dans tous les sens, n'étant jamais inquiétées. Seule, la poussière, dans sa densité, leur jouait de mauvais tours, et il n'était pas rare de voir de gros fils, noirs de poussières partager la couche du malade, en compagnie des petites particules blanches de chaux détachées des planches de la toiture par le jeu du bois. Comme ailleurs, le grand poêle à tourbe, un seul, au fond de la salle, flanqué de son tas de briques de tourbe jetées à même le sol, est l'unique pièce de mobilier autre que les monotones lits de fer et « schemel » de bois. Cette brève description des locaux où durent séjourner nos malades suffira à donner une idée du cadre dans les nombreux récits qui vont suivre.

CHAPITRE III

Visites et soins médicaux

Sous l'étiquette générale de malades, il faut distinguer, dans l'ensemble du camp, ceux qui étaient admis dans les infirmeries et ceux qui, pour divers motifs, demeuraient en baraque et jouaient au carottier. Visites médicales et soins médicaux étaient évidemment tout autres pour les uns et les autres.

1. — Pour les non-hospitalisés

Deux fois par semaine, à certaines époques tous les jours, on relève au saut du lit, dans les baraques, les noms de ceux qui désirent se rendre à la visite médicale. A l'heure dite, dans la matinée, la bande ensabotée arrive clopin-clopant jusqu'à la porte de la Revier Sud, à l'extrémité du camp. Ici commence à se dérouler un ensemble de scènes qui tiendraient du vaudeville si elles n'étaient pas pénibles, trop souvent, parfois même tragiques. La plupart du temps, on était obligé d'attendre à l'extérieur, quelles que fussent les intempéries. En hiver, quand la bise est glaciale, quand il pleut sans discontinuer, quand la neige vous aveugle, il vous faut droguer un quart d'heure, une demi-heure, à peine vêtu, alors que vous êtes fiévreux, tremblotant, épuisé.

Mais il y a plus intolérable encore que les rigueurs de la nature : vous êtes exposé aux multiples interventions intempestives et continuelles du Fou. Lorsque, brusquement, il surgit, s'il voit que les rangs ne sont pas impeccables, le silence rigoureux, s'il remarque une couverture sur la tête de ce bronchiteux en pleine crise, une serviette en guise d'écharpe pour se protéger la gorge, ce sont des brutalités, des coups pour arracher le vêtement et remballer le malade sans explications.

S'il lui prend la fantaisie de laisser entrer ceux qui attendent leur tour dans l'antichambre, on ne peut y pénétrer que sur la pointe des pieds, les sabots en main. On peut s'y déshabiller à terre, en cachant soigneusement les sous-vêtements hors d'ordonnance qu'on aurait réussi à se faire avec du papier, des morceaux de loque ou des pièces de jute. Ici, pourtant, on peut garder le pantalon pour passer à la visite, mais rien de plus, et ce, quels que soient les courants d'air facilités par une vitre brisée et jamais remplacée, mais aussi quel que soit l'état de santé du patient et la température de la pièce.

Pénétrant enfin dans la petite chambre de visite, le patient se trouve en présence de deux médecins belges, prisonniers comme lui.

Le service médical du camp a été réglé de la façon suivante. Un médecin belge a été nommé chef de service par un médecin allemand. Celui-ci est étranger au camp et n'y passe que très rarement une inspection de pure forme, sauf à se réserver l'admission, à l'hôpital de Papenburg, des cas graves nécessitant une intervention chirurgicale particulièrement difficile. A partir de fin 1943, le médecin allemand disparaît complètement de la scène, appelé paraît-il à d'autres fonctions au front de l'Est.

Vers les débuts de l'ouverture du camp, quelques médecins belges ont discuté avec leur confrère allemand au sujet de l'état sanitaire du camp, et lui ont fait remarquer que la nourriture ne leur convenait pas : il leur a répondu qu'il était étonné, en effet, de leur état lamentable, alors que les Russes, Polonais et Allemands, qui recevaient, disait-il, la même chose, étaient beaucoup mieux portants qu'eux : il attribuait cela au fait que ceux-ci étaient de race moins raffinée et pouvaient s'adapter plus facilement à la nourriture grossière qu'ils recevaient ; ils lui ont demandé alors s'il ne pouvait pas faire quelque chose pour remédier à cet état de choses. Il leur a répondu qu'il en parlerait au directeur, et, quelques jours après, il nous dit que c'était une question administrative, que la police ne voulait rien entendre, tant pour la réception de colis que pour le changement d'alimentation. A leur avis, il a certainement essayé d'améliorer la situation, mais s'est trouvé arrêté par la police.

Le médecin allemand désigne comme adjoint au médecin belge, chef de service, l'un ou l'autre confrère pour diriger une section annexe, telle que Revier Nord ou Baraque 9, ou encore pour assister aux visites médicales journalières. Seul, le médecin chef de service pouvait admettre un patient dans une des infirmeries.

Les autres médecins demeurent dans les baraques et n'ont pas le droit de donner leurs soins, même pas aux seuls malades de leur baraque. Inutile de dire que, conscients de leurs obligations et s'inquiétant bien peu de ces défenses, ils ne manquaient pas de prodiguer leurs soins en cas de besoin. Mais, ici, ils ne pouvaient disposer d'aucun médicament.

Revenons à la petite chambre de visite. Quelques médicaments sont parcimonieusement étalés sur une table ; trois pilules ici sur un bout de papier ; là, un peu de vaseline sur

un bout de bois, quelques rares flacons et potiquets et l'immanquable pot à pommade grise, antiparasite, distribuée si généreusement au début aux endroits chéris de ces insectes. Tous les pansements sont en papier : seule une fine pellicule de gaze peut être appliquée directement sur les plaies.

Les médicaments demeurent toujours enfermés, et jamais le Fou ne confiera au médecin la clef de la fameuse armoire. Lui seul les distribue au compte-gouttes, se bornant à affirmer qu'il lui était impossible d'en obtenir davantage. Cette affirmation peut être considérée comme sujette à caution, car s'il n'est pas douteux que bon nombre de médicaments manquaient alors en Allemagne, nos médecins rencontraient dans les infirmeries de Papenburg, Bergennor et Beyreuth un certain nombre de médicaments introuvables à Esterwegen. Il était facile au Fou de dire qu'ils n'existaient plus ou qu'il n'en obtenait pas davantage : se donnait-il la peine de les demander ? Et si même il les a demandés, quelqu'un au-dessus de lui aurait-il pris la responsabilité de les lui refuser ? Aurait-il eu mission de se contenter de catégories et de quantités strictement limitées, malgré l'état sanitaire très lourdement hypothéqué ?

En tout état de cause et quoi qu'on ait pu dire, les médecins belges firent l'impossible pour décrocher les médicaments nécessaires, en s'exposant même gravement et en récoltant parfois plus de piles que de pilules. Un tel vit administrer un coup de poing au docteur qui se hasardait de prendre un médicament de l'armoire sans en demander la permission au Fou qui, assis dans un coin, épiait toutes ses victimes. Tel autre nous signale : aux environs du nouvel-an, le docteur avait réussi à soustraire au Fou quelques médicaments afin de soulager les malades. Le gardien s'étant aperçu de la chose n'avait rien dit mais avait établi une surveillance. Aussi le

lendemain quand notre docteur barbu essaya encore de grapiller quelques médicaments le Fou vengeur surgit, le saisit par la barbe, lui lança quelques coups de poing, le jeta par terre et le roua de coups. Puis ayant repris les objets du délit, il offrit une cigarette à sa victime en lui disant : « ça vous apprendra de vouloir soulager ces cochons ».

Jamais, ni la Croix-Rouge allemande, ni la Croix-Rouge internationale, ni la Croix-Rouge de Belgique n'ont pu faire parvenir à Esterwegen le moindre colis de médicaments ; assez heureusement pourtant voyait-on arriver tel ou tel flacon en boîtes de firmes belges récupérés dans les bagages des nouveaux arrivés. Le malheur des uns fait parfois le bonheur des autres.

Au cours de la visite médicale, lorsque le médecin avait constaté l'état de votre affection, il devait en faire rapport au Fou, qui, impassible ou agité au fond de la pièce, épiait le moindre geste de chacun. Combien de fois n'a-t-il pas renvoyé un malade avant même qu'il fût examiné... Combien de fois n'a-t-il pas refusé le traitement ou l'admission à l'infirmerie proposée par le médecin ? Combien de fois n'a-t-il pas exigé qu'il ne soit donné au malade que la moitié, le quart de la dose fixée par le médecin ou exiger que la potion ou le cachet soient avalés devant lui. Je faisais partie, me signale un excellent ami, ainsi qu'A. M., du troupeau qui attendait l'arrivée du Fou pour entrer dans la chambre des visites. Nous étions assez nombreux, c'est vraisemblablement ce qui eut le don de mettre notre gaillard en fureur quand il entra ; sa décision fut vite prise, et il démanda à chacun le but de sa visite ; certains, je pense, durent retourner sans soins. A. M. et moi-même nous nous étions « accusés » d'avoir du « laisser-aller » demandant quelque chose pour désinfecter nos intestins. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous nous trouvions à

l'intérieur de la salle de visites, poussés avec la délicatesse teutonne au service d'un fou... Et là, sans plus amples explications et sans avoir recours à l'un des trois docteurs présents, il prend un verre, verse une cuillère d'une poudre blanche au robinet, le verre est rempli d'eau et le tout mélangé ; il nous fait boire à chacun et à fond la mixture préparée et nous congédie ensuite en vitesse. L'après-midi, je fus indisposé et remis une partie de mon dîner. A. M. qui n'avait pas mangé devint malade et fut hospitalisé le lendemain à la Revier. Le Fou nous avait généreusement octroyé à la cuiller ce qui aurait dû seulement représenter quelques centigrammes. Un docteur de notre baraque aurait même fait la réflexion que cela aurait pu avoir des conséquences très graves.

Quelles âmes bien nées n'ont pas senti leurs sens révoltés à ces visites médicales, alors que des centaines de santés, des dizaines de vies ont été compromises par ces interventions intempestives du Fou au regard inquisiteur, donnant libre cours à ses instincts pervers, en brimant sans cesse les médecins et en les obligeant à réduire leur intervention dans des proportions ridicules.

Habituellement affublé de la blouse blanche des infirmiers, le Fou nous a-t-on assuré, n'avait aucun droit de porter ce titre. Fils de mineur et mineur lui-même dans une usine de Bochum où il avait sa résidence, il confia un jour à l'un de nous, un des derniers jours de la présence des Belges au camp, que la grande tristesse de sa vie consistait dans le fait que, dans un accès de folie, son père avait un beau jour abattu sa mère. Comme atavisme ce n'est pas mal. De plus, il aurait prétendu que son père eut beaucoup à souffrir comme prisonnier des Français pendant l'autre guerre. Quoi qu'il en soit, il semblait chercher à chaque instant à assouvir une soif de

vengeance ou à servir un penchant morbide en traquant sans cesse ceux qu'il avait mission de soigner.

Peut-on ajouter le témoignage d'un médecin ?

« Indépendamment des sévices que les malades avaient à subir de la part du Fou, on lisait clairement en lui le plaisir sadique qu'il éprouvait et qu'il extériorisait même en voyant les plus « mal en point » s'acheminer vers la tombe.

« Lorsque je suis sorti de la Revier Sud, nanti d'une diphtérie en évolution depuis 4 jours et que je lui faisais remarquer qu'il était triste de n'avoir même pas de médicaments de première nécessité, notamment de sérum, je vois encore la joie mauvaise qu'il manifesta en me répondant crûment : « Vous devez tout de même tous crever, alors, un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est égal... »

La visite médicale terminée, les médecins de service recevaient à la portion congrue, sur un plateau, pêle-mêle, les indispensables pansements et médicaments nécessaires aux malades de leur salle. Il ne pouvait plus être question de revenir à la charge au cours de la journée, quelle que soit l'évolution de la maladie, même des cas graves. En conclusion, on ne peut douter de la bonne volonté habituelle des médecins d'obtenir, fût-ce même en fraude, lorsque l'occasion se présentait, les médicaments nécessaires et, d'autre part, de la difficulté réelle dans laquelle les plaçaient à chaque instant les agissements incohérents ou malveillants du Fou.

A la lumière de ces témoignages irréfutables et accablants, on comprendra mieux pourquoi tant de malades hésitèrent à venir ou à revenir à la visite médicale, s'exposer aux intempéries, aux courants d'air ; à n'avoir que peu ou aucune chance d'obtenir le médicament voulu, à s'exposer aux brimades et aux coups de cet énergumène : il n'en fallait pas davantage pour créer dans le camp, à côté des malades hospitalisés, la

nombreuse catégorie des *non-hospitalisés*. Parmi ceux-ci une première catégorie de patients, les abstentionnistes qui s'entêtaient parfois plus que de mesure à ne pas vouloir signaler à temps (?) leur maladie ou à faire appeler le médecin-chef, au risque d'en venir parfois à agoniser et à mourir en baraque ou à être transporté à l'infirmerie trop tard pour pouvoir encore obtenir, en temps opportun, les soins nécessaires. Ils se contentaient de remèdes de bonnes femmes ou réussissaient parfois à décrocher une vague drogue d'un nouvel arrivant ou d'un malade promptement remis, quoique, dans les deux cas, la possession de médicament fut poursuivie sans cesse dans les fouilles continuelles et humiliantes auxquelles on était exposé.

Un beau jour, Baraque 3, « Millimètre » se prend à faire une fouille. Par l'inadvertance de son propriétaire, il tombe sur une grille-pain. Cet appareil clandestin, composé d'un fil de fer quelque peu travaillé, permet fréquemment à plusieurs de roussir un peu leur tranche de pain pour la rendre, à leur idée, plus digestive. On s'empresse de donner au Wachtmeister l'explication qui, sans doute, sauvera le précieux instrument : « C'est pour griller du pain pour un malade qui souffre de l'estomac ». Là-dessus notre fidèle disciple du Nazisme d'emporter le grille-pain, en reprenant la phrase qui n'est pas de lui et d'affirmer : « Il n'existe pas de malades, il n'y a que des bien-portants ou des morts » (Es gibt keine Kranken, es gibt nur Gesunde und Tote). Sans le vouloir, peut-être nous donnait-il là la raison profonde, la source et la justification de ces traitements inhumains des malades : ils n'ont pas le droit d'être malades ; comme tels, ils ne sont plus utiles à la société. Ces hommes non-productifs « Nicht Productive Menschen » doivent guérir d'eux-mêmes ou disparaître. Les soigner, c'est dépenser inutilement les énergies nécessaires aux vivants. Si

ces malades méritent de vivre, ils sortiront bien tout seuls de leurs infirmités, sinon qu'ils meurent ! On devrait dire : qu'ils crèvent ! Ce serait plus exact.

Certains, hantés par la maladie ou dans la crainte de la voir surgir, faisaient par tous les moyens la chasse aux médicaments. Ils compromettaient d'ailleurs sérieusement leur santé en échangeant leur maigre tranche de pain contre des pilules, et malheur à eux et à leurs camarades si un Wachtmeister tombait sur la boîte à pilules. Toute la Revier Nord fut privée une fois de médicaments pendant vingt-quatre heures, et les jours suivants la maigre portion fut encore réduite parce qu'on avait trouvé une boîte d'un convalescent sorti récemment de cette infirmerie.

Ces maladroits ou, pour dire vrai, ces épaves, victimes d'un caractère faible dans des circonstances violentes, ne furent que l'infime minorité. La plupart prirent philosophiquement leur parti ou s'abandonnèrent totalement entre les mains de la Providence en acceptant courageusement de ne pas être soignés. Ils furent d'ailleurs souvent agréablement surpris de constater que l'on pouvait guérir facilement sans médicaments ; que la qualité du moral était souvent le meilleur des remèdes physiques ; que, dans certains cas de grippe, de malaises, de dérangements gastriques ou autres, bien des spécialités à l'allure très savante ne cachent que l'impossibilité pratique d'une médication adaptée ; qu'enfin nombre de maladies consécutives à la bonne chère avaient disparu comme par enchantement.

A côté d'eux, il faut citer cette nombreuse *phalange de malades incurables, de mutilés, d'invalides*, qui portaient parfois avec une grandeur d'âme exemplaire la lourde charge supplémentaire de leurs infirmités.

Qui n'a connu le célèbre aveugle du camp, suivant sa petite

canne comme un guide fidèle et répandant toujours et partout un sourire, un optimisme et une condescendance exemplaires ? Qui n'a pas connu ce solide paysan borain, plein de fougue et de projets d'avenir, et traînant dans ses deux jambes les six balles reçues à son arrestation, ajoutées à celle qui date de l'autre guerre ? Qui ne voit encore le commandant manchot pris par derrière par le « Chinois » parce qu'il se trouvait sur son chemin et brutalement jeté à terre pour lui livrer passage ? Qui ne revoit en pensée ce grand jeune homme, officier de réserve, un bandeau noir sur l'orbite de l'œil droit, crevé par une balle en 1940 ? La blessure n'est pas encore guérie, mais jamais on ne rencontre le grand blessé sans être frappé de son large et perpétuel sourire et de sa bonne humeur légendaire.

Il faudrait les citer tous, ces traits de courage et d'endurance de nos hospitalisés, qui, pour échapper quelques fois de plus aux exactions du Fou, sont en butte continuellement aux scandaleuses menées de leurs geôliers.

Enfin, une dernière catégorie de demi-malades et de malades se présente encore parmi tous ceux que l'on croirait « valides ». Ce sont les *convalescents, réels ou forcés*, sortant des infirmeries. Qu'ils doivent quitter l'hôpital lorsqu'ils sont en bonne voie de guérison, c'est normal. Mais que, d'office, on les débarque, non comme guéris mais parce que des malades plus graves se présentent pour occuper les places trop limitées des salles d'alités, il y a là une situation pénible, mais due essentiellement à l'inadaptation des locaux aux nécessités cliniques. On devine pourtant combien cette obligation de faire de la place a pu faciliter l'éclosion d'envies, de désagréments et parfois même de calomnies à l'égard des médecins qui furent forcés d'agir. La plupart du temps, cependant, malgré l'insistance de nos médecins, le Fou, de sa propre autorité, renvoyait des malades dans leur baraque, soit par caprice, soit pour une

peccadille, soit encore que les symptômes de la maladie, affirmés comme positifs par les médecins, soient jugés par le Fou comme négatifs. Et l'on voyait ainsi circuler dans le camp, parmi leurs camarades, des galeux, des tuberculeux, des diphtériques et combien d'autres répandre leurs terribles germes, malgré toutes leurs précautions. M. S. A. fit en baraque une scarlatine pour laquelle il n'a reçu aucun soin.

Ceux qui étaient au courant de la situation se sont souvent étonnés de ne pas voir les épidémies tourner en catastrophe dans l'état de faiblesse générale et avec de maigres moyens de défense. Ils ont modifié aussi quelque peu leur opinion sur le réel danger de contagion. Nous verrons plus loin combien cette façon de voir se trouvait singulièrement confirmée au sein même des infirmeries où les affections les plus contagieuses se donnaient rendez-vous.

2. — Pour les hospitalisés

La distribution des médicaments et les soins à prodiguer aux malades étaient simplifiés de beaucoup au sein des infirmeries. Les médecins s'y trouvaient en permanence ; il leur était loisible de suivre les malades de très près, de converser avec eux autant que de besoin, et ils ne se faisaient pas prier.

Là où ils furent quelque peu libres de leurs mouvements, dans la Revier Nord par exemple, ils passaient deux fois par jour de lit en lit, avec le plateau où s'alignaient pilules et potions, ou avec le plateau des pansements. Mais quel problème, quel poème aussi de devoir appliquer avec de la gutta-percha quelques bandes de pansements de papier sur ces innombrables plaies..., abcès, furoncles, anthrax, phlegmons et ulcères si lents à guérir, de les coller sans pudeur aux endroits et dans les positions les plus audacieuses, et ce dans la

demi-obscurité laissée par les deux seules lampes de cette salle de quatre-vingts malades, faisant danser les ombres des acteurs comme autant de fantômes !

Quel tourment aussi, et chaque jour renouvelé pour beaucoup, d'avoir espéré un cachet, une pilule de plus, et, malgré les supplications, d'en être sevré un jour encore. Le cas de ce grippé bien connu de l'auteur, transporté à la Revier Sud sous le diagnostic de pneumonie et qui pendant ses six jours d'infirmerie, dont quatre de forte fièvre, n'a reçu pour toute médication qu'un seul cachet d'aspirine, n'est pas un cas isolé.

Plus lamentable encore est la séance des pansements à la Revier Sud. Le Fou y ayant sa résidence, exigeait que les malades défilent et reçoivent leurs soins devant lui.

Lorsque le médecin vient crier : « Pansements » dans les deux salles, commence le lamentable défilé de ces affreux moignons aux chairs rongées ; de ces pauvres hères défigurés par un anthrax ou des abcès dans la figure, de ces infirmes soutenus par un camarade ou portés dans ses bras comme un enfant, tous en simple chemise, grelottant s'il fait froid, tombant en syncope s'ils sont trop faibles, marchant nu-pieds sur ces planches imprégnées de poussière grasse. Ils vous supplieraient de rester au lit, s'ils osaient, mais le Fou est là rageur et agité à les attendre, et malheur à celui qui ne vient pas à son tour et à l'ordonnance : c'est à pleurer de pitié, de rage et d'impuissance ; on l'a bien dit, on doit se rendre à l'évidence : chez le Fou, c'est du sadisme.

Pour mieux se rendre compte et des soins à donner et des dangers de contagion, et de l'ensemble des difficultés auxquelles il fallait faire face sans cesse, il n'est pas inutile de signaler successivement les *variétés de maladies* régnant habituellement au camp d'Esterwegen.

La *dysenterie*, la dernière en date et la plus meurtrière, eut

une telle importance qu'elle méritait un chapitre spécial (voir p. 94). Signalons seulement qu'elle sévit environ du 1er juin au 15 septembre 1943 ; après cette date les cas devinrent plus rares. Elle laissa beaucoup de convalescents fortement affaiblis et exposés à bien des complications ultérieures, et coûta environ une vingtaine de morts.

La *diphtérie* fit son apparition vers le 5 septembre 1943. Aussitôt battue en brèche par le sérum qui, à vrai dire, n'a rigoureusement jamais fait défaut, elle a dû limiter ses ravages à quelques douzaines de cas. Un certain nombre de patients firent de la paralysie consécutive à l'injection du sérum ; après des mois de soins, tous purent reprendre presque entièrement leurs mouvements à telle enseigne que bien peu, de retour au foyer, en gardaient encore des séquelles. Malheureusement, il faut enregistrer à son actif une dizaine de victimes. Parmi ces victimes, on peut citer un employé de la Caisse d'Epargne de Bruxelles, arrivé de nuit vers la fin septembre. Son transport au Revier se fit sur le champ mais le Fou refusa de donner au docteur sérum, seringue, bistouri ; pourtant la trachéotomie devenait indispensable. Le Fou persistait à ne vouloir donner le nécessaire que le lendemain. Le docteur belge, ce vaillant Nivellois mort en captivité en août 1945, d'accord avec un confrère, prit sur lui de tenter l'opération au moyen d'une paire de ciseaux, et en introduisant ses doigts au centre même du foyer infecté.

La *scarlatine* prit, elle aussi, par moments, les allures d'une épidémie. S'attaquant à des organismes affaiblis et se superposant parfois sur des séquelles des diphtéries, elle a fait certains ravages.

Plus bénin fut *l'érysipèle*, qui habituellement affligeait le patient d'une défiguration complète.

La *gale*, par périodes, cloua à l'infirmerie au maximum une dizaine de patients. Certains donnaient l'apparence de lépreux, tant les morsures de l'insecte s'étaient aggravées de furoncles et de plaies.

La *tuberculose*, de son côté, exerça des ravages parmi les jeunes. Les prédispositions de certains, les alertes antérieures, la sous-alimentation avant la captivité et surtout depuis l'arrivée au camp, préparèrent le terrain. La déficience calcaire de l'alimentation à Esterwegen, les imprudences de certains s'offrant impunément des bains de soleil malgré les pressantes recommandations s'ajoutaient aux causes précédentes pour garnir habituellement plus d'une douzaine de lits aux infirmeries.

Les *pleurésies sèches ou séreuses* ne pouvaient pas manquer au tableau noir. Elles se sont acharnées sur une quinzaine de malades et nous ont laissé huit morts. Quelle pitié que de devoir faire des ponctions avec les moyens rudimentaires dont on disposait, et quelle patience il fallait bien souvent au malade, autant qu'au médecin, pour venir à bout d'un pompage laborieux avec une seringue boiteuse... Cette maladie obligeant son client à se tenir dans un sens déterminé pour ne pas opprimer trop le ou les poumons compressés, lui révélait spécialement la dureté de la paillasse. Pendant de longs jours, d'interminables nuits, impossible de trouver une position qui puisse apporter quelque soulagement. Et pas question de leur offrir un oreiller de plus : chaque prisonnier, valide ou non, trouve ou ne trouve pas le petit oreiller de paille sur la paillasse qu'on lui indique. Impossible d'en trouver d'autres. Exceptionnellement pourra-t-on lui secouer sa paillasse pour l'amollir quelque peu. Mais qui le fera pour lui, et les voisins de salle ne vont-ils pas réclamer, assez justement d'ailleurs, de répandre plus de poussières encore qu'il n'y en a déjà normalement ? Alors ?

Les *affections pulmonaires*, moins graves, mais plus fréquentes, pneumonies, bronchites, grippes, trachéites, etc., ne se faisaient pas prier. Comment ne pas se refroidir quand on passe tout l'hiver sans les sous-vêtements et les vêtements de sortie élémentaires auxquels on était habitué ? Le lecteur veut-il essayer de passer toute la mauvaise saison sans chapeau, sans chaussures, sans caleçon, sans camisole, chandail, écharpe ; sans paletot ni imperméable ? Et, dans cet état, sortir intempestivement d'une pièce chauffée... dans le froid pour un rassemblement, une corvée, pour se rendre au bain ou pour une de ces inconcevables fouilles de départ et de voyage au grand air dont nous parlerons plus loin.

Déjà, aux dires des médecins, la seule poussière des paillasses dans ces dortoirs de cent dix à cent quarante hommes provoquait constamment ces trachéites bénignes en soi, mais qui pouvaient être à la source d'autres complications. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'il n'y ait pas eu plus de cas graves ou mortels en soumettant sans cesse tant de monde à ces invraisemblables traitements.

Les *affections cardiaques* de leur côté, s'aggravèrent fatalement. L'épuisement dû à la sous-alimentation, les fatigues de cette vie de réclusion où cent quarante hommes passent des mois dans des baraques mal aérées, les émotions violentes et sans cesse renouvelées depuis des années ont usé plus rapidement cet organe qui rythme le mouvement vital. Des hommes d'âge sont devenus des vieillards ; parmi ceux-ci, peu ont échappé : sept ou huit sont morts de déficience cardiaque.

Les *affections gastriques* furent d'un genre tout différent de ce qu'elles sont habituellement dans la vie normale, ce qui est aisé à concevoir. La carence alimentaire et une alimentation à base d'eau ne surchargeaient plus les voies digestives, mais

quelles difficultés nouvelles de soigner d'anciennes affections, ulcères de l'estomac ou dérangements des intestins avec la seule nourriture obtenue ! Maintes fois les légumes, même frais, sont complètement contre-indiqués et il faut pourtant se résoudre à laisser le malade se nourrir de rutabagas, choucroute, haricots verts en conserve ou légumes déshydratés ! Le pain en vigueur est lui-même totalement contre-indiqué. Alors, que reste-t-il ? Sans doute la « seconde » forme, comme nous le verrons plus loin. Mais, outre que sa distribution était strictement limitée, à certaines périodes il n'en était plus question. On se demande comment les maladies de cette catégorie ont pu en général, si pas guérir, du moins ne pas voir leur état empirer, à quelques exceptions près.

Les *affections cutanées*, et spécialement la furonculose sous toutes ses formes, exercèrent des ravages dans les corps amaigris des détenus. Clous, furoncles, anthrax, phlegmons et ulcères de toutes catégories et extraordinairement tenaces constituèrent incontestablement l'affection la plus généralisée à Esterwegen. La nourriture s'alliait au climat pour s'acharner sur l'un ou l'autre terrain favorable et le labourer d'importance. Ces petits accrocs qui, en temps normal sont facilement et rapidement maîtrisés, traînaient en longueur des mois durant. Elles devenaient bien souvent des plaies atones suppurantes et ne parvenant pas à se fermer. Bon nombre de ces plaies s'étendaient et dépassaient la dimension de la paume sur plusieurs parties du corps.

Un médecin ajoute cette note très pertinente : outre la ténacité de ces ulcères et leur tendance à ne pas se cicatriser, on pourrait ajouter que ces ulcères étaient autant de portes d'entrée à des infections généralisées, et c'est ainsi que j'en ai vu mourir plusieurs de phlegmons profonds, de broncho-

pneumonies, de septicémie, complications infectieuses de ces ulcères ; c'est le cas notamment du major V. D.

Le Prontozyl, succédané du rubiazol, en cachet ou en piqûre, s'efforçait d'endiguer le mal, mais, vers la fin du séjour, devint rare, puis inexistant, réduisant les soins à quelques vagues bandages en papier sans l'ombre d'un désinfectant. Certains malades gravement atteints d'une autre affection eurent à endurer des souffrances atroces du fait de ces plaies, toujours suppurantes et qui s'infectaient si facilement.

Je vois encore à Revier Nord, au moment des pansements, l'enlèvement d'un bandage sur la jambe d'un nouvel arrivant ; plaie ulcérée de syphilitique de couleur verdâtre. L'odeur de chair pourrie qui s'en dégage vous prend à la gorge immédiatement ; à cinq mètres à la ronde tous les malades en sont incommodés. Une grosse mouche ne s'y trompe pas : elle arrive droit sur la large plaie, et, avant d'avoir pu être écartée, charge ses crocs de germes pour aller les déposer sur quelque croûte de pain ou sur le bord des gamelles.

Détailler avec quels instruments il a parfois fallu percer des anthrax ? Je vois encore un docteur ardennais tailler dans un formidable furoncle avec un petit couteau fait d'une lame-ressort de chargeur et d'une douille de cartouche.

L'Œdème, maladie fatale des sous-alimentés, était pour ainsi dire universellement répandu, mais spécialement chez les plus âgés et se révélait par le gonflement des pieds et des jambes. Sans provoquer de souffrances à proprement parler, l'œdème donne une gêne constante : il fut une grave cause de complications et d'obstacles à la guérison des plaies, des blessures ou des abcès chez ceux qui en étaient affligés.

Enfin, les *plaies et affections diverses* occupent le restant des lits des infirmeries ; inutile de les dénombrer en détail.

Notons seulement le cas d'un énergique garçon dont les

deux mollets ont été rôtis par leur maintien sur un poêle à gaz, pour le faire parler, au bureau de la Gestapo.

Là-bas, le brave V, de 83 ans, le doyen d'âge du camp, termine ses jours dans une démence sénile qui fait peine à voir. Parfois pourtant ses voisins de lit, voire même toute la salle de quatre-vingts malades lui en veulent pour ses cris, ses gémissements, ses interpellations, ses promenades intempestives qui, dix fois la nuit, vous réveillent. Et que faire ? Un beau jour, il s'est éteint, mais, durant des mois quelle croix de plus pour son entourage.

En conclusion de ce chapitre, il est opportun de souligner que, malgré les circonstances les plus défavorables, ces nombreuses maladies n'ont augmenté ni en nombre ni en intensité ; que, d'autre part, le nombre de décès a été malgré tout extrêmement réduit. Il faut en effet compter au camp pendant douze mois une moyenne de douze cents hommes, dont dix pour cent se trouvaient en permanence dans les infirmeries.

Les quatre-vingts décès donnent une moyenne de un mort par deux cents hommes et par mois environ. Dans des conditions aussi précaires, ce n'est pas énorme.

Il faut le reconnaître, il faut le dire bien haut : le corps humain est une machine merveilleuse, le chef-d'œuvre du Créateur ; il a des ressources et une puissance d'adaptation insoupçonnée. Mais il faut ajouter en toute objectivité qu'avec les moyens aussi limités dont il disposait, un autre corps, le corps médical dans son ensemble, malgré les continuels sévices du Fou, a réalisé des tours de force pour arracher à la mort un grand nombre de ses victimes.

CHAPITRE IV

Leur nourriture

Nous sera-t-il possible de rester objectif en touchant ce problème capital, qui a passionné le plus indifférent des captifs ? Peut-être ; mais s'il est bon d'avoir écrit ces pages avant d'être rassasié, il est préférable de les lire après.

Incomparablement plus difficile, on pourrait même dire insurmontable, l'obstacle qui consiste à faire comprendre, à faire accepter toute l'acuité de cette essentielle question par ceux qui n'ont pas souffert de la faim de longs mois durant. Aussi croyons-nous devoir prier le lecteur de bien vouloir faire un effort de compréhension, de se mettre en quelque sorte dans la peau flasque et distendue des affamés, et d'essayer de saisir les nuances insoupçonnées de cette perpétuelle hantise de la faim. Cette demande instante émane des « allégés », parmi lesquels l'auteur doit se ranger, ayant perdu, comme beaucoup d'autres, un tiers de son poids, soit trente kilos. La nourriture n'a pas toujours été la même, elle fut meilleure ou plus abondante à certaines périodes ; mais, si le rationnement n'est pas un vain mot en Allemagne, que dire du suprarationnement des camps de « réduction » ? Aussi signalerons-nous, au fur et à mesure, à côté de la situation normale, les quelques exceptions saisonnières ou passagères qui apportèrent un soulagement beaucoup plus psychologique que physique aux affamés d'Esterwegen. Dans le domaine de la nourriture

comme dans bien d'autres, les malades étaient soumis au régime général du camp. La formule habituelle ou repas normal se traduisait par l'expression de « Volle Kost », par distinction des suppléments ou « Nachkost » et du régime spécial de « deuxième forme » ou « Breikost ».

1. — Volle Kost

Vers sept heures du matin, pour le petit déjeuner, apparaissait en guise de café un quart de litre d'une décoction de plantes ou de racines, amères et saumâtres. Jusqu'au mois d'octobre, de temps à autre l'orge ou les glands grillés rendaient le breuvage beaucoup meilleur ; ensuite, ils disparaissent pour de bon. Pas l'ombre d'une goutte de lait ou d'un morceau de sucre dans ce liquide légèrement foncé et rarement bien chaud. A côté de cette boisson, un plat « liquide » lui aussi ; un demi-litre de soupe ou de bouillie que tout bon Belge appelle la « pappe ». Toutes les gammes de mélanges se donnaient libre cours dans sa préparation, très rarement sucrée, parfois épaisse, en général peu consistante. On passe du potage « maggi » à la soupe aux nouilles, aux pois ou à l'orge, auquel cas seulement le fond du bidon laisse apparaître quelque consistance. En général dominait une certaine farine de son ou d'orge pas désagréable, mais sans goût, dont on ne devenait friand que par accoutumance. Le troisième et dernier élément du repas consistait en une tranche de 150 grammes de pain de seigle très foncé. Habituellement, selon les professionnels de la panification, ce pain n'était pas pétri, mais simplement aggloméré. De fait, on y distinguait notamment les grains entiers dans un indéfinissable magna. Ces grains avaient été traités au préalable dans quelque fabrique pour en extraire le sucre et l'alcool. En temps normal, le bétail se serait peut-être

contenté du tourteau qui en provient ; ce fut notre pain quotidien ; souvent il sentait la pulpe de betterave.

Et pourtant, qui oserait dire qu'il ne mangeait pas avec gourmandise, voire avec gloutonnerie, sans margarine ni rien dessus, sa tranche de pain jusqu'à la dernière miette ? Qui n'a pas envié la tranche de son voisin, si elle paraissait avoir un millimètre de plus que la sienne ? Qui ne s'est pas vivement réjoui, en y pensant des jours à l'avance, de voir arriver à table son tour d'être le premier servi, ou son « tour de croûte », parce que la croûte est généralement plus volumineuse que la simple tranche ? (*Puissance de la gamelle*, p. 191.)

Mais je le devine : le lecteur déjà aura souri. « Quels grands enfants ! » dira-t-il, « peut-on imaginer un tel petit esprit ! » et ainsi de suite. Je l'avais prévu. Celui qui n'a pas vécu ce tourment, cette implacable hantise de la faim, ne peut admettre ni comprendre. Aussi oserai-je renforcer encore ces affirmations et mettre au défi quiconque a vécu trois mois à Esterwegen, du moins érudit jusqu'au plus raffiné, cultivé ou intellectuel, d'oser affirmer sur l'honneur n'avoir pas éprouvé, n'avoir pas été poursuivi par ces sentiments.

Ce tourment de la faim fut, pour les malades, particulièrement cruel, inhumain ; à lui seul il constituait un continuel et implacable suppplice.

Le *repas de midi* consistait essentiellement et uniquement en une soupe, épaisse par la quantité de légumes et l'adjonction d'une farine et, deux fois par semaine, agrémentée de petites miettes de viande hachée. En principe, on avait droit à un litre ; pratiquement on servait un litre cent - deux cents et, même, assez longtemps, un litre et demi aux malades. Le lecteur qui se sent des prédispositions culinaires ou voudrait avoir une idée de la nature exacte de ce « repas complet », peut suivre les indications suivantes : verser dans un récipient

deux assiettes de potage maigre, y joindre une ou deux cuillerées de sauce et y plonger un plat de légumes verts, à l'exclusion de pommes de terre. Allonger le tout avec de l'eau et une demi-cuillerée de farine pour atteindre le litre. De la sorte, le déjeuner sera complet et semblable à celui d'Esterwegen. Les légumes dominant dans ce potage furent avant tout les rutabagas, les épinards, les choux frisés, les légumes déshydratés, les carottes, les navets, la choucroute et les haricots coupés en conserve, appelés — et pour cause — « soupe fil de fer » et sentant souvent le mazout. A la bonne saison (automne) apparaissaient parfois quelques pommes de terre. Jamais le prisonnier, malade ou non, ne disposait d'une poignée de sel pour relever quelque peu sa nourriture. Enfin, grand régal quand, une fois par semaine, — en mars deux fois — apparaissait la soupe aux pois. Parfois, en effet il faut le reconnaître, les cuisiniers réussissaient à donner à cette vulgaire soupe un goût très apprécié des gourmets.

Durant les mois d'août, septembre et octobre, la soupe était remplacée, une ou deux fois par semaine, par un filet ! Nouveau régal que ce filet ! Qu'on n'imagine pas un plat de poissons : le contenant a donné son nom au contenu ; de simples pommes de terre en chemise, cuites et servies dans un filet qui dose de cinq cents grammes à un kilo. Quel délice, quand on a faim, de pouvoir croquer une pomme de terre, dont beaucoup étaient aqueuses ou pourries, avalant pelure avec le reste, sans sel ni beurre ; bien entendu, il y a belle lurette qu'on n'y songe plus. La goulache accompagnant parfois les filets est, paraît-il, aux dires des grands cuistos et de leurs clients, une sauce (spécialité hongroise) délicieuse... ; ici : un vulgaire brouet, genre pappe à tapisser, terreuse, agrémentée d'un arome « magg » et de cumin.

Le souper, servi vers quatre heures et demie ou cinq heures,

est un peu plus varié quand il n'est pas « sec », ce qui arrive trois ou quatre jours sur sept. « Sec » veut dire sans soupe. Dans ce cas, il consiste en trois ou quatre éléments. Le gobelet de cette indéfinissable décoction de racines, âcre ou amère, semblable à celle du matin, auquel s'ajoute une tranche du même pain, mais légèrement plus épaisse, soit de quelque deux cent et dix grammes. L'entièreté de la ration de matières grasses de toute la journée est donnée sous forme de quinze grammes de margarine cinq fois la semaine.

Le quatrième élément est facultatif et variable. Il est composé d'une portion de betteraves rouges, soit de deux cuillerées de fromage blanc, de viande en boîte, de confiture ; soit de deux ou trois cuillerées de moules ou de poisson en saumure. Ce sont de minuscules petits alevins ; les plus gros ne dépassant pas la dimension d'une épinoche. Quoique très salés et mijotant dans leur jus, couleur de vase, on les avalait à belles dents. Corps, têtes, intestins, tout y passait sans sourciller. La ration de viande était de quarante-deux grammes et demi par tête, soit une boîte de huit cent cinquante grammes par vingt têtes, une fois par semaine.

La confiture était très bonne ; elle monopolisait le seul « plat » sucré de la semaine, — et le seul dessert, bien entendu.

Les jours qui n'étaient pas « secs », en plus des trois premiers éléments du repas on recevait trois quarts de litre d'une soupe assez semblable à celle du matin, ou parfois un petit filet de trois cents à quatre cents grammes avec deux ou trois cuillerées de « sauce poisson ». Cette « sauce poisson », quel souvenir ! Son aspect : celui d'une boue d'égout. Un gris de terre ou de fange ressemblant beaucoup à de la vase. Une petite portion de ce mets mise à terre ferait jurer que le petit chat est passé par là... et qu'il est malade !... Son goût : l'abondance de sel rappelle assez bien aux baigneurs celui de l'eau de mer ;

son parfum : une odeur de pourriture rappelant quelque coin perdu derrière le marché aux poissons. Ses ingrédients : le résidu du broyage de déchets de poisson, servi froid, bien entendu. On croquait ici une arête d'anguille, là une mâchoire de hareng ou un œil de merlan, et, après tout, la sauce fait passer le poisson ! Ceux qui le pouvaient se raisonnaient quelque peu en se disant que cet « appétissant » entremets devait tout de même contenir du phosphore, du calcium, des protéines et d'autres choses bien rares dans notre réclusion, et, en faisant parfois la grimace, on l'avalait. Mais si l'un ou l'autre en devenait friand, le voisin la « rendait » sans coup férir.

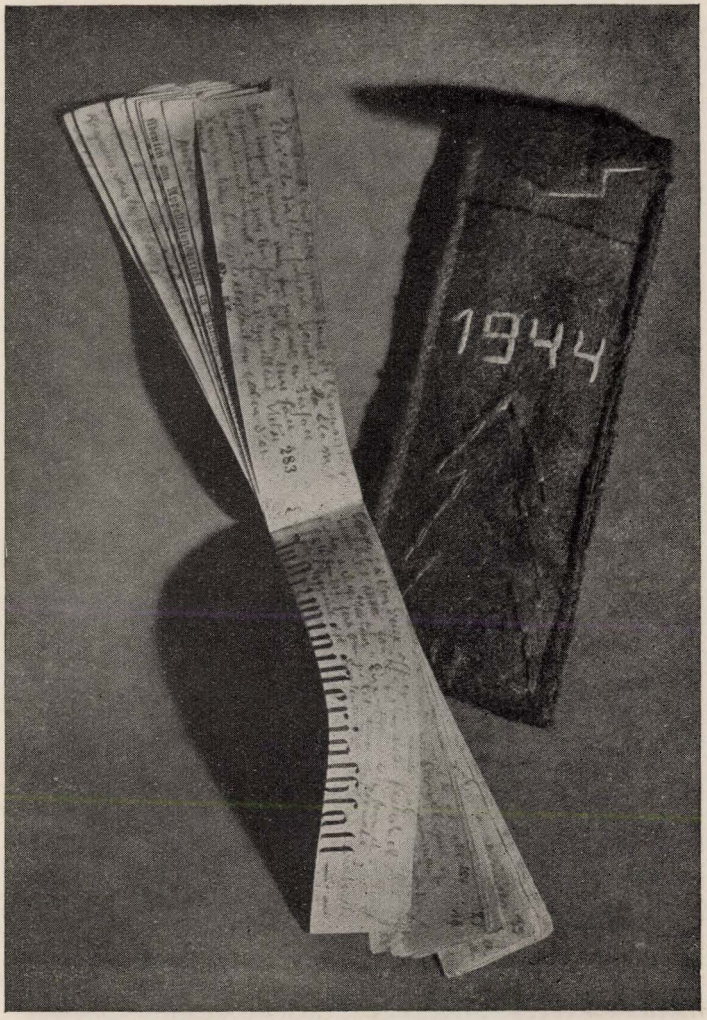
Voilà les menus des malades ; entendez bien : des malades gravement atteints et des agonisants !

Qu'au fond d'une Trappe, des hommes énergiques et robustes se soumettent pendant un carême à des restrictions alimentaires du genre de celles-ci, passe encore : les athlètes de l'idéal religieux sont capables d'efforts qui paraissent surhumains au commun des mortels. Mais il s'agit ici d'épaves humaines, épuisées et tenaillées dans tous les sens par les maux qui les rongent et obligées quand même, pour se sustenter, d'ingurgiter pareilles immondices. Comment qualifier ce procédé ?

2. — Le « Nachkost » ou Rabiot

Le « Nachkost » ou Rabiot, pour employer le terme bien connu à la caserne, est une formule de distribution des suppléments alimentaires dépassant la ration normale que nous venons de voir.

Les rabiots de soupe sont distribués par quart de litre à tour de rôle ; les rabiots de thé et, très rarement, de pain ont aussi leur tour. Il y a trois circuits pour les soupes des trois repas, du fait qu'elles ont toutes quelques variantes ; un seul



Le carnet « acrostiches »,
composé de bords blancs des feuillets « Kubbel », et son étui.



Nuit de Noël à la Revier Nord.
Prise de sang du docteur Castelin pour essayer une révulsion en dernière minute, faute de médicaments, sur le petit « Ber » mourant. Dessin de Georges Royen.

circuit pourrait avantager ou désavantager l'un ou l'autre. Le tour de rôle devait être rigoureusement observé et suivi, sous peine de grandes bagarres.

Les cartons rabiot-matin, rabiot-midi, rabiot-soir, accrochés aux lits des premiers candidats du lendemain, poursuivent chaque jour leur course en proportion de l'importance du supplément.

3. — La « Seconde forme »: « Breikost »

La « Seconde forme » est un régime d'aliments légers destinés aux malades de l'estomac. Elle exista pendant toute la durée du camp, mais, assez largement distribuée pendant les cinq premiers mois de l'ouverture du camp, elle fut réduite à quelques maigres rations vers la fin.

La « Seconde forme » consistait en un pain plus léger matin et soir, d'une quantité semblable à celle du pain ordinaire. A midi, la soupe est remplacée par un litre de « pappe », ni salée ni sucrée et un quart de litre de purée de pommes de terre. A partir de novembre, celle-ci disparaît graduellement pour être remplacée par les ajoutes du soir en viande, poisson, fromage ou confiture, comme indiqué plus haut.

Les soupes du matin et du soir leur étaient servies comme les autres. Vers la fin octobre 1943, lorsqu'on a renvoyé des infirmeries les malades de l'estomac, la « Seconde forme » fut limitée à quinze malades, puis à sept.

Il est aussi, dans le domaine alimentaire, *des jours fastes et néfastes*. Faste, le jour du Nouvel-An à Revier Nord : le Fou a distribué lui-même à chaque malade six morceaux de sucre ! Une régalade ! Combien parmi les heureux bénéficiaires n'avaient plus croqué un morceau de sucre depuis vingt mois !

Faste, le jour de Pâques à Revier Sud où, encore une

fois, le Fou en personne distribua à chacun deux cuillerées de sucre brun !

Pour tout dire, ce double dessert n'a d'autre provenance que les bagages de nos compagnons arrivés bien pourvus.

Au début de l'ouverture de la Revier Nord, certains malades recevaient du lait, du lard, du beurre et autres bonnes choses directement de la cuisine. Un des bénéficiaires me signale avoir reçu des morceaux de lard grands comme la moitié de la main, du beurre rance, du sucre, du lait entier et d'autres suppléments provenant probablement de ce que les geôliers n'avaient pas retenu des colis volés aux nouveaux venus dans le camp. Nous devons à la vérité de dire que ces suppléments étaient ordonnés par le médecin allemand.

Néfastes furent entre autres les jours où le pain n'arriva pas. Combien de malades affamés durent affronter de longues nuits d'insomnie sans avoir rien mangé le soir ! Que de malaises supplémentaires en perspective ! Comment trouver le moyen de faire cesser ses crampes d'estomac ? Eternelle question inéluctablement sans réponse.

Un jour le repas de midi s'annonce brillant : les bidons étaient plus nombreux, mieux remplis qu'à l'ordinaire. On annonce : un litre six cents pour chacun. Enfin, bientôt rassasié. On se frottait les mains. On supputait les motifs de cette prodigalité. En réalité, pour la première fois qu'ils apparaissent, les haricots coupés, flottant dans leur jus, ne manquaient pas d'aiguiser l'appétit. Mais, dès qu'on y eut mis la dent, quelle horreur ! Des poignées de sel en bouche n'auraient pas donné d'autres sensations. Malgré cela, beaucoup avalaient leur ration et une partie de celles de leurs voisins moins téméraires. Mal leur en prit, on en vit chanceler, la pupille dilatée ; des sueurs froides ici, là des vomissements ; pour tous des courses ininterrompues vers le W.-C. On connut peu après le fin mot de

l'histoire : le cuisinier, en mettant cuire pour la première fois ces haricots conservés dans un acide, commit l'imprudence de verser légumes et saumure dans le cuiseur, sans aucun rinçage antérieur, et en y ajoutant une portion habituelle de sel, sans les avoir goûtés au préalable. De là ce commencement d'empoisonnement que tout le camp a d'ailleurs vaillamment supporté. Depuis, la « soupe fil de fer » perdit beaucoup de son crédit.

Ce serait manquer d'objectivité et de précisions que d'omettre en fin de ce chapitre les *petits suppléments* que l'un ou l'autre malade se laissait offrir. Tel se voit comblé de carottes et de pommes de terre crues passées par la fenêtre, provenant du charitable campagnard qui a la bonne fortune d'aider à la cuisine. Quand le poêle est allumé, on colle des rondelles de pommes de terre à la buse : elles durcissent et deviennent appétissantes. Sinon on les mange crues comme les carottes.

Les moins fortunés ne reçoivent de leurs amis que des pelures de rutabagas ou des trognons de choux.

Convaincus que tout fait farine au moulin, des malades en sont devenus amateurs. Et cet agent de police qui a perdu cinquante kilos, sous prétexte de faire du tabac, se réservait, près de ses camarades, les pelures de patates en chemises jusqu'à concurrence de deux grands bassins de quatre litres « avec dômes » et se les empifrait.

Enfin d'autres reçoivent des fanes de carottes, des feuilles de choux, des pissenlits... Empruntant au lapin son appétit, ils cherchaient à se convaincre que, faute de mieux, ils absorbaient toujours des vitamines.

La hantise de la faim aurait même poussé tel malade à croquer des mouches, qui ont, paraît-il, le goût des noisettes, et à boire son urine pour mieux récupérer les richesses de l'organisme!

Pour qui les petits plats ? Faites votre choix, mais n'oubliez pas ce qu'il y a de tragique dans la vie d'homme mûrs réduits à en arriver là.

CHAPITRE V

Les obstacles au sommeil

Qui dort dîne, affirme un vieux dicton. Combien ces chers malades, en désespoir de cause, ne se sont-ils pas efforcés de le mettre en pratique ! Combien souvent leur bonne volonté n'a-t-elle pourtant été mise en échec par une accumulation d'obstacles qui, s'attaquant à leur sommeil, ont alourdi leurs souffrances ou aggravé leur état.

On peut croire que, dans leur état habituel d'épuisement, dormir dut être chose aisée ; effectivement, beaucoup sommeillaient jour et nuit. La plupart ne parvenaient pas à trouver le sommeil profond, réparateur, dont ils avaient tant besoin. Le moindre dérangement au cours de la nuit les tenait éveillés des heures durant, qui paraissaient interminables. D'aucuns mirent à profit ces veilles intempestives pour méditer, et oublier les obstacles qui barraient si souvent la route au repos régénérateur dont ils avaient tant besoin.

Les *poux* et les *punaises* peuvent certainement se placer en tête de liste. Toutes les baraques en sont infestées. Jamais les paillasses n'ont été renouvelées ; après la seule désinfection du linge et des couvertures, les insectes en sortirent indemnes retrouvant leur vigueur d'antan, leur nombre accru, les œufs étant éclos à la chaleur.

Les chemises ont parfois été portées trois mois d'affilée, sans être lavées, et tombaient en lambeaux. L'étoffe usée, cuite aux lavages antérieurs, ne pouvait même plus être raccommodée. On voyait des malades circulant dans la salle, assis dans leur lit avec quelques morceaux de loques grises vaguement attachées ou pendantes de-ci de-là, comme dernier vestige de ce qui fut une chemise. Officiellement, bien sûr, l'hygiène était sauve, puisqu'on allait au bain tous les quinze jours. Quitte à réendosser en sortant cet infâme vestige de chemise, d'autant plus abhorré de l'homme qu'il était recherché par les poux. Si les valides pouvaient encore faire une chasse journalière à ces indésirables, les malades en étaient rendus incapables plusieurs jours avant leur admission à l'infirmerie. Un petit fait entre mille : Le vieux Victor, incapable de se laver était envahi plus qu'aucun autre par la vermine. On voyait courir sur son corps des plaques de poux agglomérés de la grandeur de deux mains. Au bout de trois ou quatre semaines, un camarade le lava entièrement dans la bassine à tout faire de Revier Nord, mais le Fou étant survenu renvoya le vieux Victor, tout humide, au lit et frappa violemment son ami. (*L'Assaut de la vermine*, p. 192.)

Or, tout le monde connaît la puissance de génération et la rapidité de croissance de cette espèce maudite. Après peu de jours, les malades arrivaient à l'infirmerie mieux montés que les autres, alors que la chasse s'avérait chez eux plus difficile et, pour beaucoup, impossible. Sans doute, dans un bel élan de charité fraternelle et de simplicité, l'un ou l'autre aidait les infirmes dans cette opération, rappelant certains tableaux simiesques de la cage bien connue du jardin zoologique. En général, pourtant, ces bêtes étaient bien peu dérangées et, se multipliant à l'envi dans une literie infestée d'avance, se chargeaient de soustraire aux alités leur velléité de dormir.

Les non-initiés doivent savoir que les piqûres de ces deux genres d'insectes donnent des petits boutons qui conservent leur pleine ardeur d'irritabilité durant trois ou quatre jours.

Pour demeurer dans le domaine des démangeaisons, faut-il parler des *mouches* et des *moustiques* ? A la bonne saison, des myriades de petites mouches noires des marais s'ajoutent aux espèces courantes, largement attirées par la propreté si douteuse des lieux, les odeurs, la proximité de la porcherie, etc. Les moustiques qui ne manquent jamais dans les régions marécageuses se liguaient à leurs voisines pour attenter sans cesse au repos de nos malades.

Les *rats*, de leur côté, ne se faisaient pas faute d'assurer les alités de leur présence. En compagnie de leurs petites sœurs, les souris, fortement éclipsées par la pétulance de leurs grands frères, ils devenaient familiers et se promenaient en plein jour sous les lits.

Habituellement, ils choisissaient de préférence les ténèbres pour subtiliser un morceau de savon, une tranche de pain, dévorer un bout de chaussette ou pratiquer une ouverture hors d'ordonnance dans vestes ou pantalons, en quête d'un plat à leur goût caché dans quelque poche. Pourtant leurs larcins n'étaient pas leurs plus gros crimes ; autrement désagréable était leur continuel tapage nocturne. Ou bien ils faisaient des sarabandes folles, se poursuivant dans la salle avec des petits cris aigus ; ou bien, en quête d'une proie, ils arpentaient allègrement les lits, les « schemel », soulevant gamelles ou gobelets ; ou bien ils se faufilaient dans les paillasses, en quête de quelques grains ; ou encore ils rongeaient des heures entières les parois de leurs trous pour les élargir. Parfois on bouchait l'un ou l'autre de ces orifices, mais peine perdue : vingt autres bien dissimulés leur livraient passage. D'ailleurs plusieurs malades s'opposèrent énergiquement à

leur suppression : ils trouvaient dans ces trous, à portée de la main, des petits égouts si commodes pour y déverser un fond de gobelet de thé ou d'eau, sans devoir courir trop loin. Pour tout dire, il faut reconnaître que ces vilaines bêtes n'ont pas que des défauts. Elles surent prouver leur valeur, tant à la Revier Nord qu'à la Revier Sud.

Après des essais infructueux, on réussit à en capturer; un garçon fort adroit leur décolla la peau d'un coup comme à un lapin, et vlan : dans la gamelle, avec les honneurs d'une ration de margarine pour mijoter sur la poêle. Le médecin et les malades qui en ont mangé sont guéris et en parfaite santé. Moralité : mangez du rat !

En règle générale, les hommes, plus que les animaux, mirent obstacle au sommeil de nos malades. Cela s'explique et s'excuse facilement. Ce sont de continuelles promenades vers les W.-C., en sabots ou nu-pieds. De fait, peu ont eu l'occasion de décrocher leurs pantoufles à la Kamer, et combien n'en avaient même pas dans leurs bagages. D'habitude, le « Chinois » ne permettait pas d'en disposer.

Ceux qui avaient réussi à se faire une paire de sandales en papier de condensateur, avaient dû échapper aux fouilles dans la baraque et à l'entrée à l'infirmerie. Qu'il soit permis de préciser en passant ce que fut ce fameux papier de condensateur qui tint une place si importante dans la vie d'Esterwegen. C'est une bande de papier huilé ou parafiné, plus ou moins transparant, provenant du déroulement de condensateurs de toutes dimensions, ramenés des usines de radio-électricité Philips bombardées. Ce papier une fois déroulé est tressé et sert à la confection de pantoufles, couvre-chef, etc... De là, le concours du plus beau chapeau à la Noël 43... De là aussi la fabrication des plastrons cuirassés. Tissé en bandes, on en faisait de parfaites couvertures. Simplement déroulé,

il remplaçait le papier hygiénique, aussi bien que le papier à cigarettes.

Celui qui, en marchant, fait plus de bruit que de rigueur provoque des réclamations aussi maladroites qu'inopérantes. Des cris s'élèvent : « sabots », « silence », « paysan », « la porte », plus ou moins entrecoupés de jurons wallons ou flamands qui, à eux seuls, réveillent à coup sûr ceux que la cause du délit n'avait pas retirés de leur sommeil.

Accompagnant le bruit, les *trépidations* partagent sa responsabilité. Le plancher, pourri par l'humidité, usé par le temps, rongé par les rats, supporte mal la charge habituelle. Le va-et-vient provoque des trépidations constantes, singulièrement aggravées par la démarche lourde des uns, les maladresses des autres qui trébuchent ou font claquer les portes. D'où ces continuelles secousses, que l'on ressent d'autant plus que la paillasse est dure.

Quelle pitié de voir, d'entendre ces pauves allongés supplier d'avoir un peu de calme, de tranquilité, et, avec la meilleure volonté du monde, ne pas pouvoir leur épargner de continuelles secousses ! A côté des trépidations et des interpellations, vous avez les *demandes* et les *gémissements* des malades immobilisés par leurs douleurs. « La panne, s. v. p. », retentit fréquemment ; « où est l'urinal ? » — « un peu d'eau, s. v. p. » et, à tâtons, dans une demi-obscurité, on recherche les objets convoités. C'est une âme charitable, moins hypothéquée que les autres, qui s'est levée, a passé l'ustensile, est allée chercher de l'eau ou vider le récipient au tonneau ou au seul W.-C. Les gémissements sont rares ; au plus fort de la souffrance, l'homme sait la dominer, mais parfois c'est le délire, la démence, des douleurs insupportables, et impossible de le soulager, de le calmer ou d'écarter celui qui empêche les autres de dormir et les déprime.

Les *ronfleurs* et *rêveurs* viennent encore renforcer la catégorie

des indésirables tapageurs. Le ronflement se présente sous forme d'un souffle cadencé qui peut aussi bien bercer que réveiller. Malgré cela, des malins estiment plus adroit de siffler pour les réveiller. Ils ne réussissent qu'au prix d'un réveil général. Et ces rêveurs qui clament bien haut, dans leur inconscience, les phrases les plus baroques et les exclamations les plus inattendues. Tel, entre autres, qui se prit à crier : « Tue-le ! Tue-le ! ». Et aussitôt, comme réponse, fuse d'un lit voisin un pet retentissant ! Il n'en fallait pas plus pour qu'un loustic achève la mise en scène en criant bien haut : « Touché ! ». Tout le monde fut réveillé, mais qu'importe, ça valait le coup.

N'est-il pas bon, utile, nécessaire de savoir rire parfois et, tout au moins, sourire dans cet immense océan de tristesse et de peine ?

Ces corps sans résistance ont aussi leurs bruits, leurs violentes réactions, propres à la maladie. Ici, des maux d'estomac : vomissements, ventriloques, aérophages, que sais-je ? Là, plus nombreuses ces quintes de toux des poitrinaires et des tuberculeux, qui vous serraient parfois le cœur tant elles étaient déchirantes. Et rien pour les soulager, pas un morceau de sucre ou un bonbon, pas une goutte de liquide autre que de l'eau ou cet infect thé saumâtre : pas même une bonne parole d'ami. Car il a peut-être un ami dans la salle ; mais, lui aussi, est malade et, si même il ne peut dormir, encore doit-il se reposer. La loi inéluctable s'impose à son esprit : quiconque entre aux Revier est considéré comme menacé de mort ; son devoir est d'essayer d'y échapper, même si un camarade n'y réussit pas. Heureusement une autre loi tempère la première : c'est celle de l'amour, de la charité, de l'entr'aide, et elle fut splendidement observée dans ces salles de détresse, où à chaque instant, un moins atteint était heureux de servir, de soulager son voisin, tel ce brave qui, réduit à l'état squelet-

tique, se soutenait à peine lui-même, restait presque toutes les nuits debout près du poêle... éteint, et guettait les malades qui devaient se rendre au W. C., pour offrir aux plus faibles le soutien de ses bras.

Les *intempéries* se mettaient de la partie pour entraver le sommeil si fragile de nos malades. Les hurlements de la bise qui siffle dans les barbelés ne seraient encore qu'un demi-mal. Mais le vent pénètre par les vitres cassées, les fissures des fenêtres et des planches disjointes de la paroi, et provoque de continuels courants d'air. On a beau boucher les fentes avec du papier de condensateur, obturer le trou béant de cette vitre brisée avec des touffes de paille, des loques, des morceaux de sac ; on a beau y accoler le soir sa serviette de toilette ou une couverture : le souffle malfaisant se joue de tous les obstacles et pince de sa mordante froidure les malades à sa portée. La pluie ajoute sa note terne à son compère le vent ; non contente de marteler d'envergure la toiture de zinc, elle pénètre deci-delà pour tomber à gouttes, dans un tic-tac ralenti ou accéléré, qui se faisaient écho mutuellement.

En hiver, le poêle doit être éteint dès 17 heures et ne peut brûler de toute la nuit. Malgré les deux ou trois couvertures, combien de malades grelottent toute la nuit ! L'été, c'est la chaleur qui empêche de dormir. Les obligations de l'occultation ne permettent pas la moindre aération. Et, alors que toute la journée le soleil a tapé dur sur la toiture métallique, il n'est pas possible d'obtenir le moindre souffle d'air frais, dans une atmosphère chargée de tant d'éléments toxiques.

Les *alertes* d'avions viennent aussi s'ajouter aux facteurs de trouble jusqu'à deux et trois fois la même nuit, pour se mêler aux autres composantes de ces concerts nocturnes. Mais, ici, au moins l'effet moral compense largement le petit inconvénient du réveil. Ce n'est guère la D.C.A. qui se fait remar-

quer ; la ridicule petite sirène criarde du camp ne retient pas davantage l'attention. Ce qui s'entend, des quarts d'heure, des heures durant, ce sont ces vrombrissements sonores et réguliers des innombrables multimoteurs qui traversent l'espace en direction de Hambourg ou de Berlin, ou à leur retour. On se réveille mutuellement, tant il y a de la joie à les entendre une fois de plus. « Ils sont là ! » — « écoute-moi ça ! » — « Que vont-ils prendre pour leur rhume ! ».

« Encore quelques-uns qui ne se réveilleront pas demain ! », et, parfois quelques lourdes, lointaines mais violentes déflagrations font vibrer toute la baraque, en soulevant une fois de plus la bonne humeur et la confiance.

Faut-il rappeler aussi les passages en plein midi durant les mois d'hiver des milliers de bombardiers accompagnés de chasseurs à grand rayon d'action, pour la grande joie des prisonniers et la terreur de « Charlot » qui les regardait « plaqué » contre une porte de baraque.

Les préoccupations morales, de leur côté, ne pouvaient manquer de peser de tout leur poids sur ces esprits affaiblis. Peuvent-ils ne pas songer à ceux qui sont là-bas, au loin, angoissés sur leur sort et privés de leur soutien ? Peuvent-ils oublier une épouse adorée, une mère tendrement aimée, des enfants chéris qui les attendent depuis longtemps déjà ? Que sont-ils devenus ? Que de petits et grands événements familiaux ne se sont pas passés depuis leur exil ? Retrouveront-ils les grands-parents âgés, qui déjà déclinaient fortement avant leur départ ? Et leur activité sociale, leur gagne-pain restera-t-il assuré à leur retour ? Quelque étranger moins qualifié, quelque concurrent n'aura-t-il pas été pris à sa place ? Et tout cela, tous ces projets, tous ces désirs, tous ces espoirs, toutes ces craintes, toute cette vie n'est-elle pas sur le point de s'effondrer, parce que lui, le père, le chef, l'époux est sur le

point de disparaître ? Et les idées noires, si funestes à la santé, reviennent torturer ce pauvre cerveau qui n'a plus la force de résister, de réagir, de lutter, de reprendre le dessus.

« Et pourtant, non : je ne veux pas me laisser dominer, terrasser par le mal ou vaincre par le pessimisme rongeur ; je ne veux pas faire le jeu de ceux qui me briment et qui ont juré ma mort. Ils ont eu ma graisse, ils ont écorché ma peau ; ils n'auront pas mes os ! Je ne veux pas me laisser assombrir par les fantômes de la nuit. Je ne me reconnais plus, je divague. Pas de tout cela : sus au spectre du désespoir ! J'ai lutté des mois durant à travers d'innombrables dangers, j'ai affronté des supplices inhumaines sans trahir ; depuis des mois, un an, deux ans, je tiens le coup : pas question de céder, de baisser pavillon parce que je suis malade. Je guérirai et, en attendant, pour y parvenir plus vite, chassant tout obstacle de pensées, je m'abandonne au bienfaisant sommeil, quels que soient les obstacles qui surgiront encore ! »

CHAPITRE VI

Distractions de Malades

Distraction n'implique pas nécessairement l'idée d'amusement. S'amuser, c'est nécessairement se distraire ; se distraire n'est pas nécessairement s'amuser. Dans la souffrance, les amusements répugnent ; les distractions, au contraire, sont recherchées. Et tout ce qui sort de l'ordinaire, tout ce qui rompt la monotonie du tête-à-tête avec l'oreiller, devient un objet de distraction.

C'est dans ce sens que nous parlerons des distractions de nos malades.

On peut placer en tête la prière ; les huit-dixièmes des malades y avaient sans cesse recours. Loin de n'être pour eux qu'une distraction, elle leur apportait un puissant réconfort. Sans l'ombre de respect humain et devant les camarades non pratiquants, qui souvent les enviaient, ils disaient leurs prières, leur chapelet, faute de recevoir d'autres secours de la religion.

En effet, durant toute la période d'ouverture du camp, jamais il ne fut possible d'y avoir la messe. L'aumônier allemand, lui-même, accrédité auprès des prisonniers allemands du camp, n'a jamais été autorisé à franchir les fils barbelés de la section belge.

Les quelque vingt prêtres qui ont séjourné au camp en

étaient réduits à prier avec les fidèles, à leur administrer le sacrement de pénitence, mais jamais un mourant n'a pu recevoir les derniers sacrements.

Lorsqu'à la « Kammer », le Chinois était bien disposé, il remettait parfois à leur possesseur un chapelet ou un livre de prières, lors de la visiste des bagages, peu après l'arrivée. Beaucoup ne purent jamais les obtenir. Ils se voyaient réduits à fabriquer eux-mêmes leur chapelet, avec l'espoir de le rapporter un jour chez eux. Combien, hélas ! de ces précieux souvenirs sont tombés dans les griffes de ces rapaces au cours des fouilles ?

Si leur fabrication fut le propre des valides, bien des malades ont continué au lit leurs travaux entamés. De fins fils de fer, arrachés aux condensateurs, reliaient les grains de bois de hêtre fournis par quelque « Schemel », disloqué spontanément... ou par force. Le même bois servait à sculpter des croix, des têtes de Christ, des vierges parfois de façon très artistique. Pour y arriver, que de patience, que d'acharnement, avec ces outils rudimentaires, réduits à un soi-disant « canif » monté en pièces de cartouches. (*Le triage des cartouches*, p. 193.)

Que de stratagèmes inventés pour se faire apporter le nécessaire à l'infirmerie et le cacher à chaque apparition d'un Fou ou de ses semblables ! Mais aussi avec quelle fierté l'on vous montre ou l'on vous demande de bénir l'objet terminé.

Un autre genre de travail, non moins ingénieux, c'est le crochet. Cet instrument de bois se fabrique aisément ; la laine sera remplacée — une fois de plus — par le papier de condensateur, de qualité, format et couleur choisis ; et voilà nos alités se lançant dans la fabrication d'un calot, d'une paire de pantoufles, d'un ceinturon ou de mignons petits objets destinés à réjouir un jour ceux qui attendent là-bas. Leur adresse, leur

zèle, leur ingéniosité aurait fait rougir bien des braves grand'-mères de chez nous !

L'*activité intellectuelle* est fatalement réduite là où l'homme n'est plus qu'un numéro. Aussi, nous le verrons, en dehors de quelques lectures rarissimes, on ne trouvait guère de source d'occupation de l'esprit, pour ceux qui en avaient encore le courage ou la force.

On doit pourtant acter les causeries ou *conférences*, parfois très goûtées, que l'un ou l'autre donnait soit aux malades, soit en baraque. L'un racontait des souvenirs de voyage, des épisodes de l'autre guerre ; l'autre parlait de l'art, des oiseaux, d'autres nous plongeaient dans les arcanes de l'astronomie ou... de la reliure.

Mais que dire de cette grande conférence un soir d'hiver, baraque III — l'affaire Lafarge — où le juge fait éclater le tonnerre... et Cognac d'entrer à cet instant précis.

Ah, la belle bousculade, la fuite éperdue vers le dortoir ! Les Schemel renversés. Comment n'y eut-il pas de jambes cassées ?

Parfois on organisait de petites soirées « chantantes ». Tel débitait sa romance ou son monologue, tel autre s'ingéniait à reprendre les rengaines assez rabâchées que pour pourvoir être reprises « en chœur » par les malades au fond de leur lit !

Par exception, à Nolë, quelques amateurs, chanteurs belges valides, purent pénétrer à la Revier et donner une aubade aux alités. D'habitude, les malades furent fort privés de ce genre de distractions, tout contact avec l'extérieur étant rigoureusement interdit, et les acteurs ou orateurs suffisamment vaillants, l'exception.

Oserait-on raccrocher aux activités intellectuelles la tenue de ces petits carnets mystérieux que beaucoup s'escrimaient à sauver des fouilles, comme un objet de grand prix ? Sans

doute, ils mentionnaient les adresses des amis dont les relations, forgées sous les mêmes coups persisteront. La plupart du temps, cependant, ces précieux carnets recélaient autre chose : des *recettes*. Tel ce brave notaire qui avait à lui seul 4 énormes carnets bourrés de recettes culinaires, ménagères, manière de découper un bœuf, de désosser... etc. Et cet ouvrier des chemins de fer des environs de Charleroi, qui mentionnait au nº 1010 savon mou : vous prenez... ; au nº 1011 : pâte feuilletée : vous prenez... ; au nº 1012 : pâté d'alouettes : vous prenez... etc. Le résultat de cette recettomanie : on a de plus en plus faim.

Cette concrétisation de la hantise de la faim est assez curieuse. Privé de la nourriture nécessaire on y songe malgré soi. Les rêves sont émaillés de plantureux repas, on parle et reparle cent fois trop du peu qu'on mange et on en vient tout naturellement à faire des provisions pour l'avenir, en recette bien entendu. Qu'en restera-t-il ? La plupart n'auront-elles pas sombré dans les fouilles ? Si jamais elles paraissent en volume, elles se recommandent d'elles-mêmes, étudiées et mûries au crible de nombreux échanges de vues, faute de fourneaux et de casserolles. Heureuses, les ménagères qui, au retour des anciens d'Esterwegen, pourront se croiser les bras devant les nouvelles capacités de leur époux !

La *bibliothèque* du camp se ressent de la misère qui règne en ces lieux. A côté de vieux romans allemands, quelques rares rossignols français. Au total, dix volumes par baraque pendant quinze jours ! En fait, deux malades sur quatre-vingts ont de quoi lire !

Plus intéressants sont les imprimés irréguliers, les livres adroitement fraudés, les morceaux de journaux du pays, l'un ou l'autre illustré. Comme on dévore les moindres bouts de ces quotidiens, vieux d'un mois, embochés peut-être, mais quand même de chez nous ! Les moindres annonces, les

« réclames », tout est étudié, relu, épluché dans les moindres détails et discuté à longueur de journée. Sans cela, comment savoir ce qui se passe dans le monde et surtout dans notre chère Patrie !

Ah ! il y a le *Bobard*, cette pâture que nul n'estime, mais à laquelle tout le monde a mordu. Le « Bobard », cet enfant de l'imagination, de l'inadvertance et parfois de l'astuce, ne pouvait manquer de se voir engendrer plus que de besoin (*Le règne du bobard*, p. 194).

Généralement, ils arrivaient d'en face ; les prisonniers allemands sortaient en « kommandos », travaillaient dans les fermes et réussissaient à transmettre des nouvelles parfois assez ahurissantes.

Combien de fois les Russes n'ont-ils pas pris Lemberg ! Combien de fois Rome n'a-t-elle pas été délivrée ! Le plus formidable, et de fait le plus nocif des bobards, fut celui du débarquement. Monté en « bateau » très vraisemblable par de vilains garnements, il fut assez candidement affirmé envers et contre tous par deux personnalités dignes de foi, généralement bien informées et de plus trompées elles-mêmes. Les détails étaient précis, si formels, que personne au camp n'en a vraiment douté. On n'a senti l'oignon que le jour où le « communiqué » signalait l'arrivée de l'armée d'invasion à Melle. Suspicion pour bobard égale crevaison. Quel désastre pour les caractères faibles, superficiels, s'emballant très vite et se dégonflant en proportion ! Il y eut des malades parmi les bien portants : cependant, s'ils sont vexants pour les valides, les bobards deviennent cruels, pernicieux pour les allongés aux réactions réduites.

Infiniment supérieur à cette agence d'informations aussi sujette à caution, était le *Bébé*. Il était si petit, en effet, si joli, si mignon, qu'on pouvait en toute vérité lui donner ce

beau nom. Que cachait-il au fait ? Serait-ce possible ? Un poste ? Oui, parfaitement : un poste à galène absolument complet, avec écouteur composé d'une lame de rasoir Gilette et branché sur l'antenne du paratonnerre, préalablement isolé du sol. Il est tellement au point qu'il capte très distinctement les voix si sympathiques de la B.B.C. Cet instrument de dimensions extrêmement réduites, est improvisé de toutes pièces. Il constitue un monument d'ingéniosité, de débrouillardise, de connaissances techniques et d'acharnement des braves N... N... Ils ont bien mérité de la Patrie, et tous les anciens d'Esterwegen leurs doivent une perpétuelle gratitude. Les tout premiers, ils étaient exposés aux pires représailles ; plus que tous ceux qui les ont aidés, ils étaient de jour et de nuit sur la brèche, toujours en quête de quelque perfectionnement. Mais quelle étincelle de joie dans leurs yeux, quelle fierté lorsque, après des semaines d'efforts, ils eurent réussi à saisir l'effluve convoité de « l'au delà de l'eau ».

On crut d'abord ne livrer le secret qu'à quelques initiés ; il fut impossible à garder ; tous avaient le droit de savoir quel crédit attacher à ces nouvelles sensationnelles de la puissance de ceux qui, un jour, nous délivreraient. Il fallait à tout prix leur donner assez de consistance pour ne pas les confondre avec les dangereux bobards.

Non seulement la mêche fut éventée, mais pendant de longues périodes, tous les jours, les deux communiqués, appelés finalement « Nachkost » et « Rabiot », étaient lus en entier dans les salles des malades, après avoir été recopiés, comme il convient, sur le papier à lettres du camp, marque W. C.

Quel intérêt suscite, chaque jour, l'arrivée des dernières nouvelles ! Quel désappointement le jour où l'orage ou l'alerte a empêché de « prendre » ! Quel réconfort, quel soutien constant,

et tout particulièrement pour les malades, de garder par là contact avec le monde des vivants, avec tout ce qui représente à leurs yeux l'espérance et l'avenir ! Un petit vieux est atteint de pneumonie et par surcroît d'un cancer d'estomac ; il en est au stade final : son cœur ne tient plus que par miracle : la phobie de la faim continue de le hanter dans ses dernières heures.

Arrive l'heure de la lecture du communiqué.

Pour mieux l'entendre le malade a pu faire comprendre qu'il désire qu'on le tienne assis. Je le surveille de près et je lis dans ses yeux agrandis la tension d'esprit et l'espoir.

Le communiqué est réconfortant à souhait. Le malade reste suspendu aux lèvres du lecteur ; un dernier soubresaut de vie lui fait boire intensément ce breuvage rafraîchissant ; et puis, aux derniers mots du communiqué, un hoquet, un vomissement, et, le malade expire dans les bras de camarades qui le soutiennent !... Sans un mot, sans une plainte. Sa vie a été digne. Les derniers jours il s'est mis en règle avec sa conscience, et le prêtre qui a recueilli sa confession nous dit la résignation calme et magnifique de cet homme qui vient de mourir simplement comme il a vécu.

De toutes les distractions, « Bébé » fut nécessairement le plus universel et le plus intense rayon de soleil du malade à Esterwegen.

Quoi qu'en pense la faculté, et sans la consulter, bien entendu, quelques alités se payèrent le luxe de *fumer*. Sans doute la cigarette était de marque fraîche ; ces garanties d'hygiène et de premier choix sujettes à caution ; mais avoir réussi à produire un peu de fumée ! Croire, se donner l'illusion de satisfaire ce qui était jadis une passion, une douce manie, quel bonheur ! (*La cigarette d'Esterwegen*, p. 195).

On aurait mauvais gré de leur interdire cette sucette assez

inoffensive, sauf pour les affections des poumons. Moins à conseiller encore, était cette généreuse et savoureuse habitude prise au camp de se passer la cigarette de bouche en bouche. Dans un milieu contaminé par des multiples affections contagieuses, les conséquences doivent à première vue, être funestes. Mais que dire alors de ceux qui chaque jour passent, un fond de gamelle à un voisin alors que son seul et unique rinçage s'est fait en la léchant ?

Même ceux, qui par leur culture, se rendaient mieux compte du danger, ne pouvaient pas toujours refuser. Offert de si bon cœur, ce bout de mégot fumant, dont l'autre bout dégouline de la salive de plusieurs, est un lien de bonne camaraderie ; pour maintenir l'un il faut passer par l'autre.

Une fois aussi, le jour de Pâques on distribua à tous les hommes du camp une pincée de tabac, et dix feuilles de papier à cigarettes, ce qui représentait une restitution d'environ un dixième de ce qui fut récolté dans les valises des détenus.

A la Revier Sud, le Fou décida arbitrairement de ceux qui ne pouvaient participer à la distribution. Leur part prit des destinations diverses..., non sans susciter des commentaires et aviver des rancunes.

Tel fut souvent l'objectif visé par ces barbares : au moyen de partialité et d'injustice, attiser des oppositions entre Belges.

Oserait-on affirmer que jamais ils n'ont réussi ?

La promenade fut une distraction fort hygiénique pour les alités capables de se lever. Quel bien-être après des semaines ou des mois d'allongement dans une atmosphère chargée de miasmes, de pouvoir enfin prendre l'air. On revit, on retrouve des forces, des aptitudes qui semblaient disparues à force d'être inemployées.

Alors qu'une sortie du genre semblerait incluse dans toute bonne thérapeutique, jamais les malades de la Revier Nord

ne purent se promener et bien rarement et peu de temps ceux de la Revier Sud.

Comme tout le reste, les promenades dépendaient exclusivement du bon vouloir du Fou.

Le parcours autorisé est extrêmement limité : un carré de gazon autour des tas de cartouches, comme pour méditer sur un genre de mort évité au passé mais possible au futur.

Défense absolue d'entrer en rapport avec les « valides » du camp. On peut tourner en rond, sans s'asseoir, trop peu vêtu en hiver, sans ombre en été. Si la fatigue ou une indisposition vous surprend, inutile de chercher à rentrer avant les autres.

Malgré tout, les promenades étaient goûtées, elles faisaient du bien, mais comme toutes bonnes choses au camp, elles furent trop courtes.

Un autre genre de promenade à l'intérieur des baraques ce sont les *pesées*. Si chaque mois elles constituèrent une certaine distraction dans les infirmeries, ce ne fut sans souligner de bien sombres misères.

Misère, que ce défilé des « nus », car il est défendu de garder même sa chemise pour ne pas révéler toutes les incrustations de la souffrance dans la chair. Misère, que cette file, si souvent grelottante, attendant son passage un à un sur la balance, exposée aux remarques et aux plaisanteries grivoises, ordurières, voire même nettement dégoûtantes du Fou quand elle échappe à sa brutalité.

Misère, que de constater presque à chaque coup son allègement. (Toi, combien ?) — « Encore deux kilos de moins, ce qui fait 57 au lieu de 87 ! »

Une exception qui se montre du doigt, c'est ce brave « Bébé Cadum » qui a gardé ses joues et son poids, mais que reste-t-il de muscles sous cette peau livide.

Normalement la réduction de poids est de l'ordre de 20 à

25%, une grave maladie, une longue détention de douze, dix-huit, vingt-quatre mois, amène cette moyenne de 25 à 50%. Plusieurs n'ont plus la moitié de leur poids d'avant la guerre, tel ce solide agent de police et sportif, qui portait facilement ses 110 kilos et qui est descendu en dessous de 60 kilos. Tel, ce brave grand-père, de petite taille, dont le fils est au camp et qui comptait en temps normal quelque 65 kilos, il fut réduit à une trentaine de kilos, à son décès. Il était effrayant à voir, donnant, dans ses derniers temps, vraiment l'apparence d'un squelette couvert de peau, légèrement animé.

Au bain surtout, il est loisible de se livrer à l'anatomie comparée et de se rendre compte des résultats du séjour dans ce camp de « réduction ».

La figure a elle seule peut facilement donner le change ; mais quand on voit de près cette disparition générale du biceps remplacé par de maigres bras d'adolescent ; quand on mesure d'un coup d'œil cette disproportion totale entre la jambe et la cuisse celle-ci ayant souvent fondu jusqu'au diamètre de l'autre ; quand on analyse les raisons de cette peau ridée et distendue, de ces veines et artères ressortant aux bras et aux jambes ; de ces côtes apparentes dans le dos, sur la poitrine, de ces omoplates protubérantes telles des nageoires de poisson ; quand on comprend la raison de ces gros ventres ballonnés par la quantité de liquide qu'ils doivent emmagasiner tout le jour, on est effrayé de songer aux conséquences de ces traitements inhumains, tout spécialement pour les plus jeunes qui terminent leur croissance.

La douche des malades, n'est somme toute que celle des demi-valides capables de parcourir les deux cents mètres qui séparent les deux infirmeries de la baraque des douches. Pour les autres, il n'est pas question de bains.

Et qui donc désigne ceux qui doivent se rendre à la douche ? Le Fou, lui seul, invariablement et souverainement comme pour la promenade. Ceux qu'il a choisis sont obligés de s'y rendre quelles que soient les difficultés et les dangers pour les autres. Celui-ci est couvert de plaies externes et purulentes, celui-là est rongé par la gale, ici plusieurs tuberculeux courent grands risques d'être exposés aux refroidissements, là des convalescents tiennent à peine sur leurs jambes et s'exposent à de vilaines rechutes. Qu'importe, le Fou en a décidé ainsi, malheur à qui oserait se mettre en travers de ses incohérentes décisions. Et l'on peut assister maintes fois en plein hiver, sous une pluie battante ou fouettés par la neige à ce lamentable cortège des « baigneurs » serrés les uns contre les autres à peine vêtus, ayant pour toute protection, leur serviette de toilette et se rendant bras dessus, bras dessous, pour mieux résister au vent à l'aller et au retour de la douche.

Nous avons quelque peu décrit la douche, lors de la mémorable séance de réception. Tous les malades y sont fourrés en même temps ; seuls les galeux ont droit au régime de faveur de la cuvelle, un baquet en bois disposé dans un coin de la « salle » où ils essayent tant bien que mal à quatre ou cinq à la fois de faire leurs ablutions. Il va de soi que parfois l'eau est glaciale, parfois bouillante, au point de provoquer de véritables brûlures au deuxième degré. Mais ce qui est incroyable, ce qui est tout simplement monstrueux, ce sont ces séances où le Fou est intervenu avec une perversion qui tient du sadisme. Passons la parole aux témoins. occulaires.

« Le Fou arrive ! » — « Attention, le Fou est là ». Ces mots sont répétés du premier au dernier des occupants de la Revier Nord. Chacun a compris. Les dispositions sont prises pour recevoir le personnage en question. Nous restons couchés immobiles et en position sur notre grabat. Au cri de « Achtung »

du chef de baraque, le Fou fait son entrée et traverse la salle d'un bout à l'autre. Il a sa tête des mauvais jours. Il s'arrête devant nos camarades tuberculeux, les insulte et une fois de plus, leur crie en allemand : « Tas de cochons, vous crèverez tous ! » Se retournant, il exige le rassemblement pour le bain. Je suis là, à côté d'un jeune camarade, tous deux nous avons eu la scarlatine, et la fièvre vient seulement de nous quitter. Nous ne bougeons pas : nous savons qu'un refroidissement pourrait provoquer de graves complications. On est à la mi-février, il gèle fort et le sol est recouvert de neige durcie.

Mais le Fou ne l'entend pas ainsi. Il se précipite sur nous, nous bouscule et se met à hurler dans son jargon inintelligible ; sans dire mot, vivement nous allons chercher nos vêtements enfermés hors du dortoir.

A peine vêtus, il nous flanque à la porte. En face de la baraque aux douches, on nous fait stationner pendant un bon quart d'heure, sans chapeau, sans écharpe, sans paletot, n'ayant que la veste sur la chemise. C'est la première sortie : nous sommes transis de froid.

Enfin la porte s'ouvre : nous nous engouffrons dans l'antichambre garnie de bancs et de crochets. Deshabillés en un clin d'œil, nous nous plaçons sous les douches. Un prisonnier allemand est chargé du chauffage des eaux et du fonctionnement du distributeur. L'eau est à peine tiède : nous nous débattons. Quelques-uns passent dans la pièce voisine, s'essuient et veulent se réhabiller, lorsque survint le Fou. Il tient en main un morceau de bois. Il recommence à hurler et nous force de nous mettre sous les douches. Il est allé lui-même ouvrir la commande : l'eau est froide. Nous voulons à nouveau nous en écarter, mais force nous est de rester sous la menace des coups. L'eau devient de plus en plus froide : bientôt c'est sous une douche glacée, en plein hiver, que des malades seront

immobilisés pendant près de vingt minutes, pour satisfaire la folie d'un tyran !...

Ajoutons encore, que bien entendu, il n'est pas question de disposer de savon. La brique mensuelle de terre qui en fait office, sert à peine à la toilette du visage pendant quinze jours.

Les malades qui se hasardent à faire leur *lessive*, ne sont pas plus heureux sous ce rapport. Aussi doit-on la considérer comme un luxe permis aux nouveaux, possesseurs de savon apporté par eux. Les autres la prennent comme un simple passe-temps, et se donnent l'illusion de nettoyer un mouchoir, une serviette, une chemise même parfois dans un peu d'eau froide, au fond d'une gamelle.

Exceptionnellement, et en tombant dans les bonnes grâces des « Kalfac », on parvient à obtenir un peu d'eau chaude.

A la Revier Sud, on en faisait chauffer sur le poêle de la salle dans sa gamelle, finissant par s'accoutumer au fait de boire sa soupe dans le récipient où une heure avant la chemise avait été triturée dans son jus.

La désinfection fut de son côté une distraction aussi complète que rarissime. Nous avons vu ces résultats pour le linge et la literie ; ces opérations s'étendant aux locaux ne furent pas plus efficaces.

Dans ce royaume de la contamination, la vermine avait réussi à se développer dans des proportions considérables. Lorsqu'on se pique d'être à l'avant-plan des pays qui mettent l'hygiène en honneur, il est stupéfiant de constater cette sombre négligence et doit-on dire cette secrète malveillance à ne prendre aucun moyen énergique pour en défendre ou en protéger au moins les malades.

Le régime des infirmeries d'autres camps, prisons et hôpitaux

prouvent à l'évidence la mauvaise foi de ceux qui furent à Esterwegen les responsables de l'hygiène.

Enfin, parmi les plus inattendues et parfois les plus violentes distractions, il faut en citer l'une ou l'autre.

Visite. — En principe, nous l'avons dit, toute visite est interdite aux malades. Raison de plus pour les vrais amis de chercher à les approcher, et spécialement pour un *père*, un *frère*, un *fils*.

Même ceux-ci n'étaient admis que lorsque le malade, à toute extrémité les demandait. Cette mesure donna lieu, on peut le concevoir aux scènes les plus révoltantes.

Au début de l'ouverture du camp, la baraque IX servant encore seule d'infirmerie, se trouvait placée sous les ordres de Charlot ; le Fou ne devant arriver que quelques semaines plus tard. A ce moment se mourait à l'infirmerie, un brave Lillois dont trois frères avaient été tués durant l'autre guerre. Le fils de l'un d'eux était au camp et reportait sur son oncle toute l'affection qu'il eut eue pour son père. Ayant pénétré en fraude dans l'infirmerie il fut attrapé par Charlot. Celui-ci se précipita sur lui comme un forcené ; renversé par terre, il fut roué de coups de bâton, de coups de poings, de coups de pieds dans la figure, à telle enseigne que lorsqu'on le releva il était méconnaissable. Son oncle ne survécut que quelques jours lui-même...

Odieux aussi, le fait de devoir faire venir en fraude le frère d'un jeune moribond. Il le reconnaît encore, mais parle difficilement.

Après une heure, le visiteur se retire sans avoir été surpris. Deux heures plus tard, il est mandé régulièrement, mais pour voir jeter un drap sur la dépouille de son frère : il était déjà mort.

Odieux encore, le fait que le prêtre lui-même, réclamé par le malade ne pouvait pas davantage l'approcher. L'auteur s'est fait mettre à la porte : rien ne dit qu'il ne soit rentré par la fenêtre. La plupart du temps, en effet, les prêtres purent se glisser en fraude au chevet des mourants désireux de les voir pendant quelques instants. Malgré tout plusieurs sont morts sans l'assistance tant désirée d'un prêtre.

Des visiteurs beaucoup moins bienvenus se présentaient aussi, mais avec tous les honneurs dus à leur rang : les *inspecteurs*.

Des heures à l'avance, le Fou est moins abordable encore qu'à l'ordinaire, il grogne, il furette, il invective, il va et vient en prononçant des paroles incohérentes, en jetant au hasard dans la salle un morceau de savon, un déchet de pansement, découverts sur l'appui de fenêtre.

Souvent l'inspecteur ne vient pas, mais il est aux petits soins en plein d'obséquiosité lorsqu'il peut introduire un médecin étranger, le chef du camp ou tout simplement Pachacroute. Le plus tyrannique des trois est bien celui-ci ; son nom le dépeint exactement ; une suffisance d'incapable, et une prétention bouffonne à jouer au médecin, tout en ne possédant au plus qu'un diplôme d'infirmier. Ne l'a-t-on pas vu maintes fois saisir le stéthoscope des mains du médecin et ausculter lui-même les poumons ou le cœur des malades et ensuite suprêmement décider de leur renvoi ?

Vers la fin quand il fut question des transports, le médecin allemand vint demander aux médecins belges prisonniers ce qu'il y avait comme malades intransportables.

Il admit à peu près leur point de vue, sauf pour trois ou quatre. Les autres étaient intransportables.

Mais Pachacroute revint peu de temps après, les mit transportables, malgré l'avis du médecin allemand lui-même.

Un médecin me disait très bien en se croisant les bras devant une de ces scènes : « lorsque j'avais dix ans, je jouais aussi au médecin comme lui, mais alors sans que cela ne porte à conséquences ».

De toutes les visites, les plus sympathiques furent certes, celles de ces grands oiseaux d'acier, qui, tout en se tenant à grande altitude réjouissaient vivement les cœurs en attente. Malgré les défenses « alles verboten » ! Tout est défendu au camp, on se colle à la vitre, certains beaux jours on compte pendant des heures jusqu'à deux cents à trois cents avions, très vaguement poursuivis par la chasse locale. Mal lui en prit d'ailleurs et l'on vit des « zincs » à la croix de fer et des parachutistes allemands piquer du nez et descendre tout près du camp dans les marais.

Un jour l'alerte fut plus chaude. Quatre avions rapides américains se mirent à survoler le camp en rase-mottes comme un ouragan. Après le passage de ces bolides, on crut le calme revenu ; sans se perdre en conjectures, sur les motifs de cette randonnée subitement si proche, on l'attribuait généralement à la présence de la nouvelle usine construite en baraquements le long du secteur allemand du camp. A peine revenu de la première surprise, les avions réapparaissent à du six cents kilomètres à l'heure et aussitôt une pluie de balles s'écrase sur le camp dans un crépitement infernal. Ils ont visé l'usine, mais les extrémités des rubans de cartouches ont arrosé les baraques voisines, il y eut neuf morts et vingt-six blessés du côté allemand, deux blessés seulement du côté belge ; mais on peut ajouter que nos baraques ont providentiellement échappé au massacre. Les deux blessés furent touchés aux pieds dans la baraque IX.

A la Revier Sud, dix à douze balles ont pénétré et exécuté de multiples ricochets dans la petite salle où je me trouvais

parmi vingt malades. L'un d'eux seulement eut les deux jambes et le côté labouré par des esquilles de bois arrachées par une balle à un banc, un autre fut légèrement touché aux pieds de la même façon. Mais quel prodige que personne n'ait sérieusement écopé, Longtemps on a épilogué sur l'événement qui se situe le douze avril vers quinze heures. Les malades avaient été servis d'une distraction de dimension.

CHAPITRE VII

Quelques jours baraque IX

La caractéristique de cette infirmerie de fortune, ce qui lui donne son cachet en la départageant des autres, c'est la présence simultanée sous son toit d'une partie de valides cotoyant sans cesse les invalides.

C'est l'infirmerie complémentaire venant au secours des autres ou les remplaçant en cas de désinfection.

Cette particularité offrait peut-être aux malades des visites, des distractions plus nombreuses mais au détriment du calme et du repos si nécessaire.

Elle fut ouverte successivement pendant deux périodes qui méritent une mention particulière :

1° période de la *dysenterie* qui sévit avec violence de juin à août 1943 ;

2° période de *dégorgement* en plein hiver, soit du 10 janvier au 15 mars 1944 ; la Revier Nord ne savait plus recevoir de contagieux alors que l'état sanitaire du camp était le plus mauvais et le nombre de prisonniers le plus élevé.

Première période : la dysenterie

L'épidémie de dysenterie s'est déclarée au camp en juin 1943. Ses causes sont-elles imputables à l'ingurgitation de petits

pois secs d'un triage en baraque ? Il coïncide avec l'apparition de ce fléau. Faut-il tout simplement l'expliquer par le fait qu'une frénésie passagère de préparation de pissenlits en salade, de feuilles de choux ou d'autres herbages, fit brusquement son apparition ? Faut-il en rechercher une origine plus lointaine dans le climat malsain des tourbières marécageuses et l'additionner aux facteurs précédents devenant des causes occasionnelles et immédiates ?

Quoiqu'il en soit, les baraques I, II et III sont les premières atteintes et envoient journellement chacune cinq à six malades à l'infirmerie. A ce rythme la Revier Sud devint bientôt insuffisante et la baraque IX dut être « aménagée » (!) pour héberger les malades.

Encore faut-il dire que beaucoup ne se présentaient pas à la visite médicale pour éviter le supplice de la mise à la diète. Ils espéraient se guérir d'eux-mêmes en maintenant leurs petites fantaisies alimentaires et en échappant à cette effroyable jeûne qui s'avérait inhumain dans des esprits hantés par les spectres de la faim.

Vers la fin juin, début de juillet, l'accès de la baraque IX se faisait par le côté sud. On pénètre d'abord dans le petit « cagibi » où se remise le « Kubel » puis le lavoir, enfin la grande salle où un couloir central sépare une double rangée de lits non superposés à cette époque.

Tout au fond à droite, l'espace réservé aux « Kalfactor » est aménagé de telle sorte qu'il est soustrait le plus possible aux regards inquisiteurs.

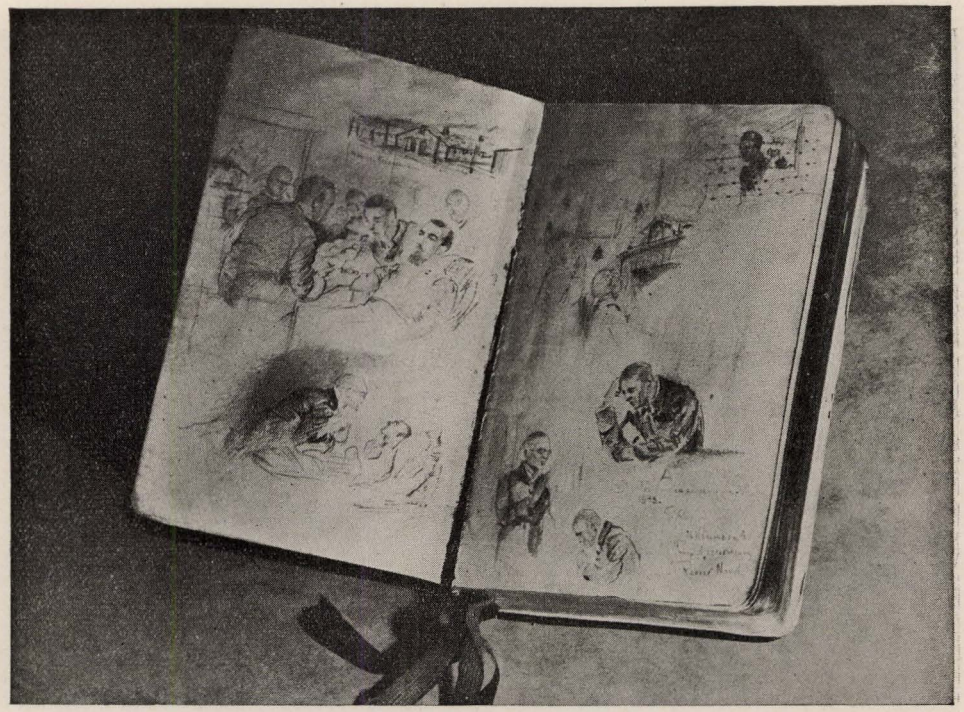
A ce moment, tout le côté droit est réservé aux dysentriques. Mais leur nombre augmente sans cesse et ils finissent par déborder largement sur le côté gauche où séjournent d'autres malades : plaies ulcéreuses, malades de l'estomac,

galeux, affaiblis fortement atteints d'œdème, de scorbut. Bref, ils se mélangent dans une promiscuité invraisemblable.

On en fait sortir qui sont incomplètement guéris pour faire face aux nouveaux arrivants, car c'est chaque jour un nouvel afflut.

La visite médicale a lieu tous les matins ; elle est faite par deux médecins belges aidés d'un infirmier. Le médecin allemand fait de loin en loin une apparition pour examiner vaguement ceux dont l'état est réputé grave. Une feuille clinique est suspendue au lit de chaque hospitalisé. L'infirmier y note la température, le nombre de selles journalières ainsi que le régime alimentaire pour le lendemain, fixé chaque jour par le médecin. Il passe du « Volle Kost » à la deuxième forme, au schlem ou à la diète qui ne tolèrent qu'un peu de thé et qui est imposée d'office pour trois jours au moins aux entrants. Le schlem se compose d'une vague « papse ».

Malheureusement les médicaments sont quasi inexistants et tout au plus reçoit-on avec parcimonie du charbon de bois. Quatre ou cinq cas sont devenus alarmants, à tel point que le cœur doit être soutenu par des piqûres. Jour et nuit, c'est un va-et-vient continuel de malades se rendant en toute hâte au W.-C. en l'occurence le côté du lavoir. Les deux « Kubbels » qui y ont été placés sont évidemment insuffisants ; à n'importe quel moment on peut voir trois ou quatre malades accroupis dans ce coin droit du lavoir ; parfois on en vit tomber dans leurs déjections tant leur faiblesse était extrême. Parfois aussi un accident se produit au lit ou en cours de route tant les réactions du mal sont violentes. Il est à peine besoin de souligner que l'atmosphère est vraiment pestilentielle, malgré l'aération et le nettoyage à l'eau, auquel on procède tous les matins. Aussi les mouches viennent-elles en abondance exaspérer les dormeurs et les autres et colporter les miasmes



Côté droit, au-dessus : Les enfants des « Petits Sapins » prient devant la crèche pour leur Directeur derrière les barbelés. — *Au-dessous* : Le Directeur dans ses fonctions de prêtre, priant et bénissant.

Côté gauche, en-dessous : Le petit « Ber » expire. Le dessinateur Georges Royen est mort depuis.



Les sept carnets clandestins du manuscrit rédigé à la Prison de Bayreuth (voir Préface).

que l'on s'efforce de combattre. Elles s'acharnaient spécialement sur les plus épuisés qui n'avaient plus la force de les chasser. De véritables essaims indiquaient la malpropreté inhérente à l'incapacité du patient. Leur randonnée bourdonnante au-dessus de la couche ressemblait à une danse macabre et la désignait comme marquée de quelque sombre présage.

Après un « accident », ceux qui en étaient capables procédaient au nettoyage de leur chemise. Ici comme ailleurs, point de savon, pas d'eau chaude, pas de désinfectant, rien que de l'eau froide au lavoir commun. Et durant l'opération et le séchage, une couverture serrée autour des reins en forme de jupe faisait office de pagne ou de chemise, car il n'était pas question d'en avoir de rechange.

Ce témoignage que m'a laissé un compagnon d'infortune ne manque pas d'intérêt : « avec 40°5 de fièvre et après quatre évanouissements, on m'envoya à la baraque IX atteint de dysenterie.

Des amis m'aidaient à porter couvertures et objets réguliers quand Cognac et Charlot, au milieu de vociférations renvoyèrent mes camarades, m'obligeant à porter moi-même mes paquets.

Sous l'œil narquois de ces protecteurs, j'arrivai en titubant à la baraque IX où, aussitôt entré, je m'évanouissais à nouveau. Le Fou me fit installer dans le lit d'un camarade mort le matin, lit encore rempli de déjections... ! »

La faim dont souffre ceux qui sont mis à la diète crée sans cesse des scènes pénibles, des moments d'agitation et même de dispute. Cette situation s'aggrava encore bientôt par la décision du médecin allemand de supprimer le pain pendant quelques jours après la diète, ce pain étant trop lourd pour des intestins convalescents. Il sera réparti entre les autres malades non atteints de diarrhée.

Croyant faire œuvre charitable, on ne pouvait résister aux instances ou aux menaces des affamés ; certains passent de la nourriture à ceux qui sont à la diète, aggravant ainsi leur état. On en a vu manger des betteraves rouges, du poisson, du fromage, malgré les défenses et les conseils pressants qu'ils reçoivent de ne pas y toucher. Enfin on ne peut oublier le spectacle pénible que fut l'agonie lente de quelques malheureux compagnons d'infortune succombant sur leur misérable grabat infesté. Ils font vraiment pitié à voir, tant leur horrible amaigrissement, leur dénuement et l'impossibilité pratique de soulager quelque peu leurs derniers instants, sont pénibles.

Deuxième période : le dégorgement

L'inconfort des autres salles de malades est nettement dépassé ; ici l'affluence de détenus au camp (on en comptait alors quelque seize cents) fit que tous les lits des baraques, celle-ci comme les autres, étaient dédoublés ou superposés. Cette disposition entravait fortement les mouvements des pensionnaires inférieurs ou des aides, en leur coupant air et lumière. Le « supérieur » est hors de portée pratique pour lui prodiguer les soins voulus. Tous deux pâtissent de vibrations redoublées que cet échaffaudage de lits ne peut manquer d'occasionner. Le bruit et les trépidations étaient multipliés par la présence des 50% de valides et au début bien davantage.

En hiver, un jeune prêtre interné depuis peu et jouissant encore d'une excellente santé s'y dévoue corps et âme avec l'aide de quelques jeunes gens. L'un d'eux paiera plus tard de sa vie une activité au-dessus de ses forces alors qu'il aurait dû se soigner lui-même. Personne ne s'occupait des malades hormis le médecin attaché à ce service. La chaleur manquait notablement, en plus du poêle du réfectoire il y en avait un

au lavoir mais aucun dans le dortoir situé au milieu. En laissant les portes ouvertes on ne savait trop que choisir : une vague chaleur ou des courants d'air ou les odeurs du lavoir...

Rien ne fut ajouté aux installations sanitaires si rudimentaires de la baraque. Il ne peut être question de se procurer un urinal pour les malades pas plus qu'une panne. Seules, les « ineffables boîtes » dont question plus haut rendaient de précieux services mais non sans exposer le malade aux sévices de Fou et consorts.

CHAPITRE VIII

Quelques jours Revier Nord

1. — S'y rendre — S'y installer

Le départ pour la Revier Nord en plein hiver, ne manque pas de susciter bien des appréhensions. La réputation de cette infirmerie n'est pas brillante ; tout le monde au camp connaît son conditionnement précaire, son inadaptation, et surtout sa promiscuité.

Si l'on escompte y trouver du repos et un léger supplément de nourriture, il faut être bien malade pour s'y laisser évacuer, tant on est en droit de craindre la menace des diverses maladies contagieuses qui s'y donnent rendez-vous.

Et que ne perd-on pas en échange ?

Ses compagnons de baraques auxquels on s'est attaché, avec qui depuis de longs mois on s'efforce de restreindre les dégâts de la captivité. On perd sa place à table, au dortoir auprès de tel ou tel dont l'amitié vous était précieuse pour supporter l'amertume de l'existence. On perd ses milles petites manies, routines, et détails d'adaptation à la précarité des conditions de vie, et quitter ses bricoles si minimes, si futiles soient-elles pour tomber dans l'inconnu, c'est une nouvelle et réelle séparation.

Car c'est bien là une loi de la vie, un résultat de la force

d'appropriation inhérente à tout être vivant : moins il possède, plus il se cramponne au peu qu'il conserve.

Que trouvera-t-on à la place de cette paillasse qui avait fini par épouser les formes du corps et où l'on arrivait à bien dormir ?

Pourrait-on conserver sa planche à pain, sa fourchette de fil de fer, son ceinturon en tresse, et tout, et tout ?

Faut-il aller plus loin encore, mais pourquoi pas ?

Et bien oui, avouons-le, on s'inquiétait de savoir si l'on conserverait ces bouts de chiffons qui servent soit de mouchoir, soit de torchon, soit de bourrage de sabot. Ces bouts de ficelle, de fil retirés à quelques sacs en lambeaux, d'étoffes, de fil de fer de condensateurs qui servaient à bien des choses : entre autres à rattacher des lambeaux de chemise ou de pantalons, à coudre en chaussons des « fusslap » ou « loques de pieds » ou pour rattacher un bouton. Enfin ces bouts de bois qui servaient de cales, de cure-dents, de crampons dans une fissure de planches ou de mur et que sais-je encore ? Une petite boîte, un vieux clou, des bouts de papier, etc... « de minimis non curat praetor » «le préteur ne s'occupe pas de futilités » disaient les anciens. Peut-être, mais j'aurais voulu les voir à Esterwegen. Parmi les personnalités du camp, qui donc oserait m'affirmer ne pas avoir été, au moins par moment, attaché à ces infiniment-petits ?

On y tient d'autant plus, à ce bric-à-brac qu'on a dû les dénicher, les nettoyer, les façonner, les sauver des fouilles continuelles et puis, que de menus services n'ont-ils pas déjà rendus ?

Autre sujet d'appréhension : réussira-t-on à passer en fraude ce canif-cartouche, ce chapelet de fabrication locale, cette cuirasse de papier de condensateur ? Car il fait bien froid, nous sommes au 21 décembre 1943.

Emportera-t-on une écharpe, des pantoufles, un carnet, que sais-je encore ? On risque de les voir confisquer avec tout le reste par le Fou à la visite d'entrée.

Ces questions et combien d'autres tortillent l'esprit du malade en instance d'entrer à la Revier et se solutionnent en sens divers.

Enfin, le chef de la Revier Nord vient vous chercher, une couverture est jetée sur la tête, le baluchon de toutes vos richesses sous le bras, on avance non sans inquiétude vers cette destination peu engageante.

Les premiers mots du convoyeur ont cependant le don de vous rassénérer quelque peu : « le Fou ne sera probablement pas là à l'arrivée, je m'arrange pour chercher les « entrants » au moment de son repos de 13 à 15 heures et jusqu'à présent il n'a rien dit ! »

De fait, le stratagème cette fois encore réussit.

En pénétrant dans cette vaste salle de malades, l'impression est pénible, les 80 lits sont occupés à deux ou trois exceptions près : ceux des « sortants » qui seront remplacés sur-le-champ.

Les « étendus » qui ne sommeillent pas vous regardent entrer d'un air indifférent ; de l'un ou l'autre lit vous vient un bonjour, un signe de bienvenue, un petit mot : quelques amis. Leur présence atténue l'amertume qui vous étreint.

« Voulez-vous prendre ce lit » nous dit le chef de baraque très obligeant. « Parfait, merci ! » D'y regarder un peu plus près, le « parfait » de politesse s'estompe assez sérieusement. Devant nous, à peine soutenu par quatre planches, s'étend une mince paillasse faite de toile de jute rapiécée grossièrement, mais pas de trace d'oreiller. Trop heureux d'avoir échappé aux fouilles du Fou on passe outre à son aspect rudimentaire, se mettant en devoir de la garnir. Un voisin averti m'en dissuade tant que l'on ne m'aura pas remis des draps de lit et housse de

couverture. Est-ce possible ? Voilà belle lurette que ces confortables objets ont disparu des baraques. Il y en a encore à l'infirmerie ? Tant mieux. Un « Kalfactor » s'amène portant un paquet de linge fané ; « voilà » dit-il, jetant deux pièces sur le lit. « Ce sont les plus propres que j'ai trouvés ». D'un seul coup d'œil on est légèrement défrisé ; ils ne portent pas en effet de grosses tâches de sang, mais tout le reste que je ne précise pas indique que deux ou trois occupants les ont utilisés successivement. Je ne crois pas avoir fait la grimace, j'ai cependant dû faire une drôle de tête...

A ce moment on introduit et on installe quelques lits plus loin un malade durement affligé d'érésipèle qui lui boursouffle le visage, au point de ne plus pouvoir pour ainsi dire ouvrir les yeux. De ses paupières rouges et gonflées suinte sans arrêt une matière séreuse qu'il éponge de temps à autre avec son mouchoir. A bout de force (il atteint du 39 à 40° depuis plusieurs jours) il se laisse faire.

Il ne se rend pas compte des qualités de la literie et, comble de l'outrecuidance, j'en venais presque à l'envier de ne pas remarquer tout ce qui me faisait « tiquer » ; lui ! quatre fois plus malade que moi !

Honteux de moi-même, je procède illico à l'installation complémentaire du « plumard ». En attendant l'oreiller à saisir au départ d'un futur « sortant », on me fourre les sabots dans la paillasse du côté de la tête : ce renflement fera office d'oreiller.

2. — Les voisins de lits

En procédant à ces préparatifs, je ne pouvais m'empêcher de jeter un coup d'œil au voisin immédiat. Au lit contre le mien, un brave homme de Boom, atteint de scarlatine, pousse une pointe de 40° de fièvre ; son entrée en matière, oh combien

pardonnable, est une bouffée d'air et de poussière d'eau que sa toux lui arrache et qui m'asperge le visage, car il est tourné vers moi, à 60 centimètres.

Derrière lui, une pneumonie. A côté, un érésipèle extrêmement violent ; au lit contigu, un grand gaillard songeur, à la barbe de Négus, le soigne comme une mère ; il a bien fallu la laisser pousser cette barbe qui l'enrage, car à la suite de la scarlatine, une éruption particulièrement violente lui recouvre le visage comme tout le reste du corps. Elle est contagieuse ; l'érésipèle ne l'est pas moins ; alors on va faire échange de bon procédé ? Il semble plutôt que la charité se soit moquée de la contagion en reculant ses limites loin au delà des vraisemblances scientifiques. Il accomplit ce phénomène, bien plus, il l'a vécu et provoqué, ce jeune professeur d'université qui, sous les apparences d'un ras Taffari cache plus qu'une belle intelligence : un grand cœur.

A ma droite, un paralysé par suite de diphtérie dont nous reparlerons ; trois lits plus loin, le coin des galeux, face aux tuberculeux.

Chez les alités d'en face, on discute les dernières évasions.

Alors, ils n'ont pas réussi ?

— A partir, puis à se faire repincer.

« Le coup n'était pas mal monté ; pendant le chargement d'un camion de douze tonnes de cartouches, en partant pour la fonderie, nos deux audacieux compères se sont fait une niche sous les caisses au risque de se voir écrasés en cours de route par leur chute. Leurs complices dissimulaient de l'extérieur toutes traces suspectes. Ils sont sortis du camp sans encombre, mais il paraît qu'ils se seraient fait prendre au déchargement ou durant une halte. C'est du moins ce que « Cognac » s'est plu à dire en ajoutant qu'ils devraient être fusillés. Du chantage, comme d'habitude, quoique l'on ne

sache rien de certain, les évadés ne revenant jamais au camp. Sont-ils ou non sauvés ? »

— Et celui qui s'est échappé d'un convoi à Papenburg ?

« Celui-là a certainement pu gagner le large.

Parti du camp en « transport » avec 120 autres, pour aller travailler, il avait bien médité son coup. Arrivé à la gare de Papenburg vers 4 heures du matin alors qu'il faisait encore nuit, dès sa montée en wagon, il se faufile dans le W.-C., descend par la fenêtre en contre-voie et se sauve comme prévu vers la frontière et Groeninghe, où il avait des relations. Sa disparition ne fut constatée qu'à la distribution d'une tranche de pain à 10 heures du matin. »

Tous les voisins tendent l'oreille ; songez-donc, s'évader ! Des heures et des heures auront passé à revoir une fois de plus sous tous les angles les moyens quelque peu praticables de se sauver ; cependant la conclusion revient toujours avec la même pertinence : rien à faire !

Le lendemain, un nouvel entrant me signale en grand secret l'avancement de ses préparatifs. Ce jeune et ardent Français d'Arras me regarde d'un air mystérieux. « Alors, vraiment, tu maintiens tes projets avec M... ? »

— Parfaitement et nous sommes plus décidés que jamais. La fabrication du câble est en bonne voie.

« Un câble, et pourquoi ?

— Nous en avons déjà neuf mètres ; il se compose de cinq tresses faites chacune de trois tresses du petit modèle. Nous l'avons essayé, nous pouvons nous y suspendre à deux sans qu'il ne bronche. »

« Et comment comptez-vous faire ? »

— Ce câble sera attaché au pignon arrière de la baraque VII. L'autre extrémité, — et treize mètres suffiront — sera lancée par nœud coulant et arrimée au poteau-lampadaire qui se

dresse à deux pieds du mur par delà les barbelés. Arrivés au sommet grâce au câble, nous nous laisserons glisser par un second câble et par redressement descendre le long du mur du côté extérieur. Tout est prévu pour retirer les câbles et les emporter avec nous. »

Ce projet ne manquait ni d'audace ni d'ingéniosité, malheureusement les inventeurs furent successivement malades et à peine guéris, ils partirent dans un groupe, sans avoir pu mettre leur projet à exécution.

Je ne puis résister à l'envie de vous narrer cet autre fait pour clore le chapitre des évasions.

Il s'agit du fameux tunnel dont on a tant parlé. Cela se passe à la baraque VIII : mi-novembre 1943.

La « bombe » éclate vers 4 heures du matin. L'alarme est donnée : tentative d'évasion. Nous tremblons tous à l'idée que leur fuite a été connue trop vite pour leur permettre de réussir, car ils n'ont pas assez d'avance sur les patrouilles lancées à leur poursuite. Au cours de la matinée, plusieurs camarades sont amenés, menottes aux poings, vers le bunker.

Un seul semble ne pas avoir été pris ! Mais à midi, tandis qu'on avale la soupe en silence, retentit le « achtung ! ».

Charlot paraît, poussant devant lui le dernier évadé. Celui-ci trébuche ; il est trempé, à bout. Ses sabots sont ensanglantés parce que Charlot lui a arraché les ongles des pieds pour lui faire dire qui l'avait aidé dans son évasion. Charlot veut le forcer à désigner ses camarades de complicité.

Silence de mort entrecoupé des injures de Charlot.

On l'enchaîne. C'est alors qu'il demande à certains de sortir volontairement des rangs, étant lui-même à bout de forces.

Les camarades se présentent pour mettre fin à ses tortures.

Nous ne pouvons pas nous contenter de déplorer les échecs auxquels se sont voués les héros dont il vient d'être parlé.

Il y a plus à faire : admirer leur cran, rendre hommage à leur ténacité.

Quand on veut bien se mettre dans la peau de ces malheureux, on se sent plus à même de mesurer l'étendue de leur sacrifice. Epuisés, continuellement menacés, en proie au découragement, ils rassemblaient toutes leurs énergies pour les concentrer en un seul point : tenter de fuir ; échapper au joug des tortionnaires, chercher du secours pour ceux qui restent

Pour cela, il fallait fixer son attention quand on n'avait plus la force de réfléchir ; il fallait aussi faire preuve d'une rare ténacité quand on se trouvait perpétuellement entre la vie et la mort ; beaucoup de prudence surtout était requise pour ne pas être victime des indiscrétions.

Et malgré tout ils essayaient, conscients des risques encourus.

C'était aller vers l'inconnu ; mais... ce qui explique leur cran, c'est qu'ils avaient visé plus loin que cette effroyable inconnu !

3. — Première soirée

Ces histoires d'évasion font du bien ; si peu sauvèrent leurs os de la sorte, beaucoup purent, grâce à eux, s'évader quelques moments de leur cercle restreint de préoccupations, ranimer le dynamisme et la force de résistance de ceux qui eurent le plus à lutter.

Et le temps passe, si bien que déjà *le souper* est annoncé. « C'est sec, ce soir », dit un malade proche de la fenêtre qui s'est redressé pour voir arriver la corvée, munie uniquement des lourds bidons de thé et du panier à pain ; du plateau de « beurre », à côté des petits cubes jaunes, émergent quelques boîtes de viande.

Aussitôt commence la distribution du thé. Les bidons sont placés au milieu de la salle. On ne le sert plus d'office : la plupart

des malades lui préfèrent l'eau naturelle, à ce goût âcre et saumâtre d'un liquide noirâtre et à peine tiède, d'habitude. Quelques hommes prennent les gobelets des amateurs et les leur rapportent remplis.

Bientôt, le « Kolfak » apparaît porteur d'une pile de tranches de pain sur une simple planche. Equilibre instable s'il en fut. On appréhende des conséquences... hop ! Il trébuche sur un « Schemel » mal placé et vlan ; 12 tranches s'éparpillent à terre et sur les lits. A terre ! l'expression est parfaitement réaliste. Passe encore dans une chambre de clinique rincée à fond chaque jour, mais ici ! dans cette poussière noire incrustée dans le plancher !... et poussière d'une salle de contagieux. Sur les lits elle se voit moins, en sont-ils pour autant affranchis ! Bref, il ramasse les vagabondes tartines, les remet en pile sans sourciller, et le plus naturellement du monde, continue sa tournée.

J'avoue avoir le cœur serré... Je songe malgré moi à ces cliniques du Pays, si bien tenues, où les aliments sont apportés, protégés, présentés avec mille soins. Combien nos malades n'y sont-ils pas dorlotés habituellement. Et ici pas l'ombre d'égards, d'attention, de délicatesse, de propreté.

En peu de temps le pain est distribué aux malades qui réagissent ; il est déposé sur le « Schemel » de ceux qui ne bougent pas. On se demande pourquoi ces « Kolfak » ont pris l'habitude d'aller si vite dans leur distribution ; rien ne presse, et le malade aurait tant besoin de ne pas être bousculé...

Ensuite, on passe avec le cube de 15 grammes de margarine, et la « cuiller rasée » de viande, une bouchée pour chacun, quoi ? Et voilà tout le repas de tous ces épuisés, amaigris, exténués, qui réagiraient si facilement contre les microbes qui les minent, s'ils étaient sustentés de façon un peu humaine !...

En quelques minutes le « dîner » est terminé ; une fois avalé,

beaucoup ont plus faim qu'avant ; ce léger casse-croûte a réveillé l'appétit. Il faudra pourtant essayer de le faire taire et passer la nuit à supputer ce que sera la « pappe » du lendemain matin !... (*Le mystère des morts vivants*, p. 196).

« 22 ! le Fou est là ! » Ce chiffre magique résonne encore aux oreilles de tous les prisonniers passés par St-Gilles où déjà il annonçait l'apparition d'un gardien. Le premier qui perçoit le danger prévient ses amis. C'est *l'appel.*

Dans une agitation générale et non moins fébrile, les objets insolites sont dissimulés, les couvertures vaguement disposées dans l'ordre voulu. Ceux qui sont debout s'alignent au pied du lit, les alités allongent les bras au-dessus des couvertures.

Un silence de mort accueille l'entrée du Fou au mot de « Achtung » obligatoirement lancé par celui qui l'introduit, ou par le premier qui le voit dans la chambre où il pénètre.

Casquette sur la tête, parfois la pipe au bec, il compte ses esclaves, en arpentant la pièce d'un pas lourd. Pas un mot à l'adresse des plus compromis, pas la moindre préoccupation de leur venir en aide : les parias sont là pour souffrir, qu'importe leur état, pourvu que leur ombre demeure !...

L'appel du soir se termine cette fois sans incidents.

Voulez-vous d'autres aspects ?

Habituellement, l'individu ne revient plus après l'appel. Par prudence, cependant, on attend que son départ de la baraque soit dûment signalé avant de procéder aux opérations illicites. Quelques-uns sortent leur chapelet et le récitent seul ou à cinq, six. On dispose en bonne place pour la nuit la « boîte » rouillée qui permettra à moindres frais des soulagements.

Cependant ce n'est pas encore le moment de s'apprêter pour la nuit : dans un instant le médecin va passer distribuer pansements et médicaments.

Et dans l'attente, en ce premier soir de « Revier », on se prend à songer... C'est ici que déjà dix camarades sont morts... il paraît que tel et tel sont gravement en danger, ces jours-ci : un tuberculeux, un pleurétique, un diphtérique. Et tous les autres sortiront-ils debout ou les pieds en avant ? Qui sera ici encore, victime de la grande faucheuse ?

Et moi-même, après tout, comme plusieurs autres rentrés avec une affection plutôt bénigne, ne risquerais-je pas de m'y « éterniser » ? Le mot le dit un peu crûment... Si d'autres l'ont vécu, pourquoi pas moi ?...

Je suis tiré de mes réflexions par les soins donnés à mon voisin de lit paralysé. Un véritable ami s'est attaché à lui, avec un dévouement exemplaire il répond de jour et de nuit aux exigences de son état.

Le médecin commence sa tournée, aidé par un confrère qui, entre deux poussées de fièvre, suite de diphtérie, lui prête son concours. Inoubliables sont les scènes de pansements dans la pénombre laissée dans cette vaste salle par les deux seules lampes électriques munies de leur abat-jour. Il y a bien huit socquets, mais il n'est pas possible d'obtenir des ampoules.

Soigner une plaie sur la jambe de celui-ci, un abcès au cou de celui-là, n'offre aucune difficulté, mais que dire de la patience nécessaire lorsque les plaies, larges comme un œuf, se cramponnent aux extrémités osseuses des genoux, des coudes, des chevilles décharnées.

Il faut faire des prodiges d'adresse pour bien faire tenir le morceau de gaze, doublé du carré de papier, par des bouts de sparadrap ou de leucoplast collés en étoile. Sans doute il y a des bandages en papier, mais ce papier lui-même est donné au compte-gouttes et il faut le réserver pour les deux mollets rôtis de cet autre ou pour le bras ulcéré de ce galeux, — on pourrait dire de ce lépreux. En effet, le jeune Anversois qui en

est affligé donne l'aspect de ces lépreux repoussants, dont nous avons tous vu les images au Musée Colonial ou dans quelque livre de missions lointaines.

La figure, la poitrine, les bras, les mains, les jambes, de la tête aux pieds, peut-on dire, il est recouvert de larges croûtes ou de plaies qui le défigurent, lui déforment les doigts et les mains, lui donnent cette attitude d'intouchable, de paria... chez lui la gale s'est conjuguée à une éruption cutanée bien lente à guérir. Il supporte son mal avec une belle énergie. Alors qu'il ne peut presque rien toucher sans éprouver de douleurs, alors que le moindre mouvement, même au lit, réveille l'aiguillon de la souffrance, il ne se plaint pas. Parfois, il se promène les deux bras ballants, répétant à ceux qui risquent de l'oublier : « Ne me touchez pas ! »...

Et les pansements continuaient à être appliqués çà et là, protégeant sans doute les plaies, mais ayant somme toute comme principale efficacité d'épargner au patient la vue de ses misères !...

C'est aussi un élément thérapeutique sur lequel on peut se rejeter faute de choix. Parfois les bandes de pansements étaient en papier crêpé d'un rose tendre. Enroulés autour d'une jambe ou d'un bras, ils leur donnaient l'apparence de membres de mannequins d'étalage qui détonnait quelque peu dans le milieu !...

Ensuite vient le tour des *pilules*. Un petit plateau les expose aux regards envieux ; le médecin s'efforcera d'appliquer la sagesse de Salomon pour donner ici une aspirine, là une bellafolline, un comprimé de prontozil, etc...

Plus importantes que les administrations de pilules, sont les auscultations.

Il s'agit de surveiller de près l'évolution de cette pleurésie, la résistance du cœur de ce scarlatineux qui réagit mal aux

cinq jours de 40° de fièvre. Il faudra le surveiller la nuit : il est en danger. Maréchal de logis de gendarmerie, il a subi de biens durs traitements à son interrogatoire : sa mâchoire est fracturée en plusieurs endroits. Il me montre ces parties de denture ballante qui l'empêchent de manger son pain autrement qu'émietté dans la soupe. Il me parle de ses deux enfants... Il ne se doute pas du tout de son état, assommé par la fièvre et frisant le délire. La nuit pourtant, se rendant compte de mes visites assez fréquentes — promises au médecin — il me posa la question : « Suis-je si mal pour que vous vous dérangiez ainsi pour venir me voir ? Dites-le moi franchement, suis-je en danger ? » Souvent des questions du genre m'ont été posées.

Que répondre ? Laisser ignorer le danger sous prétexte humanitaire, n'est-ce pas quelque peu se prêter au jeu de l'autruche ? Que l'on cache cette dure éventualité aux tout petits enfants, c'est logique. Par contre, il va de soi que pour échapper au reproche de pusillanimité, pour faire montre d'un peu de caractère, d'énergie, il doit être entraîné à souhaiter d'être prévenu de la menace finale, pour permettre d'exprimer ce qu'il désire, de dicter ses dernières volontés, de s'assurer lui-même que l'on a pris à son égard toutes les dispositions requises, au point de vue matériel, moral et spirituel.

Savoir où l'on en est, au terme de la vie, n'est-ce pas aller au-devant de vaines inquiétudes, et permettre de regarder la mort en face ?

Un mourant plus que quiconque a droit à la vérité. Nul ne peut prendre sur lui de la lui cacher.

Mais à côté du devoir que le droit du malade impose, il y a la manière, l'opportunité, le tact qui doit tempérer ou abolir ce qu'il y a de pénible dans cette révélation.

La question de mon interlocuteur facilite la conversation ; il me remercia beaucoup de l'avoir prévenu, réconforté. Il me

fit des recommandations pour sa femme, ses deux enfants. Convaincu qu'on l'entourait du maximum de soins possibles, il retrouva un grand calme. Le cœur ne résista pourtant pas longtemps ; quelques jours après mon départ de la Revier, il s'éteignit tout doucement, sans agonie.

Les soins médicaux ne se réduisent pas aux pansements, pilules et auscultation ; il faut y ajouter les *piqûres*.

En temps normal, les endroits bien charnus s'y prêtent aisément, mais quel problème pour ceux qui n'ont plus que la peau sur les os ! Avec quelle patience le praticien doit essayer de discerner quelques muscles sous cette peau ratatinée, et très délicatement, avec une sûreté de main qui révèle une longue pratique, introduire, d'un geste brusque, l'aiguille dont la morsure prélude au soulagement.

Tristesse... — L'inspection des malades touche à sa fin ; un calme relatif s'empare successivement de tous les lits : on se dispose à passer la nuit de son mieux. Seule une lampe dûment occultée en veilleuse est maintenue du côté des tuberculeux.

Les pâles lueurs qu'elle laisse subsister dans la salle font davantage ressortir le sombre abandon dans lequel sont plongés ces quatre-vingts malades. Comme ils voudraient pouvoir dormir pour ne plus songer, mais le sommeil viendra-t-il ? Combien de fois ne sera-t-il pas interrompu ?

Il fait si triste dans ce misérable décor ; les distractions de la journée ont été maigres, plus maigre encore la ration. Mal réchauffés par la vague collation qui sert de souper, ce n'est pas le poêle éteint depuis des heures qui compensera quelque peu pour eux le manque de calories. Le passé est triste, le présent ne l'est pas moins. Et le futur : que d'appréhensions justifiées par l'expérience et relatives à la santé, aux traitements, et tous ceux qui sont là-bas au loin...

Oui, la tristesse et la mélancolie ne peuvent manquer de s'abattre sur ces épaves de l'humanité. Leurs paupières, loin de s'appesantir, laissent parfois filtrer un élément humide.

Et même si un homme pleure, qui oserait lui jeter la première pierre ?

Ceux qui s'indignent de voir pleurer un homme n'ont rien compris au cœur humain. Stoïcisme n'est pas synonyme d'héroïsme. Le stoïque violente la nature qui cherche une expression à la douleur.

Le héros ne s'arrête pas aux manifestations refoulées ou non de la souffrance : il la supporte vaillamment : voilà sa grandeur. La force d'âme ne consiste pas à ignorer l'émotion ou à modifier son tempérament. Une nature sensible aura plus de difficultés à dissimuler son émotion ; un tempérament flegmatique y parviendra aisément.

Une âme forte, un caractère trempé, ne s'arrête pas aux nuances secondaires de la révélation de sa douleur ; il concentre ses énergies à se raidir, à les supporter, à les dominer.

J'en étais là de mes réflexions, lorsque des paroles aussi violentes qu'incohérentes retentissent au fond de la salle. C'est le vieux Victor qui se rattrape de quelques heures de calme. Du coup, des couvertures bougent de ci, de là ; quelques grognements étouffés se répandent en protestations : le premier sommeil, le meilleur peut-être, est déjà interrompu. Ce pauvre dément n'en peut guère. Après tout, n'est-il pas plus sage dans ses divagations que le penseur qui s'échine à réfléchir ou à divaguer sur la tristesse de la vie, en lieu et place du sommeil dont il a besoin ?

Petit à petit l'on s'enfonce dans la nuit, en parcourant successivement tous les obstacles à la qualité du repos. Car, s'il fait froid et qu'on n'a pas de « boîte », il faut pourtant se lever, se rendre en chemise à tâtons vers le W.-C. Et chose

particulière à ce sinistre bagne : l'obligation presque générale de devoir se lever 3-4-6 et même 8 fois au cours d'une nuit pour aller au petit lieu. Les médecins donnent à ce sujet une explication très plausible. La plupart des bagnards valides ou non souffrent de l'œdème de carence qui se révèle par un gonflement plus ou moins accentué des jambes et des pieds. Les alités eux-mêmes n'en sont pas affranchis et par doses successives, doivent éliminer de longues heures durant ce que la boisson ou l'humidité avait accumulé de liquide sous les tissus cutanés.

4. — Une matinée

Vers le matin, plusieurs sont éveillés par l'estomac qui crie famine, d'autres ont attendu des heures le moment du réveil, se croyant arrivés au terme de la nuit. Point de pendule dans ces lieux, pas une cloche, pas une montre, rien de ce qui peut rappeler les bruits familiers de l'existence, et aider à faire passer le temps, quelques-uns demeurent profondément assoupis ; ils ont tant lutté toute la nuit pour trouver un peu de sommeil que finalement à l'approche du jour, ils s'endorment lourdement.

Le déjeuner. — « Les bidons » — « Les bidons sont là ! » C'est le signal du réveil. Deux ou trois des moins malades sont aussitôt debout. Ils vont passer les gamelles des autres aux rebords des bidons qui s'avanceront dans la salle. Dès qu'ils pénètrent et que seul le « Kolfak » muni de sa louche s'autorise à soulever le couvercle, les cous se dressent. Des regards interrogateurs s'échangent : « Qu'est-ce que c'est ? ». A peine les premières louches ont-elles déversé soupe ou pappe dans les « bassins », qu'on est fixé. Selon la coutume, de la « flotte » mais si d'occurence on remarque que la matière dégouline

épaisse le long de la louche, on livre aussitôt la bonne nouvelle aux échos du local.

Et pourtant comme c'est triste de voir ces allongés, ces souffre-douleur, ces moribonds se réjouir, se jeter goulûment sur ce bassin, d'une mixture fade, qu'un peu d'orge ou quelques nouilles rendent légèrement onctueuse. Aurait-on osé, avant la guerre, offrir ce récipient, une écuelle de chien, et son contenu, à un va-nu-pieds ? Ne vous l'aurait-il pas lancé au visage ? Il faut aller dans des régions très reculées, à moitié sauvages, pour trouver des hommes réduits à une telle misère. Encore, ont-ils la faculté d'en manger à satiété. Ici, nullement. Après la louche de 500, 600, rarement de 750 centilitres, il y aura peut-être un « rabiot » de 250 pour quelques-uns. Et croyez-le bien, il n'y a aucune exagération, certains, disons même beaucoup, ont songé des heures, des jours à l'avance à cet heureux moment d'un « rabiot » de 250 centilitres de liquide légèrement épaissi ! C'est triste : à y réfléchir, c'est à pleurer. L'art de réduire l'homme, de le diminuer en tout, de le rendre esclave de son ventre, pour mieux l'assouplir à être esclave tout court ! C'est atroce ! Ce n'est que l'exacte vérité.

La croûte de pain sec, noir, lourd, de grains compressés où seule la farine manque est vite avalée. La « pappe » et le thé ne prennent guère plus de temps, et mis en appétit par cet apéritif, on comprend la réflexion qui revient classiquement de droite ou de gauche, après ces « repas » : « Vivement midi pour la soupe ! » On a faim, on avait faim, on continuera d'avoir faim.

Pour l'oublier, il y a la ravissante distraction du nettoyage des gamelles ? O splendeur du confort, de l'hygiène et de la propreté ! Une bassine de zinc, la seule, l'unique, qui sert à tous les genres de nettoyages, a été apportée à moitié remplie d'eau, à terre, au milieu de la pièce. Ceux qui s'emploient à servir

leurs camarades peuvent venir y nettoyer tous les récipients et les cuillères. Comprenez bien : les gamelles de tous les malades passent virtuellement dans ce bassin au point que tuberculeux, syphilitiques, diphtériques et autres peuvent transmettre impunément leur venin... ou hériter de celui du voisin...

Il n'y a heureusement aucune obligation de la laver ; beaucoup se contentent d'imiter les chats, et Dieu sait après combien de temps elles subissent finalement un rinçage en règle !

A tout prendre, n'est-ce pas mieux ? La vaisselle nettoyée est remisée sur le « Schemel » jusqu'à midi. Que les ménagères nous excusent d'oser parler ici de propreté, qu'elles détournent à jamais leurs apprenties de cette honteuse parodie du nettoyage !

L'appel du matin ne diffère en rien de celui du soir ; même mise en scène, même personnage, même arrogance ou indifférence à l'égard des moribonds ; jamais un mot de bonté ou de simple politesse.

Après l'appel, la matinée s'écoulera sans incidents saillants. On assistera à la levée du nuage de poussière lors du passage du balayeur, muni de son balai de bruyère, qu'il ait jeté ou non quelques gouttes d'eau sur le plancher. On attrapera ses sabots sur les doigts de pieds, et le « Schemel » par dessus, tandis que « l'aspirateur » se promène sous le lit. On s'assiéra ensuite sur son lit, si on en a la force, pour regarder par la fenêtre.

Par ces vitres sales, qu'un badigeon de « chaux » a rendu mates, sans un rideau, sans une tenture, aux fissures vaguement calfeutrées par des bouts de papier mal enfoncés, on essaye de trouver un endroit clair pour admirer le paysage et rêver... Le paysage, quelle gageure ! A droite, la rangée de baraques du secteur belge, à gauche, le réseau de barbelés, côté nord. En face, au loin, l'arrière de la baraque servant de cuisine (*Derrière les barbelés*, p. 197).

A l'avant-plan, un joli bâtiment en briques blanches, déjà signalé comme le seul du camp doté de ce raffinement architectural. Il ne révèle son identité que par le « jardin » attenant qui lui est propre : un enclos de fumier. Ce riant cottage est la *porcherie*. Combien n'a-t-elle pas fait l'objet de *méditations*, fructueuses d'ailleurs, cette porcherie ?

A. — Le croyant ne peut manquer de songer à la parabole de l'*enfant prodigue*. « Après avoir dépensé tout son avoir en des plaisirs illicites, il en était réduit à s'engager comme gardien de pourceaux. Il avait faim, très faim, et personne ne lui donnait de nourriture. Il en était arrivé à envier la pitance des cochons, et à se repaître des fèves qui leur étaient jetées ».

Et nous en étions à envier non seulement ces animaux inférieurs, mais, de plus, l'enfant prodigue. Il a, lui, encore l'occasion, le bonheur qui nous était refusé : partager les aliments des porcs !

Privation d'autant plus cruelle, que nous savions quelle épaisse pâtée ils recevaient en abondance, quelles belles cruches de petit lait leur étaient journellement dévolues. Leurs formes rebondies en disaient long, et juraient quelque peu à côté de nos carcasses décharnées. Nous ne savions pas apprécier le bonheur d'antan. La vie était trop facile, les vivres trop abondants ; trop délicats les petits plats, nos préférés. Nous ne savions pas nous contenter de peu, d'une vie simple, frugale, mais belle et féconde dans sa monotonie journalière.

Nous avions soif de posséder toujours plus, de manger toujours mieux, de jouir toujours davantage. En proportion des exigences de notre nature trop gâtée, nous devenions indifférents, durs, méprisants peut-être pour des petits, des pauvres, des malheureux. Que de cuisants remords devant cette porcherie ! Mais que de résolutions aussi. La leçon est trop dure

pour ne pas porter de fruits. Elle est d'autant plus mordante, que l'on fut davantage un gâté de l'existence.

B. *La « Race des vipères »*. — Les sujets de méditations ne manquaient pas, ils dépassaient le simple retour sur soi-même, ramenant fatalement l'esprit aux raisons profondes de la comparaison si désavantageuse que nous devions soutenir avec nos voisins d'en face.

Une attitude étrange du Sauveur, révélée en plusieurs endroits des Livres Saints nous en donne le canevas.

Il s'y montre bien loin de témoigner son habituelle bonté, sa patiente condescendance à l'égard de la femme adultère, du bon larron et de tant d'autres pécheurs.

Ici, il est sévère, il emploie l'anathème, la malédiction, l'insulte même pour une seule catégorie de coupables : les hypocrites. Que n'avons-nous pas souffert de l'hypocrisie de nos bourreaux, depuis notre arrestation ? Au fond, eux-mêmes, ils devaient reconnaître le dévouement apporté à la cause de la liberté de notre Patrie. Parfois, ils ont laissé échapper une pointe d'admiration. D'habitude, ils nous ont malmenés, flagellés, pendus par les poignets, meurtris par des menottes, frappés des pieds à la tête, pour nous faire trahir notre cause, avec d'autant plus de rage qu'ils nous trouvaient invincibles. Au milieu des supplices qu'ils nous faisaient endurer, ils avaient eu l'audace de parler de leur honneur, de leur fierté, de leur dignité, employant cyniquement la force pour essayer de nous faire perdre notre honneur, notre fierté, notre dignité.

La violation de notre neutralité basée sur l'injustice, le mensonge, la fourberie, ne devait-elle pas demeurer le cachet, le sceau qui marquerait tout acte posé contre ceux qui n'ont jamais courbé l'échine devant de tels protecteurs ?

Ici même, devant cette villa en pierres blanches, n'est-ce pas une fois de plus une pure hypocrisie de nous donner l'im-

pression d'être soigné comme des hommes, et d'être traité, en fait, de façon pire que les porcs qui se dandinent gros et gras devant nos yeux ?

Si beaucoup de nous sont susceptibles, comme ces bêtes, de subir la peine de mort, de leur vivant, ils reçoivent tous les soins qui nous sont refusés, car notre dépouille ne les intéresse pas comme les leur. Est-vrai ? Oseraient-ils l'avouer ?

Race de vipères, aurait clamé le Bon Maître à l'adresse de ces fourbes. Ils savent qu'ils nous trompent, qu'ils abusent de nous, qu'ils font semblant de nous nourrir, en ouvrant le robinet ; qu'ils font semblant de nous soigner en nous refusant les trois quarts des soins ; qu'ils font semblant de soulager notre sort avec des mots d'hygiène et de propreté sur les lèvres et systématiquement, le contraire apparaît dans les actes et dans les choses.

Ils se présentent à nous, comme au monde, comme les champions de l'ordre, « intrinsecus autem sunt lupi rapaces » alors qu'au fond d'eux-mêmes ils, ne sont que des loups rapaces.

Sépulcres blanchis, aurait vitupéré le Sauveur à leur endroit, car sous une apparence de blancheur, ils ne sont que pourriture et corruption. Lui, le Rédempteur, qui dans l'insondable richesse de son action rédemptrice puise jusqu'à la fin des siècles le pardon de tous les crimes des individus et des peuples ; Lui qui a institué un sacrement de pardon ; Lui qui désire que l'on pardonne non pas une fois, mais septante fois sept fois, c'est-à-dire indéfiniment, il aurait usé de la même sévérité à l'égard de ceux qui, sciemment, se complaisent dans le recours au double visage.

L'intelligence reflétant son Créateur a pour objet le vrai sous toutes ses formes ; elle aspire fatalement à la connaissance du vrai, au règne de la vérité, de la justice.

L'imposteur connaît cette vérité, il se rend compte de son

inéluctable évidence, et pire que la brute, incapable de tromper, descend plus bas que ces animaux que nous contemplons. Il use de son intelligence pour agir contre cette vérité, pour établir en tout le règne du mensonge, de la duplicité et de la fourberie. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! Cet anathème du Christ retentit à mes oreilles comme l'annonce de l'inéluctable et juste vengeance qui s'appesantira un jour sur ceux qui ont ravalé des hommes à un degré inférieur aux bêtes de fumier...

C. *L'homme non productif.* — Il serait inexact de croire que ces hautes spéculations morales empêchaient les allongés de laisser aller leur esprit aux réflexions d'ordre social et psychologique.

En admirant ces gros gorets, nous devions bien convenir être d'une race inférieure à la leur. Eux pouvaient grandir : nous, diminuer ! Prendre comme étalon de la valeur humaine la seule productivité, c'est en effet poser le premier jalon qui doit mener droit vers cette supériorité de la race porcine.

A eux toutes les faveurs, car ils produisent ! Ils produisent mieux et plus vite que l'homme ! Posez un second jalon. Osez affirmer que ce n'est pas la race humaine comme telle qui a une priorité essentielle sur les créatures, priorité due à la personne intelligente et libre de l'homme. Affirmez, au contraire, que c'est telle race déterminée, celle qui se croit plus forte ; celle qui se dit supérieure, celle qui doit un jour engendrer le surhomme ; la race, par excellence, qui a reçu mission de dominer le monde, et vous approchez du but : despotisme et esclavage.

Plongés dans le creuset où ce but inhumain devait être forgé, il ne nous appartient pas de nous taire ; à côté d'autres, après bien d'autres, à nous, à notre tour, de dénoncer la manœuvre ; à nous de clamer, dans toute son horreur, ses conséquences

cyniques ; à nous de souffrir pour épargner à nos descendants non pas seulement quelques souffrances, mais, tout simplement, l'esclavage !

Préparatifs de Noël. — Je suis tiré de mes méditations par un appel : « Monsieur l'Aumônier », pourrais-je avoir votre carte ? » C'est un « ancien » de l'aviation qui me rappelle cette arme chère, où nous vécûmes si intensément les journées éclair de mai 1940 et les sombres semaines qui suivirent...

Ma carte ! Quel affreux chiffon de papier, griffonné en hâte par un ami, la veille de mon départ pour la Revier. Pourtant, on y découvre vaguement le front russe, de la mer d'Azof au golfe de Finlande, et les dernières cités y figurent.

La percée de Kiev vers Schitomir et Barditchef, en direction de Lemberg, retient principalement l'attention. On énonce la théorie de la barrière des Karpathes, qui finiront par couper l'armée allemande en deux tronçons, et préluderont à sa fin, dès la chute de Lemberg.

Il est bien téméraire de faire de la stratégie en chambre ; s'y aventurer en salle d'hôpital est un peu plus pardonnable : que ne ferait-on pas pour distraire nos chers malades, pour leur donner quelques arguments de plus pour étayer la confiance, l'espérance à laquelle ils se cramponnent comme lierre sur pierre.

La carte circule, provoque de nombreux échanges de vue, se laisse recopier, et se fait réclamer surtout après la lecture des « communiqués ».

Et ainsi le temps passe...

Mais d'où vient donc l'acharnement du brave garçon tuberculeux, en période de calme, s'échinant à attacher un « Schemel » à mi-hauteur du montant central de son secteur ?

C'est vrai, j'ai promis une crèche ; on me l'a promise ; après-

demain, c'est Noël ; il est temps de prendre ses dispositions. Depuis de longues semaines, on prépare de belles choses dans les baraques ; les malades en ont des échos, qui raniment à la fois l'envie et l'impuissance. Qui oserait bouger, dans les griffes du Fou ? Ici, en effet, la moindre vétille peut distraire d'une souffrance et il n'est question de rien...

Pourtant, il faut trouver de quoi distraire, de quoi agrémenter ces jours, d'autant plus sombres, qu'ils sont évocateurs de plus joyeuses réminiscences familiales !

Les dimanches, les jours de grande fête surtout, sont pour beaucoup, l'occasion de voir réapparaître le « sombre cafard ». On avait tant espéré être rentré pour cette fête ! Et peut-on ne pas se souvenir, sans un intense relent de mélancolie, de la joie exubérante des enfants autour de l'arbre de Noël, des réflexions des benjamins mettant leur sabots dans la cheminée, de l'arrangement de la crèche en papier d'emballage saupoudré, simulant le rocher ? Et les scènes charmantes de candeur naïve devant la crèche de famille, où le petit Jésus de sucre dans son auge de paille attire les regards attendris ; où le bœuf, l'âne et le petit mouton ont leur histoire ; où les mignonnes petites bougies multicolores sont spécialement surveillées par les plus jeunes pour pouvoir les allumer... et les souffler !...

Et les gâteaux, les friandises, les jouets, les cadeaux !...

Et la messe de minuit, si mystérieuse et solennelle tout à la fois dans son prestigieux déploiement de lumière... aux heureux jours avant l'occultation !...

On songe à tout cela... comment ne pas y penser ?

La comparaison avec la situation présente est si cruelle, qu'on en viendrait à pleurer, si on ne parvenait à se ressaisir au plus tôt. Aussi, les demi-valides ont-ils comploté de trouver coûte que coûte matières à digression.

Aura-t-on un sapin ? Il est aussi promis. Tout au loin, on en a vu passer de grands, bien touffus, vers les baraques.

Finalement, un petit bout de sapin maigrelet et fané de 80 cm de haut nous arrive subrepticement. C'est quelque chose...

Le support de crèche s'agrémente de papier d'argent de condensateur ; c'est horriblement criard, mais on dira que « c'est beau » ! La carcasse de la crèche est savamment montée en carton et paille ; finalement, un précieux paquet m'arrive — toujours en fraude — ce sont les personnages en carton brun, légèrement bariolés par les traits d'un crayon rouge et bleu. Ils ont quelque chose d'artistique dans la sobriété de leurs lignes, les trois membres de la Sainte Famille. Après tout, ne reflètent-ils pas mieux ainsi la réalité de Bethléem ? Leur pauvreté est incrustée dans ces images ; la pauvreté de l'étable s'harmonise non seulement avec la crèche, mais avec l'ensemble de cette espèce d'écurie décorée du nom d'infirmerie. Pauvreté surtout, dénuement douloureux des assistants, de ceux qui attendent languissants Celui qui doit les sauver du péché, sans doute, mais aussi, — les tièdes diraient d'abord — des suites du péché incrusté profondément dans leur chair.

Nous possédons crèche, sapin ; oui, nous aurons aussi notre fête de Noël.

Le programme des deux jours a été élaboré de la façon suivante : demain, 24 décembre, après l'appel, messe de minuit vers 8 heures du soir ; on reporterait au lendemain soir et, au besoin, au surlendemain, dimanche, la partie récréative.

Les « Soirées » doivent être courtes pour les malades et il ne peut être question de caser un point du programme au cours de la nuit.

Il reste encore à développer et largement, la partie récréative. Dans plusieurs baraques, une tombola d'envergure est organisée de telle façon que chacun recevra un objet de fabrication locale.

Ci ou là, on prévoit aussi une tombola de « bons » : ceci est à la portée de mes malades. Les premiers sont pénibles à décrocher ; peu à peu, l'engouement se met de la partie et finalement le nombre de bons est tel que l'on pourra procéder à un double tirage pour tous.

L'excellent « Marouf » toujours préoccupé des autres, toujours debout, avec ou sans 38° de fièvre, jusqu'à ce qu'il chancelle, s'occupe de repérer les chanteurs, les conteurs, des déclamateurs. S'ils peuvent se lever, ils viendront au milieu de la baraque ; sinon ils débiteront leur morceau du lit.

Le programme se complète : nous aurons aussi notre fête de Noël.

5. — Une après-midi

A. *Repas de midi.* — La matinée se termine sur ces prodromes de festivités ; l'arrivée des bidons met fin instantanément à toute activité.

Le médecin procède d'abord lui-même à la distribution de la « seconde forme » destinée aux malades de l'estomac. La « cuisine » en a concédé 7 rations d'un litre pour toute l'infirmerie. Le nombre de candidats peut varier de jour en jour ; qu'à cela ne tienne : le chiffre de sept demeure invariable pendant des semaines et des mois...

Six rations de plus sont octroyées au personnel : le médecin, le chef de baraque et les quatre « *Kolfactors* ».

Sur l'insistance du médecin, ils abandonnent de commun accord cet avantage au profit des malades. De ce fait, 13 rations sont disponibles.

Le personnel a droit en plus à deux litres de « Volle kost » ce qui leur fait 3 litres à midi. Au lieu de cela, il se contente journellement de trois louches de 750 centilitres, ce qui leur fait

2 litres 1/4. Les malades à ce moment en reçoivent deux louches, ce qui leur fait 1 litre 1/2. Dans un but d'apaisement très louable et opportun, et pour couper court aux discussions et aux propos malveillants, qui auraient eu leur fondement justifié dans le passé, le médecin exige que la distribution au personnel se fasse comme pour tous les autres dans la salle des malades.

Toute bien fondée qu'elle soit, on devine les répercussions de cette mesure dans la mentalité des malades. Il serait difficile de nier qu'un petit nuage d'envie et de jalousie flotte dans l'air, chaque midi, en voyant servir ces « grands bassins » de trois louches, alors que si affamés, bien des malades en avaleraient autant.

C'est bien là une croix journalière ; voir des gens bien robustes et bien portants disposer d'une ration sensiblement plus élevée, et savoir que c'est justement l'infériorité de sa propre ration qui constitue le principal obstacle à écarter le danger de mort, ou à récupérer la santé. Nul ne conteste la nécessité de suralimenter le personnel exposé journellement à la contagion ; mais comment allier ce point de vue à celui des malades, et qui oserait leur reprocher d'être hanté de cette brûlante comparaison ?

Les gens raisonnables l'admettent et se taisent. Les malades par définition sont peu raisonnables et si les « rudes » se montrent continuellement obsédés par cette question, qui affirmerait que les intellectuels et les plus cultivés n'ont pas trop souvent aussi versé dans le travers d'interminables parlottes pleines d'acrimonies ?

Voulez-vous assister à une distribution de soupe ? La corvée revient avec les marmites dans la baraque : réunion des huit chefs de tables, autour des bidons. Le Kolfactor, sa louche en main attend : le chef de baraque lève trois ou

quatre couvercles ; les récipients sont-ils remplis à la même hauteur ? Non ; alors vite la règle pour mesurer ce qu'il y a d'espace entre le liquide et le bord du bidon, ce dernier pouvant contenir 40 litres.

Cela fait, une autre opération s'impose : voir si le contenu de l'un n'est pas plus épais que l'autre ; si oui, il faut prendre du fond pour l'ajouter au plus liquide. Ensuite, discussion pour savoir quelle louche il faut prendre pour servir.

Enfin, le « Kolfac », aidé de deux porteurs, passe de lit en lit remplir nos gamelles sous la surveillance du chef de service. Ne vous figurez pas que notre gamelle ressemble à celle de nos soldats ; loin de là ; elle consiste en un petit bassin émaillé que nous recevions dûment ébréché et bosselé et que des copains, grâce au papier d'aluminium provenant des condensateurs, parvenaient à rendre étanche.

Mais on avait faim et l'on y prêtait peu d'attention.

Le lecteur s'étonnera peut-être de l'importance attachée par l'auteur à ce facteur gamelle ; il le fait à dessein, conscient de rester encore bien en deça de la réalité : ce continuel tourment de la faim. Esterwegen a été et restera le bagne de la faim.

Cet élément domine tous les autres de cent coudées : les autres ne s'expliquent et ne s'excusent que par lui.

La soupe est facilement ingurgitée. Certains, trop mal en point pour avaler la « gamelle » en entier, trouvent de très faciles débouchés auprès des amis qui leur rendent quelques menus services. Sans doute, il n'y a qu'un pas pour en venir à constater l'empressement de l'un et l'autre auprès des « rentrants » très affligés.

Le désintéressement est une belle chose ; il risque de n'être qu'un masque pour l'affamé, si un fond de gamelle se dessine à l'horizon. On en a vu se battre pour « rendre service ». Nouvel

aspect de pénibles et trop fréquentes causes de discussions parmi ceux qui ne devraient être que des camarades.

On voudra bien se rappeler que certains « droit commun » ont été mis, comme à dessein, au milieu des prisonniers politiques. A ceux-là s'ajoutent de pauvres garçons sans énergie, victimes plus que d'autres du mirage d'un « super rabiot » !

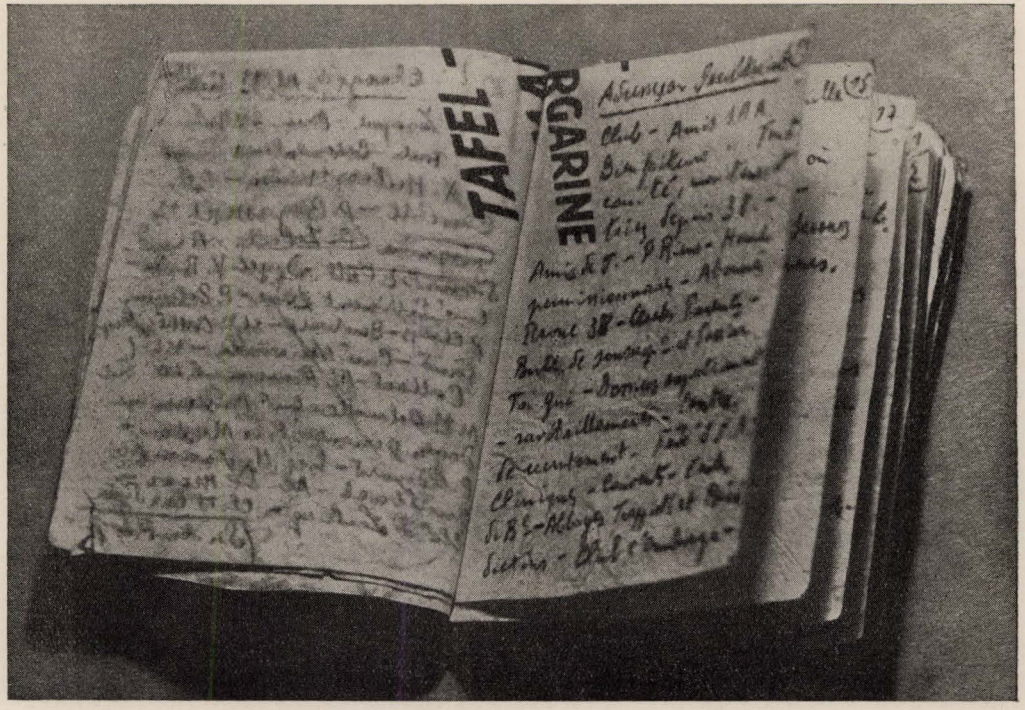
Parfois, ils camouflent leurs petites manœuvres sous forme d'échanges anodins. Ceux-ci sont pleinement justifiés et louables, si, avec l'agrément du malade, elles lui apportent finalement un avantage. Ceci suppose du fair-play, de la dignité, d'élémentaires notions d'intégrité, de droiture, de rigoureuse loyauté. Combien fréquemment n'a-t-on pas constaté le contraire, à Esterwegen et ailleurs, comme si l'éducation de l'immense majorité de mes concitoyens révélait sur ces points un hiatus, une carence généralisée et lourde de conséquences ! ! ! (*La corvée des bidons*, p. 198).

B. *La sieste.* — Vient très opportunément faire suite au déjeuner et augmenter un potentiel de sommeil souvent hypothéqué.

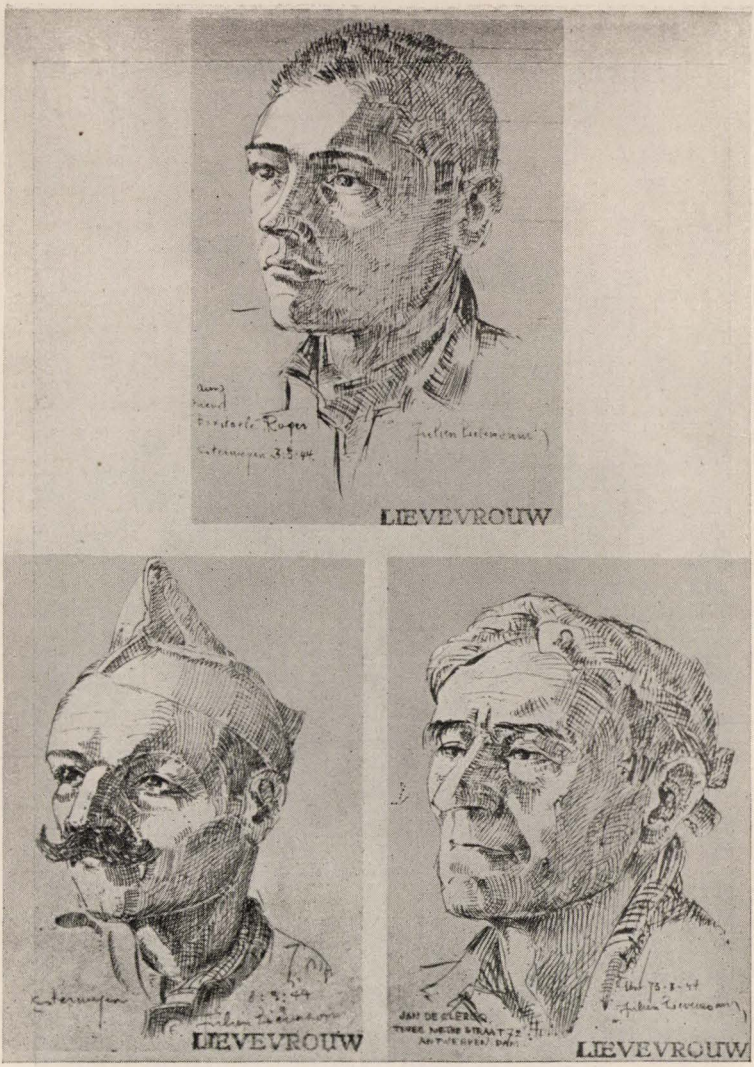
Elle est facilitée par une légère et bien précieuse chaleur due à la digestion — quelque peu laborieuse que puisse être l'assimilation d'un potage...

Toutefois le malade n'est pas le seul à éprouver quelque douce chaleur corporelle pendant le travail de l'estomac. Les inséparables parasites, — disons carrément les poux — semblent choisir ce moment précis pour opérer leur principal repas. Ce phénomène curieux tenterait peut-être un savant zoologiste en quête des derniers pourquoi de l'ornithologie.

A la Revier Nord, on ne cherchait pas si loin ; ceux qui en étaient capables enlevaient leur chemise sans fausse pudeur et cherchaient leurs poux...



Le carnet « margarine », composé de feuillets qui enveloppaient une des deux rations hebdomadaires.



Têtes de bagnards.

Ils rentraient par là dans le synchronisme classique observé dans toutes les baraques ; après le repas : la chasse !

« J'en ai trouvé deux douzaines » dit l'un d'un air triomphant.

« Je n'en trouve que des petits ! » dit un autre désappointé. Des lits les plus proches, on perçoit nettement ce petit claquement significatif qui révèle un cadavre de plus entre les ongles. Il en est qui abandonnent la partie : ce n'est plus une chemise qu'ils ont sur eux, ce sont d'affreuses loques qui tiennent au corps, on ne sait par quel prodige. Depuis douze semaines, cette pseudo chemise n'a été ni lavée, ni désinfectée. En vain, de successifs raccommodages ont-ils été tentés pour lui garder un restant de décence : l'étoffe cuite par la transpiration et les ébulitions successives cède à la moindre traction. Elle devient un réceptacle de prédilection pour ces odieuses bestioles.

Plus malheureux encore sont les malades épuisés, ceux qui sont affligés de mauvais yeux, ceux qui n'ont plus la force de réagir aux piqûres. Or, la moitié de la salle se range dans cette catégorie, et un chasseur en chômage devient un éleveur. Ceux-ci rendent bien caduque le travail des autres. Parfois, des voisins charitables leur servent de rabatteurs. En leur parlant, on écrasera bien à l'occasion ceux qui ont l'outrecuidance de se promener au grand jour, mais un « dépouillement » radical exigerait des dispositions radicalement étrangères à cet antre de misère.

C. *Les infirmiers.* — Pratiquement la question se pose. Qui est chargé d'assister les malades en dehors des offres bénévoles des amis ou des voisins d'occasion ? Qui leur donnera ces mille petits soins que réclame leur état et tout particulièrement aux moribonds, pour qui des riens se muent en soulagement ? Qui essuiera leur front moite ? Qui humectera leurs lèvres ? Qui rétablira sans cesse l'équilibre de ce drap, de cette couver-

ture, rejetée dans le délire ? Qui préviendra leurs désirs de boire, de se soulager, de retrouver en main un objet cher, surtout s'ils en sont réduits à ne plus pouvoir s'exprimer ? Ce n'est pas un, ce n'est pas dix, c'est vingt infirmiers ou infirmières qu'il faudrait voir attacher en permanence à ces quatre-vingts malades. Or, il n'y en a pas un !

Exceptionnellement, et pendant quelques semaines, l'une ou l'autre infirmerie, du reste à l'insu du Fou, vit un dentiste, un infirmier de profession ou d'occasion rendre des services signalés ; régulièrement, il n'y en avait pas. Impossible d'en obtenir l'autorisation. Ce fait est d'ailleurs caractéristique du système érigé à l'endroit des malades : s'en débarrasser aux moindres frais, qu'ils guérissent ou qu'ils meurent, peu leur en chaut, pourvu qu'ils ne soient pas à charge.

Ils le seraient pour un vague supplément de nourriture et rien de plus, à l'instar des médecins et des « *Kolfachtors* ». Et c'est de trop. En conséquence, toutes leurs charges retombent sur ces deux catégories et sur leurs voisins.

Les médecins s'en acquittent souvent de leur mieux, quoique cette activité déborde nettement de leurs attributions. Si d'aucuns, trop habitués aux souffrances humaines, semblaient ne pas mesurer l'impérieuse nécessité et la noblesse de ces gestes humanitaires et chrétiens du soulagement des malades, d'autres s'y donnaient avec un dévouement et une charité au-dessus de tout éloge.

Ce serait surfaire la vérité d'en dire autant des « *Kol* ».

Pour demeurer dans une parfaite objectivité, et en s'affranchissant de la note très péjorative qui leur était habituellement dévolue, il faudrait reconnaître chez l'un et chez l'autre une belle générosité. La plupart cependant dissimulaient mal la seule et unique préoccupation de « gamelle », déterminant souvent leur candidature. Proposés au Fou par ceux qui

réussissaient au moyen de leur platitude à rentrer dans ses bonnes grâces, ils devaient normalement se ressentir du peu de valeur morale de leurs répondants. Cette catégorie faisait majorité. Parfois, les médecins réussissaient à obtenir désignation d'un ancien malade ou d'un autre élément non qualifié. Ils étaient le petit nombre et trop souvent se laissaient circonvenir par l'ambiance, par la loi du moindre effort ou par la pression des éléments de moindre valeur.

Somme toute, leur rendement était habituellement très faible. On les voyait de temps à autre porter un malade impotent sur le « kubel », refaire un lit ou le nettoyer après un accident, vider une panne ou emporter... un cadavre...

Là, se bornait généralement leur intervention. Ils donnaient le gros coup de main, à condition que l'on n'abuse pas d'eux, et qu'on les laisse bien tranquilles et la nuit et durant leur méridienne. Les très louables exceptions, une fois de plus, confirment la règle.

Ils n'étaient en rien des infirmiers. Neuf fois sur dix les malades sont abandonnés à leur triste sort, ou à l'aimable condescendance de leur voisin de lit. Cette situation jette une lueur de plus sur le véritable calvaire des malades ; le réalisme adopté dans cette narration exigeait sa mention une fois pour toutes. Mais il a été décidé de ne pas laisser filtrer dans ces lignes les choses regrettables qui pourraient être mises à charge de l'un ou de l'autre. Il y a assez d'horreurs à décrire, pour pouvoir se permettre de passer sous silence ce que la carence de plusieurs ajouta de tourments à d'autres.

D. *Des jeux.* — L'après-midi se poursuit dans sa monotonie coutumière ; après avoir tué les poux, on essaie de tuer le temps.

De ci, de là, s'exhume un minuscule jeu de dames, des échiquiers dont les pièces sont taillées grossièrement dans quelques bouts de bois.

Il n'en faut pas davantage pour se livrer à des joutes inoffensives. Je suis invité à me faire piler à mon tour par le champion des médecins malades ; malgré ses infirmités superposées et tenaces, il garde le sourire... et sa virtuosité aux échecs. Pourtant est-il prudent d'aller s'asseoir au beau milieu de ce coin des galeux ? On m'a assuré que la gale, ce petit crabe de 1/4 de mm qui se niche sous la peau la plus tendre (interstices des doigts de préférence) circule principalement la nuit.

Et après ? Contagion ? Contagion ! Il y a belle lurette que ce vocable est banni de la Revier. On ne s'arrête plus à ces rengaines d'une autre époque. On l'« ignore » ici, c'est beaucoup mieux pour le moral, et chose peut-être paradoxale, le physique ne s'en est pas trouvé si mal.

Les jeux de cartes sortent aussi de leur cachette, car n'oublions pas que tout cela est interdit.

Dans le courant de l'après midi, une surprise : distribution par le Fou en personne de six morceaux de sucre par homme ! le cadeau de Noël : six morceaux de sucre ! en temps normal, une queue de cerise, qu'on rougirait d'offrir à quiconque, sauf à son chien.

Et pourtant, ce fut un véritable régal de pouvoir croquer un morceau de sucre. On s'imaginait déguster quelques garnitures d'un gâteau de Noël. Plusieurs n'en avaient plus mangé depuis près de deux ans ! Ceci nous prouvait aussi que l'assertion suivant laquelle les vivres étaient soufflés dans nos valises, sous le prétexte de les donner aux malades, se vérifiait. Reste à voir vers où bifurquaient les denrées similaires arrivées certainement en quantité dix fois supérieures.

6. — Veille de Noël

La journée ne pouvait pourtant pas se passer sans une alerte. Oh ! Non pas cette agréable surprise d'un essaim d'avions

dans notre ciel. Une alerte bien plus pénible, qui, malgré l'habitude des endurcis, serre encore les cœurs.

C'est le « Petit Ber » qui est très mal. Mon voisin de lit avait donné depuis plusieurs jours des signes inquiétants de défaillance. Il a fait une diphtérie qui a dû secouer spécialement les système cardiaques et digestif. Depuis bien des jours une forte scarlatine doublée de bronchite et greffée sur ces séquelles le maintient à une température de 39-40°.

Il est incapable de supporter la moindre nourriture. On a essayé en vain « la seconde forme ». Il s'affaiblit de jour en jour. Il en arrive à ne plus dominer la fièvre, et révèle pour l'instant les premiers symptômes d'un cœur qui flanche.

Passera-t-il la nuit ? Ah ! quelle nuit ! La nuit de Noël !

La parole devient de plus en plus difficile. Il se rend compte de son état, il a demandé de se confesser ; il a insisté pour que l'on transmette à ses parents ses sentiments filiaux en leur disant quel puissant réconfort il puise dans sa piété de néophyte. Il demande avec insistance de voir quelques amis : avec mille précautions et en risquant gros, on les fait venir subrepticement.

Les deux médecins se relaient auprès de lui pour essayer de tenter l'impossible par réaction froide, lavage ou piqûres. On donnerait gros pour lui obtenir un fruit, une gorgée d'alcool, une boisson qui ne soit enfin ni de l'eau, ni ce fameux « thé ».

Inutile. On a essayé de disputer une goutte de lait aux services de la porcherie, mais en vain. Que ne ferait-on pas pour arracher à la mort, une veille de Noël, ce vaillant jeune homme de vingt ans, prisonnier politique depuis deux ans, qui supporte sans une plainte cette accumulation de souffrances. Il demande de prier. On récite le chapelet en flamand à côté de lui, car il est de la région malinoise. Les heures passent. Le médecin me fait part de son opinion : il ne passera pas la nuit. Malgré tout ce qu'on a tenté, le cœur ne réagit pas.

Le souper et l'appel se passent pendant que sans arrêt l'agitation, l'empressement règnent autour de sa couche. En passant, le Fou remarque son état avec ce sourire malsain et moqueur du blasé que la mort elle-même laisse indifférent. A-t-il pris de ses nouvelles ? Je ne le crois pas ; il fit semblant de ne pas le remarquer ou de hausser les épaules, ce qui fut encore moins intolérable que d'autres scènes. Une fois débarrassé de sa présence, le médecin responsable décide de tenter l'impossible, pour compenser d'autres médications introuvables. Il va essayer la réaction d'une ampoule d'un sang immunisé contre la scarlatine, pour tenter de contre-attaquer le microbe qui semble définitivement avoir pris le dessus. Il a fait une scarlatine étant jeune : son sang peut faire office de sérum. Le plus simplement du monde, il s'étend sur la paillasse voisine à celle de Bernard et prie son adjoint de lui remplir la seringue à la veine du bras. Suprême tentative : il injecte son propre sang dans la veine du jeune moribond (*). D'un signe de tête plein de douceur, il remercie. La parole se brouille de plus en plus ; à grand'peine devine-t-on ses désirs. Quelque chose le préoccupe ; finalement, on a compris ; il se sait être à la veille de Noël. Il a saisi assez confusément qu'un programme adapté devait se dérouler dans la salle : sa présence sera une gêne. Aussi, il demande d'être transporté dans la chambre des isolés, pour ne pas déranger son entourage. Quelle délicatesse ! Quelle grande âme révélée dans une touchante simplicité ! A mi-pas de la mort, s'inquiéter seulement de ne pas empêcher la distraction de ses camarades !

Il allait au-devant de la solution d'une question qui se posait d'elle-même. Pour le bien de tous, malgré la menace qui

---

(*) *Cet héroïque médecin est le Docteur Castellin de Nivelles mort en captivité en août 1945.*

pesait sur la vie de l'un, n'était-il pas préférable de le mettre à l'écart, aussi bien pour lui que pour les autres, et pour autant, bien entendu qu'il n'en souffre nullement ? D'ailleurs, ne serait-il pas mieux soigné dans une chambre plus réduite, plus intime, plus calme, pour lui donner les soins impérieusement réclamés ?

Saisissant l'occasion, on put obtempérer aussitôt à la demande. Avec mille précautions, on transporte le malade dans son lit à la chambre du médecin. Il s'en rend compte : il est satisfait. Il veut pourtant dire quelque chose, il ne sait plus se faire comprendre. Peut-être a-t-il remarqué que le médecin a exigé son transfert dans sa propre chambre et non dans celle des isolés, et craint-il de déranger ? Je m'efforce de l'assurer qu'il ne doit s'inquiéter de rien. Je lui propose de dire le chapelet. Il consent tout de suite, en faisant péniblement le signe de la croix et en essayant, mais en vain, de joindre sa voix expirante à celle d'une dizaine d'amis de la salle qui s'entassent autour de son lit. Il décline à vue d'œil ; je lui adresse quelques paroles de confiance dans la bonté du Sauveur, de satisfaction d'avoir accompli son devoir jusqu'au bout, de fierté d'offrir sa vie pour sa chère famille, pour sa patrie, pour ses camarades.

Ses gestes d'assentiment ne manquent pas d'émouvoir son entourage, l'acceptation de la mort est un sentiment grandiose qui ne peut laisser personne indifférent. L'émotion est à son comble, lorsque après l'avoir prévenu et donné la bénédiction apostolique, il tente encore de faire seul le signe de la croix. Je dois l'y aider... Dans son épuisement, il est radieux ! Brusquement, la sirène du camp retentit, pour signaler un passage d'avions et immédiatement la lumière est coupée. Plongés dans l'obscurité, on s'empresse à tâtons de rechercher une solution boiteuse peut-être, mais relativement lumineuse.

Quelques torches en papier de condensateur, allumées au poêle, projetant par à-coups une lumière fugitive et sauvage sur le visage presque immobilisé du cher moribond. Il ne sera pas vrai qu'on privera ses yeux de lumière avant qu'ils ne s'immobilisent d'eux-mêmes à l'ombre de la mort. Mais les torches ne tiennent que deux minutes. Avec beaucoup de présence d'esprit, le chef de baraque a mis dans un couvercle de boîte à pâte dentifrice, un restant de margarine. Un bout de lainage plongé en guise de mèche, et voici qu'une vague lueur blafarde et vacillante ajoute une note macabre au tragique de l'instant.

On prie encore, plusieurs frissonnent. D'autres s'écartent, ne pouvant pas supporter l'impression du spectre de la mort qui semble se jouer dans les demi-ténèbres, prête à ravir sa proie.

Cependant, j'exprime au docteur mon sentiment : il peut facilement « tenir » encore plus d'une heure. J'en ai tant vu expirer pendant l'autre guerre et depuis lors, que les signes avant-coureurs du grand moment me sont devenus familiers. De plus, on doit lui éviter la moindre fatigue et le calme s'impose autour de sa couche.

Et puis, il est sept heures.

La « Messe de Minuit » était prévue pour ce moment, n'est-il pas tout indiqué de se recueillir au moment où l'un des nôtres va partir à la rencontre du Messie attendu ? Cette suggestion est accueillie avec empressement dans la salle où l'on s'inquiétait du sort du sympathique « Petit Ber ».

La « Messe » ne manque pas de produire une profonde impression. Pas d'autel, pas un morceau de bougie devant la crèche haut perchée sur son « Schemel » collé sur pilier ! Pas de missel, pas de matière pour le sacrifice. Et pourtant !...

Entre les chants du Gloria et du Credo, après l'Évangile, je

me plais à souligner notre façon d'être nous-mêmes l'holocauste à offrir à l'Enfant-Dieu qui vient de naître, d'être le porte-parole collectif de celui d'entre nous sur le point d'accomplir le sacrifice de sa vie.

Quel présent infiniment plus riche à offrir à l'arrivée de Celui qui vient partager notre humanité pour nous diviniser !

Avec quelle ferveur on priait à cette pauvre « messe de Minuit ! »

Avec quel respect et quelle splendide condescendance nos camarades non pratiquants dans une touchante unanimité, nous laissèrent toute latitude, et de plus, nous exprimèrent leur satisfaction pour les paroles et les chants entendus !

Revenu auprès de Bernard, il était, comme prévu, à toute extrémité. Cependant, il ne connaît pas l'agonie. Il demeure imperturbablement calme, serein, comme irradié d'avance de la paix définitive possédée par privilège avant même d'avoir quitté cette vallée de larmes.

Quelques prières encore ne semblent plus provoquer de réaction chez lui. Il ne sait plus mouvoir ses mains : on les lui joint sur la poitrine, et après une dernière bénédiction, sans un spasme, sans un hoquet, de façon à peine perceptible, il exhale son dernier soupir.

Tandis que les anges, messagers divins sont envoyés par toute la terre pour annoncer la venue du Roi de Paix, et la paix promise par lui aux hommes de bonne volonté, horrifiés peut-être d'en trouver si peu, ils s'en retournent au céleste séjour emmenant avec eux une âme qui leur ressemble trop pour pâtir davantage de la fourberie humaine.

C'est la conviction de ceux qui ont assisté à cette mort édifiante, à ce simple passage dans la plus parfaite sérénité d'un état inférieur au bonheur sans limite. Cette certitude

partagée se reflète dans les yeux des témoins pour en tarir les larmes.

La toilette funèbre est brève : il ne conservera pas même sa chemise. Seul, le drap recouvrira son corps. Dans le vestibule, près de la porte d'entrée, un lit, une paillasse, le corps, un drap... c'est tout.

Et pendant la nuit de Noël, à l'heure des joyeux réveillons, des Messes de minuit ; à l'heure où le sommeil arrache les humains aux soucis de la guerre, devant ce lugubre drap blanc qui s'enfonce dans les anfractuosités de ce corps décharné, quelques amis montent une garde d'honneur devant le corps de leur camarade, en signe d'amitié, en gage de fierté, et... pour le défendre des rats...

7. — Journée de Noël

A. — C'est l'aube du jour de Noël. C'est l'heure où les cloches du pays annoncent l'office Saint, et célèbrent la naissance du Divin Enfant, commençant l'offrande de sa vie pour le rachat de l'homme captif du péché.

A la Revier Nord, deux étrangers viennent, comme des voleurs, emporter sur une civière un enfant de chez nous. Le Fou suivit la civière, la pipe au bec, les mains en poches, la casquette bien enfoncée et le regard ironique.

Dans les baraques, les hommes s'étaient mis au garde à vous et se recueillaient afin de rendre les honneurs à notre infortuné camarade.

En passant devant la baraque VI, le Fou a remarqué la chose, bondit à l'intérieur et, avec force jurons, fit une distribution gratuite de coups. Il vitupérait qu'il ne fallait pas rendre les honneurs à un chien et que le même sort était réservé à chacun !...

Et pendant que la dépouille de ce brave s'en va tristement, suivie d'un dément, ses amis songent avec fierté qu'il a consommé sa vie offerte librement dans l'organisation de la « main noire » pour sauver les siens, pour sauver sa Patrie de l'esclavage.

Qu'importe mourir jeune, si la tâche est remplie ?
La vie se mesure à la mort (*Le salut à nos morts*, p. 199).

La journée de Noël se passe dans un calme paisible. Sous l'impression d'un départ aussi poignant, on était loin de l'exubérance. La mélancolie fit sans aucun doute son apparition. Dans l'ensemble, cependant, on était si fier de constater ce mâle courage, cette farouche énergie pénétrer les fibres de ces captifs souffrants, qu'au dehors bien peu transpirait de ce qui rongeait fatalement la pensée, le cœur de chacun.

A midi, la soupe fut spécialement soignée, sans pourtant être plus abondante : les nouilles en faisaient tous les frais. En l'avalant, on tâchait de ne pas trop songer à ce qui se débitait en d'autres temps... ailleurs...

Beaucoup se réfugièrent dans de plus ferventes prières. La messe de Noël fut récitée pour le petit Bernard. Ensuite chacun mit toute sa bonne volonté à collaborer à la soirée musicale qui s'ébauchait. Ce qui fit plaisir au delà de toute expression, ce fut de recevoir l'une ou l'autre visite clandestine, un cadeau, des « lettres » ou de simples souhaits de Noël sur papier « Kubel », bien entendu.

Mais cette joie elle-même avait ses épines : la peine d'en voir tant à côté de soi qui ne reçoivent rien... qui semblent être oubliés... ; telle est bien la fugacité des bons propos des hommes, telle est bien la légèreté de leur bonne volonté. Telle est bien l'expression de l'égoïsme foncier qui les travaille. Au moment où un ami, un malade surtout, va nous quitter, les témoignages de sympathie abondent. On ira le voir, on lui écrira, on lui

enverra bien des choses ! Il est parti, on l'oublie. Loin des yeux, près du cœur ? En principe oui, en pratique moins et d'autant moins que l'on devrait se gêner, se forcer à écrire, à faire une démarche pour lui.

Oh ! ils n'en viennent pas à songer un instant que leurs proches parents pourraient les oublier, certes non. Mais peut-on s'étonner de les voir songeurs et tristes, de constater l'évanouissement si rapide de belles protestations d'amitié toutes récentes, d'il y a quelques semaines, en quittant la baraque ? Encore un coup, où en est chez nous l'éducation de la sociabilité, entraînant l'enfant dès le bas-âge à chercher à faire plaisir, à prévenir le désir, à être serviable, dévoué, à se mettre dans la peau du prochain ?

L'a-t-on habitué à découvrir en temps opportun l'attention, le geste, la délicatesse, qui font tout le charme des rapports sociaux, et qui sont la plus belle expression de la vraie charité ?

Oh ! elle se révèle chez plus d'un cette éminente vertu. Mais la joie, la surprise, la gratitude qu'elle suscite ne confirment-elles pas du coup sa rareté ?

Combien n'ont pas été dûment affectés de la carence de sociabilité au camp d'Esterwegen ? On y trouva ni plus ni moins que ce qui se révèle dans tous les centres où l'homme est réduit à une vie végétative, ravalé dans ses aspirations morales, limité dans ses nécessités physiques. Il découvre alors brutalement son instinct de conservation, c'est-à-dire son fond d'égoïsme. De ces hommes les anciens ont très bien dit « Homo homini lupus » « l'homme est un loup pour son semblable ». Rapprochez l'homme de la bête, vous ranimerez en lui les tendances de brute. Du fond de ce bagne, beaucoup n'hésitèrent pas à clamer à tous les vents leur horreur de constater l'insociabilité, la goujaterie, la veulerie, de tant de leurs co-détenus.

Plusieurs ont ajouté que le dégoût de leurs semblables les affectait au point d'affirmer qu'à leur retour, ils rompraient avec la Société, ne vivraient plus que pour eux-mêmes, dans un ermitage calfeutré et clos.

Ne voient-ils pas, ces désabusés de la vie qu'en se soustrayant aux nécessaires relations humaines, ils transposent dans leurs projets l'insociabilité qu'ils accusent et se rangent sans s'en douter dans la catégorie qu'ils blâment ?

La solution est tout autre ; elle exige de tout qui possède une parcelle d'autorité, à quelque degré qu'il soit dans l'échelle sociale, de s'efforcer de cultiver en lui d'abord, dans les autres ensuite, le bouquet de vertus que compose la sociabilité.

J'ai entrepris un travail de recherches et de codification de l'ensemble des notions se rapportant à l'éducation de la sociabilité. Je serais reconnaissant au lecteur qui voudrait bien me fournir dans ce domaine, des écrits, des précisions, des suggestions.

B. — Dans le courant de l'après-midi : une surprise. Quatre bons chanteurs du camp ont obtenu l'autorisation de donner une aubade de dix minutes à la Revier Nord. Et voilà nos braves compagnons sur les « planches » ? Il n'y a pas de choix. Quelques vieux refrains de Noël, deux ou trois chants, et la trop courte séance prend fin. Nos amis sont dûment applaudis : il fait si bon d'oublier un instant ce que l'on est ! La journée se passe ainsi, plus réconfortante pour l'un que pour l'autre. Les « répétitions » des « vedettes » inscrites pour le soir complètent la note d'euphorie allant s'accentuant vers le déclin du jour. La soirée musicale commence dès la fin de la tournée des pansements et des soins. Chacun y va de sa chansonnette, de son monologue, de son air révolutionnaire.

Il y a quelque chose de pathétique à voir ces malades dans la pâle lumière des trois lampes de la salle, s'animer, chanter

en chœur un vieux refrain d'une Madelon quelconque, et malgré leur impotence, quoique rivés à leur lit, apporter eux-mêmes une part à la détente qu'on a organisée pour eux !

Il a le courage, ce paralysé, de chanter de son lit, de faire rire les autres, de battre en cadence les morceaux de jazz qu'il fredonne ! Il a le cran cet impotent, de nous rappeler, avec une fidélité de mémoire remarquable, tel ou tel passage de nos grands opéras ! Il a de la témérité, cet excellent « metteur en scène » qui y va de ses propres morceaux, imaginés pour la circonstance, tout en agençant l'ensemble du programme. S'il est bien rouge de figure, ce n'est pas du tout qu'il doive courir, mais il fait du 38,5° et sa place serait uniquement sous les couvertures.

Oserait-on dire que les petites « oies blanches » de pensionnats les auraient toutes entendues sans rougir ? Certes non. Mais ces frêles oiseaux ne se rencontrent pas en ces lieux, et justement celui qui aurait pu le plus les effaroucher s'en est excusé d'avance.

Grâce à sa surdité, il n'a pas saisi les quelques protestations qui fusèrent lorsqu'il descendit... un peu bas. C'est la rançon de toute séance de chambrée, où les esprits les plus divers et les plus audacieux cherchent souvent à se mettre en avant. Ici, encore, la charité doit dominer. Si le rigorisme de certains esprits chagrins est quelque peu heurté, il faut les convaincre de la supériorité de la détente comme bien général, et par condescendance, faire la part du feu. Rien n'empêche ensuite de prier délicatement celui qui a dépassé la limite des convenances, de comprendre le vrai sens de la dignité humaine et de respecter ses semblables, même s'il se traite autrement.

La séance récréative dut être interrompue : il se faisait tard ; on décida de reporter au lendemain le complément du programme. On ne saurait trop souligner en conclusion d'un

jour de « fête » chez nos malades d'Esterwegen, eette alliance de l'allant, de la jovialité, de la bonne humeur, aux tourments continuels de leurs douleurs et de leurs appréhensions.

L'héroïsme peut revêtir des apparats plus clinquants, il n'en est pas plus grand.

8. — Le nouvel an 1944

La psychologie de la journée n'est pas fort différente de celle de Noël. Les souhaits s'échangent nombreux et ardents... mais avec une petite pointe de dépit. L'an dernier, on avait aussi dit que ce serait la dernière année de guerre... je bouillonnais parfois, en moi-même, en entendant répéter sans cesse, par les pessimistes, ce slogan : « On avait aussi dit cela, l'an dernier ».

Et, comme on s'est trompé, on ne croit plus à rien, on ne veut plus espérer. Aussi je m'échine avec tous ceux qui comprennent le bien-fondé psychologique et thérapeutique de l'optimisme, à répéter combien nos raisons d'espérer sont actuellement décuplées.

Il n'est pas possible de voir le conflit s'éterniser indéfiniment, vu les moyens effroyables mis en branle, et les atouts définitivement acquis par les alliés.

Le bombardement systématique des villes allemandes ; l'impulsion générale donnée au front russe ; la supériorité indiscutable des alliés sur mer et dans les airs, s'inscrivent en tête d'un concert d'arguments obligeant à croire, à être certain de la victoire, de la délivrance au cours de cette année...

Beaucoup veulent bien l'admettre, cependant, plusieurs, en recevant ou en exprimant ces souhaits, se demandent si eux-mêmes tiendront le coup, si l'épée de Damoclès suspendue sur leur tête ne va pas lourdement s'abattre...

Une fois de plus, la liesse, de rigueur en ce jour d'étrennes est singulièrement réfrénée par de cruelles inquiétudes, partagées par tous.

L'esprit de compréhension et de tolérance des non-pratiquants permet, une fois de plus, que la messe soit récitée à haute voix et en partie chantée. Un Israélite voulut même bien me dire combien les quelques mots exprimés après l'Evangile lui avaient fait plaisir.

J'avais attiré l'attention des fidèles sur le tout premier de leurs devoirs, durant l'année à venir, et spécialement, dans les conjectures présentes : s'aimer les uns les autres.

Par delà toutes les barrières, toutes les oppositions, toutes les castes, toutes les frontières, s'aimer pour que règne la paix dans les cœurs, dans les familles, dans les nations.

Passant à l'application immédiate de ce principe, j'avais souligné combien le devoir de charité, de condescendance, de serviabilité devait précéder nos préférences propres, même jusque dans la récitation de nos prières.

Le Bon Dieu sera mieux aimé, mieux servi en sachant abandonner une prière, une messe même, pour assister son prochain ou pour éviter de lui être à charge.

Il n'y a qu'un seul et même commandement, a dit le Christ : « Aimer Dieu par dessus toutes choses et notre prochain comme nous-mêmes ». Or, la première partie de ce programme doit se prouver par la seconde.

Ces paroles de l'éternelle sagesse ne sont pas suffisamment mises en pratique par beaucoup de rigoristes ; ce qui paraît être une large condescendance n'est que du vrai christianisme. Et toute vérité dans sa pureté, plaît aux âmes droites, quelles que soient leurs convictions philosophiques ou religieuses.

A midi, comme pour Noël, soupe « spéciale ».

Elle est plus étoffée que d'habitude et épaissie avec des

haricots. Ce véritable « banquet » est très prisé des affamés, et fait oublier les gaufres de chez nous...

Cependant, une menace pèse sur la salle : la dernière brique de tourbe a été brûlée vers onze heures ; que faire ?

Car, s'il ne fait jamais chaud, un premier janvier, sous notre latitude, ici, c'est un froid humide qui vous transit.

On a beau insister, supplier, rien à faire : plus question de recevoir quelques morceaux de tourbe, ni ce jour, ni sans doute, le lendemain.

Léon, le débrouillard, ne l'entend pas ainsi. Il se sauve en catimini, en quête de bois. Là-bas, autour de la menuiserie fermée, il trouvera bien ce qu'il faut. Hélas non ! Il a dû rôder beaucoup plus loin, et le voilà revenant muni de son butin, mais les jambes à son cou.

« Le Fou est là, s'écrie-t-il en entrant dans la salle ! Le Fou arrive ! » Ces paroles vous jettent un froid, qui dépasse certainement la faiblesse thermométrique.

De fait, le Fou entre bientôt, débordant de fureur. Il va droit au poêle en vociférant. Il découvre à côté les pièces à conviction : une brassée de vieux bouts de planches ; de quoi alimenter le feu durant une demi-heure, dans le seul foyer de cette immense salle, le jour de l'an !...

Le monstre s'empare du bois et, continuant à maugréer, sans doute, parce qu'il ne sait pas qui est le coupable, il s'en va porter ces débris dans la chambre du médecin, avec défense de nous les rendre. Une fois de plus, il veut essayer de provoquer l'animosité entre Belges. Evidemment, à peine parti, le docteur n'eut rien de plus pressé que de nous rapporter lui-même ces précieuses planches !...

Le jour de l'an, et le lendemain, pratiquement, pendant quarante-huit heures, c'est tout ce que les quatre-vingts malades de Revier Nord eurent pour se réchauffer !...

Eût-on voulu l'imaginer ? Combien durent songer avec amertume, au cours de ces deux longs jours, en essayant de ne pas grelotter sous les couvertures, au bonheur insoupçonné chez soi et consistant uniquement à ne pas avoir froid ! Nouvelle souffrance qui s'ajoute à tant d'autres, dans ce continuel calvaire qu'il faut parcourir jusqu'au bout !

Cependant, le moral tient toujours bon ; il remonte même, vers la fin du jour, car une nouvelle soirée chantante viendra le « regonfler », avec l'aide de la fameuse tombola organisée depuis huit jours et qui laisse présager quelques bons moments.

La succession de morceaux de chants et de déclamations, tout en ayant perdu sa nouveauté de Noël, fut tout aussi goûtée que les auditions précédentes. Une fois de plus, on ne put achever le programme, ce qui est tout à l'honneur de la bonne volonté des organisateurs et des participants.

On procéda ensuite au tirage de la tombola.

Ce fut une espèce de « surprise party » que ce tirage de bons divers. Quatre-vingts bons sont dans un sac ; une main innocente les tire, après qu'un premier sort ait désigné la succession des rangées de lits. 1er lit : 5 kilogs de sucre ! 2e lit : 1 bouteille de Dubonnet ! 3e lit : 1 lièvre !... 4e lit : une tarte aux prunes chez... ! Et successivement, les victuailles et les objets les plus hétéroclites sont tous proclamés échus. Des pipes, des livres, des dîners, des kilos de vivres, des savons, tableaux, lapins, etc... pour tous les goûts !

Il y a aussi des bons humoristiques. Bon pour une sauce poisson. — Bon pour une bénédiction nuptiale ! — Bon pour un procès-verbal, offert par ce commissaire de police. — Bon pour une ondulation permanente, offerte par ce coiffeur de dames ! Et ainsi de suite.

Mais, bien entendu, après quelques sourires, on procède au

tirage d'un bon de compensation, pour ceux qui risqueraient de rater leur morceau, en riant jaune.

Le temps passe si vite, que vers dix heures et demie, la soirée se termine enfin, non sans suggérer à plusieurs le noble geste, en faisant de nouveaux bons, de garnir au complet un second tour de tombola pour le lendemain.

Et pourquoi hésiterait-on à hypothéquer l'avenir ? On sera trop heureux, plus tard, d'échanger ces bouts de papier — « Kubbel » il va de soi — contre l'objet gagné par un ami, en souvenir du Nouvel an 1944.

Mais que dire de certains bons pareils à celui qui dort dans mon bréviaire : « Bon pour deux déjeuners ou deux dîners au champagne, Restaurant X à Paris, XI^e^ arrondissement. Mais son généreux auteur, le restaurateur, n'a pas quitté Esterwegen... Quelque part, hors du camp, une plaque, un numéro, doit signaler la place de son corps...

N'en avait-il pas le pressentiment, ce brave T. P., en signant son bon ? N'a-t-il pas mis au dos : « Prière à X. de délivrer ces lots » comme s'il n'avait plus aucun espoir de les délivrer lui-même ? C'est possible, c'est même probable ; comme je le connais, son geste n'en est que d'autant plus beau.

Quittons la Revier Nord sur cette impression ; elle résume adéquatement cette épouvantable détresse physique et morale, où quatre-vingts vaillants patriotes expient leur audace... ou la trahison.

Mais alors que tout est mis en œuvre et converge vers cet anéantissement de la personne humaine, alors qu'au milieu d'eux, la mort, sans arrêt, opère de sombres coupes, au plus fort de la tempête, qui, durant de longs mois, les secoue en tous sens, ces hommes gardent farouchement l'énergie, la force morale, la fierté qui redresse la tête, et, pleins de confiance, attendent que l'ouragan s'apaise...

CHAPITRE IX

La Revier Sud

S'il n'est pas facile d'y entrer, les diverses circonstances, qui ont permis à plusieurs internés de Revier Sud d'y parvenir méritent de retenir l'attention. Elles sont révélatrices des obstacles qui en barrent l'accès, et partant, des difficultés réelles que rencontraient les malades pour recevoir les soins que requérait leur état.

Soulignons, une fois de plus, que ces réelles et continuelles entraves se polarisaient, pour la plupart, autour de la sombre personne du Fou, qui avait fait sa résidence habituelle de cette infirmerie.

Y aurait-il eu, de plus, exceptionnellement, du favoritisme dans l'élection des malades, de la part de certains médecins belges ? Cette question a fait l'objet de trop de controverses, pour ne pas être posée ici, en toute loyauté. Autre chose est d'y répondre.

Mon opinion est assez peu éclairée dans ce domaine. Outre que certains éléments lui manquent pour se faire jour impartialement, il convient surtout d'éviter de ranimer les discussions et les accusations qu'elle a suscitées.

A nous, la narration ; à d'autres, le jugement.

1. — Un « évacué »

Le 1er février, X... était malade baraque, III. Malgré une forte fièvre, il s'était levé un moment dans la matinée, encapuchonné dans une couverture.

Au passage d'un Wachtmeister, chargé du contrôle des lampes électriques, il est pris d'une violente quinte de toux qui fit retourner le gardien, demandant ce que c'était. Il lui répond qu'il est malade. Tout en reste là.

Le même jour, vers sept heures du soir, à la baraque II, alors que depuis cinq heures et demie, tous les détenus étaient enfermés au dortoir pour la nuit, un brave garçon, sujet à des crises d'asthme, est brusquement repris par son mal avec une telle violence, que son entourage estime sa vie en danger.

Ils appellent au secours par les fenêtres ; finalement, un gardien de ronde est alerté et promet de faire le nécessaire.

De fait, vers huit heures du soir, en pleine nuit, le médecin belge de l'infirmerie est tiré de son sommeil par le Fou, Millimètre et Epinard qui viennent le chercher en hâte pour un malade, gravement atteint.

Ils entrent peu après, baraque III.

Remarquez bien, et non baraque II.

Pénétrant au dortoir, munis de leurs lampes électriques, ils crient : « Où est le malade ? » Chacun indique le lit de X... Millimètre l'aborde : « Est-ce vous qui avez eu une crise d'étouffement devant un Wachtmeister ? » X... voit dans cette question baroque une allusion à la scène du matin, et répond par l'affirmative.

Le médecin l'ausculte. De ces couvertures soulevées se dégage une buée dense, révélant la forte différence de température entre le dortoir et son état fiévreux. Le thermomètre indique 38,5°. « Ce doit être une pneumonie » dit le médecin,

en s'adressant au Fou. La réponse est brève : « Demain, Revier ».

Depuis quatre jours, la fièvre ne le lâchait pas ; il n'a obtenu qu'un cachet d'aspirine d'un ami. Il avait évité d'aller à la visite bi-hebdomadaire, pour ne pas s'exposer à des complications, vu le mauvais temps. Jusqu'au lendemain soir, il demeure, à nouveau, sans soins.

Vers quatre heures, on vient le chercher ; des amis ne veulent pas le laisser partir à pied : il a des vertiges en se levant ; malgré ses protestations, quatre des plus solides camarades l'empoignent sur leurs épaules (en le dressant), l'emportent, les pieds en avant, à travers la baraque et jusqu'à l'infirmerie. Il paraît que cela vous fait une impression un peu macabre. Sauf le cercueil et un restant de vie, vous avez un avant-goût d'enterrement. Dans le réfectoire, où règne une atmosphère habituellement houleuse, en vous voyant passer dans ce decorum, les adieux font place à un morne silence... éloquent par lui-même.

Ceux des autres baraques, qui, le nez à la vitre, l'ont vu passer, se disent très bien informés : « Il est très mal — il est condamné ; il n'a aucune chance d'échapper ».

Heureusement que les marques de cette touchante sollicitude n'ont atteint l'intéressé que huit jours plus tard, quand, sans être guéri, on l'a éjecté de la Revier pour partir à Börgermoor.

L'arrivée à l'infirmerie devait prolonger en lui l'impression réfrigérante de la sortie de la baraque.

En se voyant pénétrer, les pieds en avant, dans cette antichambre de la mort, il se demandait, à juste titre, s'il n'en sortirait pas de la même façon, mais encore un peu plus « refroidi »...

Par bonheur, le Fou est encore absent, ce qui permet quelques

adoucissements à la mesure réglementaire de ne rien garder avec soi. Pour pénétrer dans la salle des malades, comme en ascétisme, pour pénétrer dans les arcanes de la vie spirituelle, il faut commencer par le grand dépouillement. Cette fois, de petites bricoles personnelles, facilement dissimulables, se glissent dans une couverture. Les vêtements sont mis en paquet, scellés et numérotés. Ramassant ce qu'il vous reste, en pans volants et nu-pieds, prêt comme s'il vous fallait pénétrer dans les installations hydrothérapiques d'une mosquée, vous êtes introduit protocolairement dans la chambre des alités.

Le lendemain, stupéfaction. Par recoupements divers, X... apprend que personne ne s'est inquiété du malade asthmatique de la baraque II, considéré, la veille, comme étant gravement en danger. Que les gardiens et le médecin furent bel et bien mobilisés pour lui, mais se trompèrent de baraque. Qu'enfin, par bonheur, la crise d'asthme s'était résorbée à telle enseigne que le patient put venir lui-même à la visite médicale, le lendemain.

Et voilà comment, grâce à une méprise, un malade qui ne s'y attendait guère, put pénétrer à la Revier Sud !...

2. — Impressions

L'ordre de dépouillement, nous l'avons vu, est consécutif aux essais d'évasion. Il se traduit dans les salles de malades par un attifage baroque et surprenant tout à la fois. Les malades qui peuvent se lever circulent drapés dans une couverture. Les uns la portent en jupe, s'ils ne craignent pas le froid à la poitrine, la plupart la portent en bure de capucin, serrée à la taille et au cou au moyen d'une tresse en papier, les pans supérieurs pendant sur les bras. Après tout, ce n'est pas si mal commode, si la couverture est assez grande et chaude. Les

« ambulants » ont un petit air d'ermite ou d'anachorète qui ne manque pas d'originalité.

Sous cet accoutrement insolite, je reconnais un vieil ami, le commandant X..., l'avocat Y... et divers autres. En rentrant dans le lit, ce « vêtement » reprend sa fonction normale et les « cordes » sont soigneusement dissimulées.

On me désigne un lit de coin, au fond de la pièce, à droite, contre la fenêtre. Ces lits du fond, mieux éclairés, sont recherchés. Pourtant les avis sont partagés : d'aucuns préfèrent les rangées du milieu, pour éviter les courants d'air. Je ne mis pas longtemps à reconnaître le bien-fondé de cette dernière hypothèse.

Que l'on ne se figure pas un « entrant » choisir un lit à son gré ; tout au plus, peut-il hésiter entre deux ou trois couches, s'il y en a autant de vides, abandonnées par des convalescents ou des morts, ce qui revient au même, en l'occurrence.

S'il y a choix,on se hâte de jeter un coup d'œil sur la paillasse, pour adopter la moins mauvaise ou la moins sale.

On peut admettre que les arrivants, exceptionnellement charitables ou ayant conservé envers et contre tout, une délicatesse, déjà prisée en temps de paix, prennent n'importe quel lit, ou s'y laissent choir sans réaction, s'ils arrivent exténués. Sauf ces exceptions, chacun choisit son lit et admettons même — supposition gratuite — que ce choix n'ait jamais fait l'objet de bagarres, la seule justification de cet état d'esprit est la possibilité de voir l'un ou l'autre lit demeurer vide plusieurs jours.

3. — Le lit voisin

A peine suis-je installé, qu'un jeune homme d'une vingtaine d'années vient occuper le lit voisin ; fortement amaigri il a

bien mauvaise mine. Sa quinte de toux sèche ne révèle rien de bon. Il s'est beaucoup fatigué à soigner les malades, baraque IX, ce qui n'était guère indiqué pour lui. Faut-il ajouter que son moral s'en ressentait ? et non sans motifs. D'abord, à cause de ses parents. Son père, officier, est prisonnier militaire en Allemagne, depuis 1940. Sa mère et sa sœur aînée sont comme lui, prisonniers politiques en Allemagne. Ses deux plus jeunes sœurs et son frère, sont sans doute recueillis dans la famille. Or, sa mère n'était pas en très bonne santé avant guerre ; comment supportera-t-elle la captivité ? Lui-même avait eu plusieurs alertes, dans les dernières années,du côté de la poitrine. Et le physique agit sur le moral autant que le moral agit sur le physique. Autant ? Est-ce certain ? Question fréquemment controversée à Esterwegen.

Les circonstances, qui la ramenaient sur le tapis, étaient quotidiennes ; aussi, n'est-il pas superflu, nous semble-t-il, de l'épingler au passage, sous son véritable aspect.

D'aucuns se contentaient d'y voir une pétition de principe ; d'autres, un cercle vicieux.

Il nous est avis que les étapes de cette influence combinée, dans leur succession logique, est une constante, et partant, que la part d'influence mutuelle peut être facilement déterminée, selon les cas. De fait, l'influence de soutien du bon moral d'un individu, ne se révèlera opérante, que si, d'abord, une déficience physique ou psychologique est apparue. Dans cette occurrence, le moral était facilement blindé ou semblait l'être.

Un premier malaise physique, une maladie, une douleur constitue donc généralement le point de départ. Mais celui-ci peut être également d'ordre psychologique : une épreuve, une privation, une souffrance morale.

Devant ce point de départ, le « moral » réagira en sens divers. Il faut admettre que cette première prise de position du

« moral » se présentera, habituellement, en bas-âge. Chez l'adulte, nous ne trouvons que la résultante de nombreuses « prises » de position du genre, réussies ou non, qui auront peuplé sa jeunesse.

Devant ce premier ennui, ce premier malaise, ce premier obstacle, le « bon moral », s'efforcera de minimiser le mal, de souligner les arguments favorables, de ne pas s'arrêter aux éventualités péjoratives.

Le « mauvais moral » s'attachera au contre-pied de cette attitude.

Surviennent de nouveaux accrocs à la santé, des deuils, des contrariétés, le « bon moral » s'échinera encore et toujours, à réduire les dégâts, à colmater les brèches, à souligner quelques menus succès, pour pallier les échecs subis en d'autres points, selon la méthode utilisée, pendant la guerre, pour la rédaction des communiqués. Le bon moral se révélera d'airain, en se maintenant au zénith, malgré l'assaut des peines et des souffrances. Son cachet propre est de savoir justement se grandir, au fur et à mesure de la progression des maux, et de dominer toujours ! Dans l'ordre inverse, le mauvais moral est celui qui se laisse dominer, de temps à autre ou habituellement, par des éléments extrinsèques.

Cette qualité du moral n'est généralement pas une propriété, d'origine purement héréditaire. Si l'atavisme a sa part dans tout notre complexe physique et psychologique, il faut convenir et répéter que cette disposition du moral est la résultante d'une habitude, et que l'habitude ne se crée que par la répétition des actes.

Si l'on a entraîné l'enfant, tout jeune, à dominer une difficulté par l'effort, la volonté, la force de caractère, par ce qui, plus tard, sera appelé vulgairement un « bon moral », il révélera facilement, au cours de la vie, cette vertu acquise par l'habi-

tude. N'a-t-on pas éveillé, développé, entraîné à temps le futur homme dans ce sens, il est fort à craindre qu'au moment de l'épreuve, son moral soit chancelant.

Car je n'admets pas la thèse qu'une vertu forte soit démolie par la lutte. Bien au contraire : celle-ci la renforce sans cesse. Beaucoup en ont donné des preuves multiples, durant leur captivité. Ceux qui ont confirmé la thèse par la négative n'ont pu que ranimer davantage, chez les hommes d'action, le désir de liguer toutes les bonnes volontés, pour que l'éducation morale de notre jeunesse connaisse, après guerre, l'essor et la prépondérance qui n'auraient jamais dû lui être mesurés.

Mon jeune malade luttait vaillamment pour remonter le courant. Pour comble, il fallait l'aider à supporter un autre inconvénient : un courant d'air violent, mordant et permanent, pendant trois jours de grand vent. Nos deux lits adossés à la fenêtre étaient spécialement bien servis. Les systèmes de bouchage des fentes ou de protections diverses demeuraient pratiquement inadéquats ; l'un comme l'autre, nous devions ajouter à notre actif des nuits fréquemment interrompues par la rigueur de la bise ; un violent rhume de cerveau et la crainte de voir se greffer d'autres complications sur nos carcasses fiévreuses.

Lorsque, après trois mois, son état devint alarmant, au milieu de ses plaintes et dans ses jours les plus sombres, jamais, je ne l'ai entendu regretter d'avoir offert sa vie pour sa patrie.

Je le revis une dernière fois, la veille de sa mort, par la fenêtre de l'infirmerie. Il eut encore la force de se retourner. Tout heureux que je puisse lui donner une nouvelle absolution, il esquissa un bien maigre sourire, mais un sourire quand même.

J'aime le transmettre à ses chers parents ; il est le gage de son grand cœur qui a cessé de battre dans une lutte inégale. Il a rêvé de se sacrifier pour sa patrie ; ce faisant, il s'est sacrifié

de plus au chevet de ses camarades malades, pendant des semaines, à la baraque IX.

La noblesse de ces gestes constituent le plus bel héritage qu'un fils puisse léguer à ses parents et amis.

4. — Les longues soirées d'hiver

Elles revêtaient à la Revier Sud un cachet particulier.

Après la succession des trois activités constantes de fin de journée : le souper, l'appel, la tournée du médecin, — opérations qui ne diffèrent pas essentiellement de ce qu'elles sont à la Revier Nord — c'est le grand calme.

Il n'est encore que quatre heures et demie, cinq heures, cinq heures et demie, la longue soirée commence, car sans égard pour l'éventuel rayon de soleil, avant l'appel, l'occultation.

Le plan de réduction de l'infâme proscrit s'exécute à la lettre : en plein hiver, on lui soustrait encore plusieurs heures de lumière solaire. D'aucuns, capables de se lever, préfèrent tailler une bavette autour du feu, et se coucher à l'appel des paupières, pour trouver un sommeil plus profond.

Du feu ? De fait, ici comme ailleurs, partout où l'on ne craint pas d'affronter les foudres des gardiens, on essaie de dissimuler des braises brûlantes lors de l'appel, pour qu'en cas de contrôle, le règlement de l'extinction des poêles puisse sembler être observé.

Sitôt après, on ranime le foyer, et l'on sort des blocs de tourbe des cachettes de dessous l'oreiller, de la déchirure d'une paillasse ou de quelques coins bien obscurs.

Ce stratagème réussit d'autant plus souvent que dans le milieu de l'après-midi, les Wachtmeisters en ont assez de leur

journée et l'appel fini, le « bétail enfermé », ils se hâtent vers leurs quartiers, sans plus réapparaître jusqu'au réveil.

Lorsque, peu à peu, la chaleur semble revenir, de ci, de là, des fantômes sortent de leur lit, en lui extirpant quelque chose de ses entrailles avec des gestes de chauve-souris.

Tels, de vieux sachems autour d'un feu de camp scout, les « valides » drapés dans leur couverture comme dans un burnous, se serrent à huit ou dix autour du poêle.

Placé dans des circonstances semblables, l'homme révèle des réactions psychologiques similaires. Un cercle, le soir, autour du feu, aura toujours le don de délier les langues.

Aussi, le commérage bat son plein sur de bien nombreux sujets. La nourriture, rabiots et recettes évidemment, en premier lieu. Puis viennent les commentaires stratégiques, les communiqués ; ensuite les petits potins et incidents de la journée, et tout, et tout. Les « alités » dressent l'oreille, celle qu'ils ont découverte ; ils prennent parfois part aux discussions : c'est un passe-temps comme un autre.

Ces curieuses assises sont parfois agrémentées d'une croûte de pain durcie sur le poêle et qui répand un petit fumet particulier qui n'est pas toujours désagréable, ceci pour tout le monde.

Et puis, c'est croquant, parfois un peu brûlé...

C'est une gourmandise pour l'endroit, mais celle-ci pour le seul bénéficiaire. Aussi se demande-t-il à bon droit s'il ne commet pas une mauvaise action : préparation et délectation ne peuvent manquer de faire naître l'envie chez ceux qui n'ont pu faire la moindre réserve... Les mœurs de l'endroit s'opposent radicalement tant à offrir qu'à accepter la plus minime partie de la « ration ». C'est un élément intouchable, il est rigoureusement

vital ; seuls les voleurs et les tripoteurs osent y toucher. On se prêtera plus vite la brosse à dents qu'on acceptera une miette de votre « ration ». Si vous insistez, fort de l'argument d'avoir reçu un « rabiot », alors, votre minuscule fond de gamelle ou vos dix ou vingt grammes de croûte de pain sont acceptés religieusement, avec des marques de gratitude confinant facilement à l'obséquiosité.

Pendant ce temps, deux malades s'affairent autour d'une trappe à rats, fabriquée à l'aide de trois maigres baguettes disposées pour soutenir une lourde planche. Au petit jour, sa chute fera bondir précipitamment les chasseurs hors du lit. Ils ont 38° ou 39° de fièvre ; cela ne les empêchera pas de s'empoigner d'envergure pour revendiquer la propriété du rat (*Le civet des rats*, p. 200).

Les fumeurs sortent leurs précieuses mixtures de quelques mystérieux sachets dissimulés avec art. Ils sont attachés au cou en compagnie d'une médaille échappée par miracle aux investigations. Ils sont suspendus à une ceinture herniaire, ou incorporés à sa superstructure. Oserait-on affirmer que tel ou tel n'eut jamais envié un cul-de-jatte pour les remarquables cachettes qu'il détenait dans son appareil orthopédique ! et tout cela pour quelques brins d'une mauvaise herbe, et qui donneront l'illusion d'un très mauvais tabac !

Dans ce cas-ci, nous l'avons vu, les mœurs diffèrent de ceux qui se rapportent aux aliments. Il serait très impoli, très mal venu, très remarqué de fumer une cigarette tout seul. Oh, sans doute s'efforcera-t-on de ne pas trop étendre le cercle des « ayant-droits » mais normalement on sera cinq, sept, dix à « tirer » tour à tour sur le même bout de mégot, s'il réussit à faire deux tours de bouche rarement trois ; il est très inconvenant on pourrait dire grossier de « tirer » deux fois de suite au même tour. En fin de course, le propriétaire tirera encore

tout ce qu'il peut, puis avec mille soins éteindra le reste pour le replacer jalousement dans le sachet.

Tant d'égards pour de misérables brindilles, un quart de pincée au maximum, est-ce possible ? Si vous en doutez demandez au major X..., au commandant Y... et à l'avocat Z... si autour d'une table un beau jour, ils n'ont pas fait des bonds de joie de pouvoir se partager la poussière du fond d'une poche où huit mois plus tôt avaient séjourné l'un ou l'autre paquet de cigarettes !

On est fumeur où on ne l'est pas (*La cigarette d'Esterwegen*, p. 195).

Durant ces réunions intimes, comme d'ailleurs partout au camp, en toutes circonstances, il est parfaitement reçu que vous vous grattiez. De plus, il est de rigueur que sous le coup d'un aiguillon particulièrement mordant, vous procédiez illico à la recherche du coupable, quitte à découvrir le champ de ses opérations. Loin de s'offusquer, si votre voisin a conservé un semblant de « fair play », il se penchera à son tour sur les parties de défroques que vous exhibez pour vous aider à poursuivre le gibier.

S'il en a la bonne fortune, il ne se fera pas faute de saisir sa proie sur votre territoire, de l'occire à vos yeux sous le claquant des ongles, avec un petit sentiment de fierté et un soulagement largement partagé.

Les conciliabules prennent fin lorsque le dernier bloc de tourbe « rabioté » est consumé et que le poêle se refroidit.

On a enfin été un peu tranquille. On a savouré un vague relent d'une soirée auprès de l'âtre, chez des amis. La bonne camaraderie, l'amitié même a germé ou s'est consolidée ; de nouvelles relations se sont créées. On a pu s'évader un moment de son esseulement, des souffrances et des tracas journaliers.

C'est très heureux. Malgré leur inconfort notoire, à cause de

lui peut-être, les petites séances vespérales à la Revier Sud laissent un bon souvenir.

L'amitié n'a-t-elle pas une saveur plus marquée, une consistance plus robuste, lorsqu'elle s'épanouit parmi les malheureux ?

Les amis que l'on s'est fait autour de ce poêle resteront longtemps de vrais amis, pour la vie même.

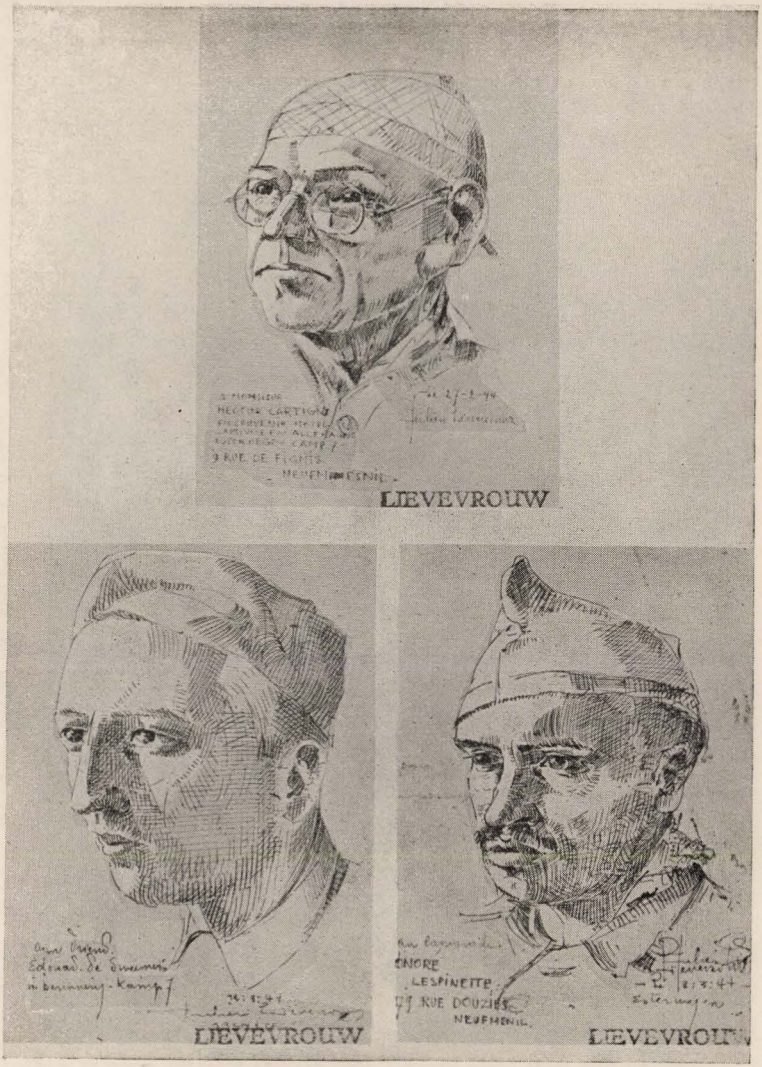
5. — Les visites par les fenêtres

Une particularité assez cotée à la Revier Sud est sans conteste la faculté de recevoir des visites par les fenêtres. Les interdictions et les menaces ont essayé en vain de les freiner. Après une « grosse bagarre » dont on parle dans le camp, elles se font plus rares pendant quelques jours ; elles reprennent ensuite favorisées par les beaux jours.

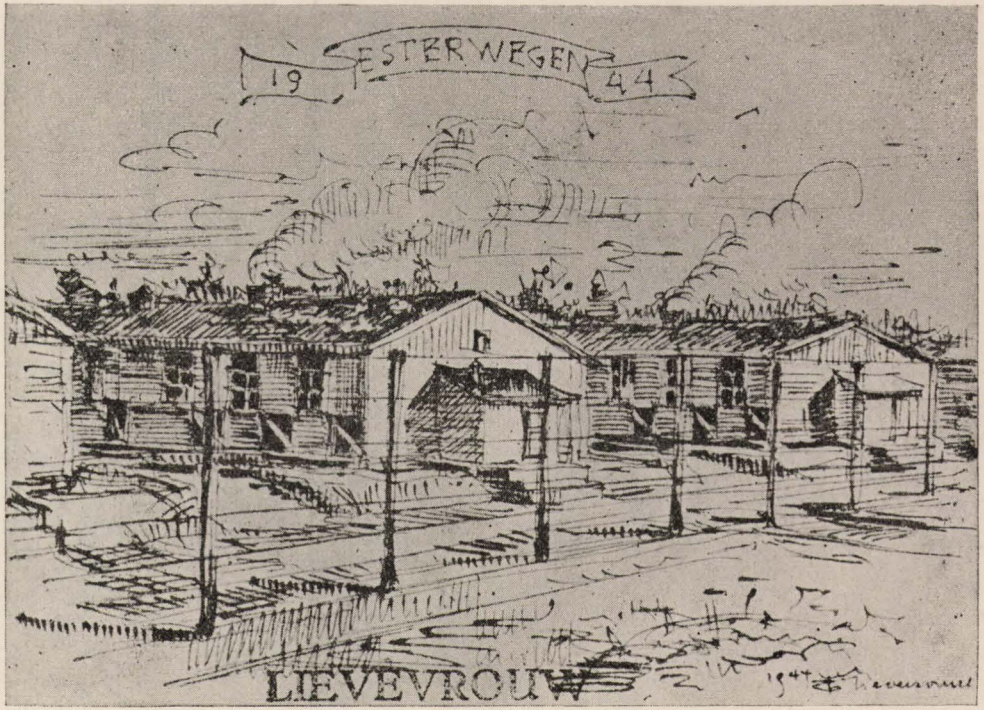
Au temps où l'on pouvait librement circuler dans le camp toute la journée, la chose était très simple. Dès la fin août, la claustration par baraque était chose faite, ce ne fut plus si commode. Sans doute le passage d'une baraque à l'autre, par la porte d'entrée au nez et à la barbe de Messieurs les gardiens se faisait à chaque instant de la journée avec une très belle désinvolture. Si l'on avait quelque motif de les craindre, il suffisait d'épier leurs allées et venues et de se faufiler au bon moment. Le plus souvent, sans même s'inquiéter d'eux, on quittait sa baraque, on abordait une autre par le jeu bien connu des fenêtres du lavoir.

Mais la Revier Sud était assez distante de la rangée de baraques. S'en rapprocher, causer aux fenêtres, y pénétrer surtout, exposait les visiteurs et visités à des orages d'envergure.

Cependant, presque tous les jours, aux heures favorables,



Têtes de bagnards.



Vue des Baraques 4, 5 et 6.

des figures apparaissaient furtivement aux fenêtres. L'appelé se rend en grande hâte vers la travée où se dessine la silhouette connue. Les voisins ronchonnent sans doute, de voir la fenêtre s'entr'ouvrir s'il fait très froid, ils tolèrent cependant un instant l'échange de quelques mots ou d'un précieux petit message par l'entrebrassure de la fenêtre.

Ce sont de nouveaux arrivants du pays, amis de tel malade, auquel ils apportent des nouvelles relativement récentes de la famille, du coût de la vie,des événements locaux. C'est un ami de prison ou d'organisation secrète qui désire échanger ses idées, donner ou recevoir des indications qui peuvent avoir une grande importance, dans l'éventualité d'un jugement toujours possible.

C'est l'adieu d'un ami qui vient d'apprendre par une voie détournée la présence de son nom sur une lite de « transport ». Ce sont surtout ces nombreuses relations liées au camp et cimentées dans l'épreuve. Ces vrais copains viennent et reviennent prendre des nouvelles des chers malades, les assurer des amitiés, des prières de « ceux de la baraque ». La première visite est entourée de prudence et de vigilance : l'approchant craint pour sa peau. Il placera un bienveillant « guetteur » au coin de l'infirmerie pour suivre le va-et-vient des gardiens et prévenir en cas d'alerte. Peu à peu pourtant on s'enhardit. Après plusieurs visites sans encombres, les visiteurs deviennent moins prudents, les visités plus exigeants. Ils finissent de concert par minimiser le danger, et sans l'avoir recherché, à s'exposer mutuellement à de graves conséquences.

C'est ce qui arriva un beau jour.

La veille d'un départ, trois ou quatre amis viennent faire leurs adieux tôt dans la matinée, sans trop d'inquiétude d'un danger possible. Leurs interlocuteurs passent le nez dans l'entre-bâillement de deux fenêtres que l'on n'ose guère ouvrir ;

il fait très froid, le sol est recouvert de neige. Brusquement le Fou sort de l'infirmerie, et voit nos gaillards en flagrant délit de causette. Il bondit brusquement à droite, dans la neige recouvrant le gazon, se lançant à la poursuite des maraudeurs qui détalent en vitesse. Mal lui en prit, au grand bonheur de quelques spectateurs prudemment dissimulés derrière les carreaux, brusquement le Fou perdit l'équilibre et ramassa une « pelle de dimension » en soulevant un nuage de poussière blanche. L'incident permit aux fuyards de disparaître, mais la fureur du poursuivant ne connut plus de borne. Faute de pouvoir punir les vrais « coupables » il fit rejaillir son dépit sur les malades ; il entra en trombe dans la première et la deuxième salle. Vociférant de plus belle, il demanda qui venait de parler aux fenêtres. Personne ne se déclara.

Il va de soi que dans les cas d'espèce, un minimum de solidarité écarte toute délation. Dans ce même esprit, chacun supporte une part du délit pour éviter que l'un ou l'autre camarade ne se fasse « sonner » d'envergure.

Partant, cette opinion dominant, et certes la crainte de se dénoncer muselant les coupables, personne ne bougea, malgré les plus sombres menaces du Fou en délire.

Il partit bredouille et rageur. Une demi-heure plus tard il réapparaît. Sombrement, férocement, avec une satisfaction sadique, il désigne au hasard comme sortant dix malades parmi ceux qui lui revenaient le moins, quel que soit leur état. Le jour même, après le dîner, ils seront tout simplement mis à la porte. Coïncidence : trois des plus fautifs ne se trouvent pas du nombre.

Plus d'un leur reprocha amèrement de ne pas s'être dénoncés pour épargner les voisins. Sans doute, ce geste eût été plus chic de leur part ; à leur décharge doit se ranger l'excuse de ne pas s'être doutés d'avance, de la gravité des conséquences.

Après coup, le Fou ne voulut plus rien entendre, ni de leur part, ni de celle du médecin qui essaya en vain de s'interposer.

Des scènes du genre ne sont pas seulement pernicieuses pour les victimes, elles raniment le malaise, la haine, la farouche opposition de tout le camp, contre ceux qui le subjuguent. Elles écartent en plus bien des malades de la Revier, étant sans conteste engageante à rebours.

Pourtant à voir les choses un peu objectivement, en quoi consistait la gravité du crime ? Si l'interdiction de contact est en soi logique, ne faudrait-il pas se montrer un peu plus tolérant quand des alités, des mourants peut-être, désirent voir un ami en partance, pour la dernière fois ? En tout cas, il est odieux de prendre une mesure de cette gravité pour souligner non pas le délit en lui-même, mais ce qui lui est proprement étranger : le dépit de la chute, la fuite des uns, le silence des autres.

Le règne de l'injustice et de l'arbitraire ne connaît pas de bornes au bagne d'Esterwegen. C'est ainsi qu'un jour d'hiver se trouvait au Rivier Sud, un vieillard de 71 ans, d'origine française. Perclus de rhumatismes, il s'aidait d'une canne pour marcher. A noter qu'on ne pouvait rester au lit avec le caleçon même par le temps le plus froid. Ce jour-là retentit le fatal « 22 » et le Fou entra, furibond, pour une inspection. Arrivé devant ce vieillard qui malheureusement était en défaut, il lui arracha, en le déchirant, le malencontreux caleçon et retourna le lit, jetant à terre pêle-mêle l'homme, la paillasse, et les couvertures. Puis il brisa la canne et obligea le vieillard à marcher sans aide.

6. — Pâques chez nos malades

...ne manque pas de suggérer bien des réflexions. Arrêtons-nous auprès de quelques alités, pour mieux saisir le sens qu'ils y attachaient eux-mêmes.

La petite salle de vingt lits se compose principalement de malades de la poitrine : pneumonie, pleurésie, asthme, etc...

Ce brave garçon pâtissier souffre beaucoup : la pleurésie qui le traîne depuis des mois est loin de se résorber, il n'a jamais été loquace, il est devenu muet comme une carpe. Rongé par son mal, épuisé par une lutte incessante, il n'en peut plus. On essaie en vain de lui roussir son pain, de lui faire presque de petits gâteaux au moyen de mélanges et d'échanges, rien n'y fait. Rien ne lui plaît. Et c'est un signe irréductible d'un assez proche dénouement. Faute de choix dans les vivres et les réconfortants, quiconque ne parvient plus à se sustenter du peu dont il dispose, le mal, quel qu'il soit, fait de rapides et implacables progrès. Il en a donné une nouvelle preuve en s'éteignant quelques jours après Pâques.

En face de lui le Grand Victor est affligé d'un fardeau similaire. Mais il le porte plus gaillardement. Sa taille se remarque à la dimension de ses « petits bateaux ». Ses godasses sont tellement anormales, du 47 paraît-il, qu'à l'arrivée, désespérant de trouver des sabots à sa pointure, on l'a autorisé à conserver ses chaussures.

Ce géant se distingue aussi par son appétit vorace. Il engloutit si volontiers n'importe quel reste, qu'on se ferait presque un plaisir d'en constituer pour les lui donner.

Doté du plus solide moral et après six mois de Revier on l'a revu debout au point d'être versé avec les valides lors d'un transport.

Le cher Maurice est encore une de ces figures typiques et

combien sympathiques des Revier. De quoi souffre-t-il au juste ? Ou pour mieux dire de quoi ne souffre-t-il pas ? Le péritoine n'est-il pas remis ; l'estomac et le foie ne disent rien qui vaille. Les intestins sont revêches, la poitrine est bien faible et parfois le cœur flanche, aussi le moindre mouvement lui est pénible.

Dans l'état de maigreur où il est réduit sa dure paillasse lui laisse peu de repos. Malgré tout, il a un moral d'acier, et parle d'abondance, de vastes projets d'avenir se rapportant eux aussi à sa partie : l'acier !

Il révèle surtout ce solide moral le 12 avril, lors de la visiste des cinquante-trois « Mosquitos ». Alors que de son côté cuisses et jambes sont labourées d'esquilles de bois arrachées par une balle d'un banc, on le relève. Il demeure debout appuyé au chambranle de la porte pendant que le médecin lui retire une à une les douzaines d'épines profondément enfoncées dans sa chair.

Dans la seconde salle, les misères humaines ne sont pas moins saisissantes, tant s'en faut.

A droite, le bon vieux M. J... ne s'inquiète absolument pas de son état et vit au jour le jour, vaguement conscient que son corps devient le squelette décrit plus haut.

Il se laisse faire avec une douceur et une sérénité, qui rendraient jaloux, s'ils en étaient capables, de vieux moines rompus par de longues années de vie ascétique au fond du cloître.

Il espère bien en sortir, mais avant tout il se laisse faire, en bon chrétien, pleinement abandonné dans les mains de la divine Providence.

Son voisin de lit partage entièrement ce sentiment. Un large et fréquent sourire lui vient sans doute de sa légitime fierté du devoir accompli. Il a noblement terminé une longue

carrière de chauffeur-mécanicien à bord du bloc Bruxelles-Liége. Ardent cheminot, dévoué à la cause de ses compagnons du rail, il devint non moins ardent chrétien avant d'avoir l'honneur de mourir comme ardent patriote.

Son mal en effet ne pardonne pas, le flegmon gangréneux qui gonfle sa jambe au double le fait horriblement souffrir. Elle va déclencher l'hydropisie généralisée qui finira par se rendre maître du cœur. Il a une soif dévorante, mais ne peut boire. Il domine pourtant ses souffrances en songeant aux siens ; il est heureux de songer que les siens ont le nécessaire, grâce au courageux labeur de toute sa vie. Il me charge de diverses recommandations pour eux, au cas où je rentre le premier et surtout, ajoute-t-il une fois, au cas où moi je ne rentre pas.

Chez ces deux amis si proches l'un et l'autre de la tombe, rien ne décèle l'habituelle terreur présageant le passage de vie à trépas. Pourquoi craindre la mort, quand tout a été réglé de son vivant pour éviter à l'heure finale les regrets stériles ?

Ces deux fervents wallons ont leurs pendants flamands dans la même salle. Comme il eût été souhaitable que les esprits étroits ou rongés par une basse et mesquine politique régionaliste se soient rendus compte, au milieu de ces malades de l'entente, de la sympathie, réciproques, de la bonne camaraderie existant entre wallons et flamands !

Si les meilleurs d'entre eux ne peuvent en donner le témoignage que par delà la tombe, puisse-t-il n'en avoir que d'autant plus d'autorité, car il est scellé de leurs souffrances et de leur sang.

Ce solide Gantois, commissaire de police aux environs de la gare Saint-Pierre est rongé par une double pneumonie qui, non seulement met sa vie en danger, mais le consume littéralement d'un feu intérieur.

Il l'exprime savoureusement entre ses moments de prostra-

tion, joignant un juron à l'adresse de ceux qui le méritent l'empêchant de poursuivre le beau « travail » mené de main de maître dans « son secteur ». On ne parle jamais qu'à demi-mots de ce qui s'est échaffaudé dans le secret le plus rigoureux. Il aime de parler ; il parle avec feu. Il est fier d'avoir maintes fois exposé sa vie, sans s'inquiéter du tout de la voir plus exposée que jamais.

Les médecins l'ont déclaré : plus d'espoir, et normalement on doit s'attendre à un dénouement d'un jour à l'autre. Le lendemain d'assez bonne heure on vient me chercher pour lui. Je pressens une issue fatale. Le cœur une fois de plus n'aura pu résister. Passant aussitôt dans la pièce voisine, quelle n'est pas ma stupeur de le voir assis dans son lit en train de chanter ! Il est mort quinze jours plus tard dans d'affreuses douleurs et sans proférer une plainte.

Un autre bon flamand, gendarme affecté à la Brigade spéciale du Palais, est peut-être le malade le plus repoussant ; sa jambe gauche n'avait d'abord été rongée que par un flegmon, un de ses milliers de flegmons que plus de la moitié des prisonniers ont connu mais qui heureusement, chez la plupart des malades, purent être dégorgés à temps. Pourtant chez plusieurs, ces flegmons prirent les allures d'une plaie infectieuse et atone qui donne une facture assez typique d'Esterwegen. Notre patient a peut-être attendu trop longtemps de se faire soigner à fond. Malgré tous les soins, la jambe gauche a littéralement quadruplé de volume.

On dirait ni plus ni moins un éléphantiasis. Outre cette proportion phénoménale atteinte par le membre il a fallu ouvrir les chairs sur plus de 15 cm. de longueur avec des incisions de droite et de gauche en croix de Lorraine. Une plaie hideuse loin de se refermer s'étend de plus en plus en suppurant, prenant des teintes vertes ou violettes. Les bains Rivanol dans

lequel est plongée la jambe lui donnent une teinte jaunâtre, repoussante de laideur et dégageant une odeur nauséabonde.

Ses voisins sont malades de le voir et de le sentir... lui-même est affligé en plus de la progression de cette infection qui semble se jouer du prontozyl. Le visage boursouflé est dominé par des paupières démesurément gonflées qui lui permettent à peine d'y voir quelque peu d'un œil. Sans arrêt, du pus suinte de ses paupières pour les coller davantage et se répand sur l'oreiller... C'est abominable.

Pourtant ce misérable souffre-douleur ne laisse échapper aucune plainte. Il est épuisé, exténué, dit à peine quelques mots, mais supporte avec un courage surhumain cet incomparable supplice jusqu'à ce que la mort vienne le délivrer.

D'une très grande délicatesse de sentiments il avait fait une sorte de confession publique avant de quitter sa baraque, demandant pardon à ceux à qui il aurait pu causer quelques peines.

A vrai dire, il ne devait pas jouir au camp d'une très bonne santé ; on le voyait hanté comme bien d'autres par la question alimentaire, se creuser la tête pour épargner telle fraction de pain, mettre en boîte telle partie de sa ration de margarine pour les conserver, faire des mélanges, bref s'empoisonner l'existence à trop vouloir dorloter son estomac.

On pourrait citer bien des malades encore, le petit de ... dont nous avons parlé. Le major Y... qui supporte allègrement, ses maux en soutenant le moral de son entourage. Avec quelle fierté il me montra la photo de sa femme et de ses deux grands fils étudiants. Il ne vit que pour eux ; un mois plus tard, pour eux, il saura offrir sa vie.

N'était-il pas utile de faire un tour d'horizon dans ces salles de malades, pour pouvoir donner une vague idée de ce que dut être une fête de Pâques à Revier Sud ? La psychologie

des acteurs est trop différente de la normale pour qu'il ne fût indispensable de révéler l'état de réceptivité; la teneur de l'opinion, prête à accueillir la fête pascale.

Elle se devait de conserver un caractère intime, circonspect, religieux même.

Le Fou déjà l'a souligné en répétant la veille son geste de « douceur » de la Revier Nord à Noël, cette fois avec une cuillère de cassonnade pour chacun.

Avis aux enfants gâtés, petits et grands, les insatiables de notre siècle d'abondance ! Avis à ceux pour qui les œufs de Pâques ne sont jamais ni assez gros ni assez nombreux ! Là-bas, au loin, dans la dernière détresse corporelle et morale au fond d'un bagne, privés de tout, des malades, des mourants, se font une fête de déguster en guise de dessert, de gâteau ou d'œufs de Pâques, une seule cuillerée de sucre brun ! ! !

Allait-on risquer de réciter en commun les prières de la messe? La question se posait, car quinze jours plus tôt, grande bagarre à ce sujet. Le Fou dans une de ses lubies est tombé sur un groupe qui suivait ces prières. Du coup, des livres et des chapelets ont voltigés, ont été piétinés, déchirés, d'autres ont été précipités dans le poêle, tandis qu'il scandait ses gestes de menaces, de blasphèmes, de vociférations.

Est-ce à dire que ce fût défendu ? Evidemment en principe, tout est défendu. En pratique, plusieurs Wachtmeisters ferment les yeux. Cognac aurait dit un jour qu'il s'en fichait de « nous voir nous amuser aussi bêtement ». Millimètre est venu une fois baraque IV frapper sur la vitre et faire signe de chanter moins fort. Une trentaine d'hommes chantaient le Gloria de plein cœur ; or, c'était durant une alerte, on risquait sans doute de se faire repérer ! En plus du Fou, seuls le Chinois et Charlot cherchaient systématiquement à poursuivre les réunions pieuses. Ils prenaient un plaisir satanique à soustraire des

armoires, des poches, les moindres objets de piété, à les arroser de sarcasmes, sacrilèges et à les détruire devant nous.

Devant cet odieux sectarisme bien digne des lecteurs de Roosenberg on comprend l'hésitation de plusieurs ; en s'entourant de prudence, on décida pourtant de placer la messe lors du départ du Fou vers midi et demie, après la soupe.

Au milieu de ces malades qui priaient et chantaient, les paroles de Celui qui se désignait en disant « Je suis la Résurrection et la Vie » résonnent de façon particulièrement touchante. Ils ne demandent qu'à conserver ce qui leur reste de vie : ils supplient le Maître de les délivrer de ce double tombeau vivant, d'une infirmerie pareille dans un tel camp ! Ils raniment leur confiance en songeant au désespoir bientôt transformé en joie débordante de ceux qui avaient connu la mort du Christ et par elle semble-t-il, l'effondrement de toute sa doctrine.

Il est ressuscité ! sa puissance est non seulement un gage, elle est la cause, la source réelle de toute résurrection de toute victoire définitive sur le mal, le péché, et ses suites la douleur.

Cette certitude est ravivée car « le prince de ce monde est déjà jugé », c'est-à-dire condamné. La cause des souffrants est entendue ; nos aspirations, nos tendances latentes et inéluctables vers le bonheur ne seront plus déçues. Nous le connaîtrons un jour définitivement, ce bonheur, car dans ce duel extraordinaire de la vie et de la mort, la mort n'a connu de victoire que pour souligner le triomphe éclatant et éternel de la vie !

Emaillant la liturgie ou le prône du jour, ces pensées s'entrecroisent dans l'esprit et le cœur des croyants. La certitude du triomphe final de la justice, la certitude de la possession du bonheur, de ce seul fait éternel et parfait, sont les meilleurs présents à offrir à de pauves hères qui paient largement leur tribu aux œuvres de la mort.

Le restant du jour de Pâques ne se différenciait guère des jours ordinaires ; il semble à beaucoup plus pesant et plus long. Même menu que tous les jours, à la seule différence que la « pappe » du matin aux nouilles était plus épaisse que d'habitude, et que des haricots produisaient un effet semblable dans la soupe de midi. Le soir « sec », archi-sec, car la margarine elle-même n'apparaît pas le dimanche ! Ce « repas du soir » de Pâques se réduisait donc à la tranche de pain sec et au gobelet de jus noirâtre. L'un et l'autre étaient d'ailleurs apportés dès le matin par ordre de ces Messieurs les Wachtmeisters qui ne demandaient qu'à se débarrasser au plus vite de ces prestations gênantes un jour de fête. Aussi l'appel du soir à son tour est avancé, à telle enseigne que les occulteurs furent placés dès trois heures et demie, alors que le soleil, de une heure et demie à l'heure solaire, réjouit encore la nature comme au beau milieu de la journée.

Cette soirée forcée est bien pesante pour nos alités, trop enclins à se recroqueviller sur eux-mêmes, à réduire d'office leur champ visuel aux confins de leur paillasse ou de leur gamelle.

En conclusion de la journée, la Fête Pascale à la Revier Sud souligne le dilemne qui s'est posé sans cesse pour nos chers malades dans cet enfer d'Esterwegen. Allons-nous y sombrer ? Allons-nous en sortir ? Le principe d'anihilation de la personne humaine systématiquement poursuivi dans ce bagne, l'ambiance générale de dépression qui en est la résultante, les cruelles restrictions infligées dans tous les domaines, l'état de délabrement physique qui s'en suit fatalement, tout converge à réduire l'homme dans chacune de ses manifestations vitales pour l'engourdir peu à peu dans un étau qui ne lâchera prise qu'à la mort.

Le Dante n'aurait pas dû chercher plus loin le portail destiné

à porter en effigie la phrase lapidaire qu'il destina aux portes de l'Enfer : « Vous qui entrez ici, quittez toute espérance ».

L'assertion vaut pleinement pour l'ensemble des conditions de séjour. Elle ne se trouverait pourtant démentie que par le vieux dicton : « Tant qu'il y a vie, il y a espoir ».

Pris dans son sens plénier, avec la vie éternelle comme complément nécessaire, cette vie assombrie de partout gardait son souffle d'espérance. La confiance à son tour blindait les énergies, l'endurance, la volonté d'échapper à l'étreinte !

Et Pâques est venu souligner le bien-fondé de cette confiance, assurer à ceux qui veulent bien comprendre l'approche de l'heure vengeresse de la vie sur la mort, approche hâtée et méritée par les souffrances, les sacrifices de centaines de malades et de quatre-vingts morts.

CHAPITRE X

Borgermoor

Pourquoi ce transfert momentané d'une grosse partie du camp d'Esterwegen, de cinq à six cents hommes, dans un camp voisin, à Borgermoor, entre le 8-II et le 8-III ?

Pourquoi ce passage dans ce même camp pendant quarante-huit heures d'une autre partie des détenus, en route vers une destination inconnue ?

Mystère. Nul ne peut en donner une réponse adéquate. Ce qui nous intéresse d'ailleurs, c'est l'état sanitaire, le soin des mêmes malades d'Esterwegen dans une autre résidence.

En jetant un coup d'œil sur le régime des malades de Borgermoor, le lecteur sera mieux à même de juger par lui-même des différences de soins, et pourra souligner du même coup, par comparaison, l'anarchie systématique du traitement des malades à Esterwegen.

* * *

Borgermoor ou le camp n° 1 est situé à 10 km à l'ouest d'Esterwegen, le long du canal.

De dimensions réduites, il se compose principalement d'une allée centrale desservant douze baraques et des annexes, et

entourées d'un certain nombre d'autres baraquements pour le personnel et les communs.

Dès l'arrivée, l'impression générale est meilleure, que celle qui fut éprouvée en pénétrant au bagne d'Esterwegen. Ici, propreté du linge, de la literie, des baraques. Le régime alimentaire est sensiblement le même. Au début pourtant, on l'a cru meilleur ; ces jours fastes n'eurent pas de lendemain.

Les cuisiniers durent se méprendre sur le nombre de leurs clients et furent prodigues d'une excellente soupe aux pois. On en reçut jusqu'à deux litres au même repas, et elle était d'une consistance telle que, refroidie, elle se démoulait du bassin pour former un gâteau de pois.

Hélas, ces beaux jours ne dépassent pas la semaine. Ensuite, on reçut parfois plus, parfois moins qu'à Esterwegen.

La baraque infirmerie du camp est spécialement avenante. On y trouve des peintures, d'un goût assez discutable, concédons ; des fleurs, des rideaux, du linoléum ; des installations et appareils sanitaires en ordre ; bref le jour et la nuit comparé à Revier Nord.

La chambre de visite médicale est la résidence habituelle d'un autre Fou, notablement moins pernicieux que celui d'Esterwegen.

L'examen journalier des malades se fait sous sa surveillance par un médecin belge, et la présence d'un secrétaire belge.

Ces visites ont une caractéristique bien originale, pour ne pas dire plus. Quelle que soit la place de la blessure à soigner et le genre d'affection, il fallait toujours comparaître tout nu ! Sans cesse défilaient des cas grotesques. Des patients venant pour des « petits bobos » : panaris au doigts, ongle incarné aux orteils, furonculose à la figure, sont toujours obligés de se faire soigner en tenue d'Adam !

Le nudisme si cher au régime, y trouvait son plein épanouissement.

Heureusement que les pièces étaient suffisamment chauffées. Tables et étagères sont abondamment garnies de produits de toutes espèces, même de ceux déclarés introuvables à Esterwegen.

Ils sont distribués sans trop de parcimonie, et le médecin savait facilement faire admettre son point de vue. Une relative facilité était aussi dévolue pour l'admission des malades à l'infirmerie.

Celle-ci disposait de quarante-trois lits. Les alités y étaient généralement bien soignés.

Il y avait une salle pour les pleurétiques, une pour les diphtériques, deux pour les affections fébriles non encore précisées, et une réservée aux grands ulcères de la jambe pour lesquels le repos était indiqué.

La crainte de la contagion retenait au seuil nos geôliers. Même le Fou n'y faisait que de très rares apparitions ; d'humeur instable, on ne savait jamais à quoi s'en tenir avec cet énergumène ; pas un mot aimable, mais toujours des moqueries, des sarcasmes.

En fait de médicaments, l'infirmerie était relativement bien fournie, mais il en manquait de première importance tels que Cybasol, éther sulfurique, liqueur de Dakin.

En l'absence du gardien, les clefs de l'armoire avaient été remises à un « droit commun » allemand qui, aux yeux de ces primaires qu'étaient les gardiens, passait pour un type extraordinaire.

Un beau jour, je constate, dit un médecin, des signes de diphtérie chez un malade. Une demande de sérum m'est refusée net.

Comme je disposais d'un microscope, je fais un frottis et lui montre bel et bien le bacille dans le microscope.

Dénégation absolue de mon homme.

Etant revenu à la charge le lendemain matin, je me heurtai de nouveau au refus du gardien qui me fit consulter tel volume dans lequel on disait : « la diphtérie est caractérisée par la teinte violacée des lèvres et l'étouffement à peu près complet du patient ».

Après mûre réflexion il me déclara : « je vais vous donner deux ampoules de sérum, mais si ce n'est pas la diphtérie vous les paierez vous-même ».

Je me résolus enfin à faire un frottis que j'envoyai au laboratoire allemand à Munster ; la réponse ne tarda pas à venir : « Bacilles diphtériques, variété longue ! » Il eût fallu voir la tête du bonhomme. Il était épouvanté car il y avait une épidémie de diphtérie ; et le secrétaire écrivit toute l'après-midi de multiples circulaires destinées à tous les coins de l'Allemagne.

Le lendemain le médecin chef était là. Mais le résultat fut que plus jamais on ne me refusa du sérum.

Les malades non hospitalisés n'eurent pas trop à souffrir du camp. Le travail n'était pas obligatoire. On se contenta de volontaires pour le triage de métaux, le déroulement des condensateurs et le tressage. La baraque II fut chargée de l'épluchage de légumes.

Ce calme relatif aurait pu perdurer, les nouveaux gardiens des lieux semblaient en général plus humains.

Par malheur, un personnage hautement indésirable vint troubler cette demi-quiétude.

Himmler, en l'occurrence le « Bleu » d'Esterwegen arriva un beau jour pour brouiller les cartes.

Il dut dire pis que pendre à notre sujet à ses collègues et

insister sur nos tentatives d'évasion, car depuis ce jour on serra la vis. Plus de promenade libre vers le pavillon aux « Kubels ».

Le soir, inauguration du grand bal folklorique qui demeure comme l'indice irréfutable de l'avilissement d'un peuple et le gage de sa ruine.

Eurent-ils peur de nous ? Craignaient-ils de nouvelles évasions ou quelque velléité d'émeute ? Bref, ils décidèrent d'instaurer un nouveau système pour l'appel du soir. On se tiendra comme auparavant en file le long des tables mais désormais en pan de chemise, le caleçon à la main !

Après l'appel, défilé devant deux ou trois Wachtmeisters, chemise ouverte, pan volant, le caleçon sur le bras gauche et la main droite devant relever la chemise pour assurer les inspecteurs qu'elle ne dissimule aucune machine infernale !

Une attitude dégradante n'abaisse que celui qui l'impose. Comment n'eurent-ils pas honte de s'avilir à ce point ?

Par comble d'obscurantisme, s'imaginaient-ils vraiment renforcer par là leur autorité ?

Et pourrant il est logique que la notion de dignité humaine écartée, on en vienne fatalement aux plus dégradantes infamies.

Hâtons-nous de le dire, après quelques jours, changement de décors. Piqués sans doute par on ne sait quel soubresaut d'une pudeur presque éteinte, on ne doit plus relever la chemise, mais par contre des deux mains tenir le caleçon en l'air par les deux jambes pour prouver à suffisance qu'il ne recèle lui non plus aucune arme dangereuse !

Oh la folle envie que l'on éprouvait de leur flanquer ces caleçons à la tête, de les bâillonner et de les faire disparaître !

Un matin, un jeune homme arrivé la veille dans un transport, est amené à la visite sur les bras de deux camarades. Sa faiblesse

était extrême ; de plus il souffrait d'accès de paralysie à la suite d'une maladie endurée dans une autre prison ; il ne pouvait se tenir sur ses jambes. Le Fou, le voyant, se leva, hurla et l'arracha d'un geste brusque des bras de ses camarades. Le jeune homme s'écroula. Il fut roué de coups de pied, soulevé par l'oreille, puis par les cheveux. Le jeune homme faisait des efforts désespérés mais ne parvenait pas à se relever. Et l'intervention du médecin et de quelques camarades est brutalement repoussée par le Fou. A bout de patience, celui-ci le prend par un poignet, le tire derrière lui comme un sac. Après l'avoir maltraité de la sorte une heure durant, le Fou se résigna à le reconduire dans la baraque avec la recommandation suivante : « qu'il ne fallait pas user des médicaments fortifiants, le malade devant quand même mourir bientôt... »

Crispés, mais impuissants devant ces inqualifiables traitements, les captifs sont restés parfaitement dignes.

N'empêche que la révolte grondait sourdement dans bien des cœurs, quand dans ce défilé rocambolesque apparaissait un boiteux, un manchot, un cul-de-jatte, brandissant péniblement sa défroque de son seul bras valide ou disponible.

Une lamentable mesure, aussi absurde que la précédente, fut prise quelques jours avant le retour. Un beau matin, par temps très froid, il gèle et neige, on vint démonter simultanément dans toutes les baraques les deux poêles installés au réfectoire et au dortoir.

A la différence des dispositions en vigueur à Esterwegen, le poêle du dortoir remplaçait celui qui là-bas figurait au lavoir.

Il eût été si simple de n'en prendre qu'un sur deux dans chaque baraque, et successivement les échanger au fur et à mesure de leur réparation. Point du tout.

Personne ne s'inquiétait de voir l'ensemble des poêles se

rouiller devant la porte de l'atelier ; pourquoi s'inquiéter davantage des prisonniers ? et pendant trois longs jours, malgré les frimas de l'hiver, nous sommes restés sans feu ! Sans feu avec une nourriture totalement insuffisante et partant incapable de nous réchauffer !

Sans feu, malgré les rhumes, les refroidissements et les grippes !

Sans feu dans des baraques dont les dimensions proportionnées au nombre d'occupants ne leur permettaient pas le moindre mouvement !

Et pour comble, le déclenchement administratif des ordres ne fut en rien modifié. Les prisonniers durent tous être remis en « civil ».

La joie de retrouver ses habits était quelque peu tempérée par la fraîcheur du local, car bien entendu cette mutation suppose comme partout une mise à nu « complète avant d'atteindre à son butin ».

Plusieurs ont glané à ce jeu des miasmes qui ne pardonnent pas, l'un d'eux, un brave berger du Tournaisis, le paya de sa vie.

Au dire des gardiens, tant de Borgermoor que d'Esterwegen, les morts n'étaient pas incinérés là-bas, mais enterrés. Je n'ai jamais su où exactement.

Au point de vue des secours religieux : c'était la même chose que partout ; il fallait se cacher. Ainsi ai-je fait venir un prêtre prisonnier pour le premier mourant que je savais être croyant : il s'agit d'un charmant jeune homme de vingt-deux ans (pour le troisième décès, ce ne fut plus possible pour la bonne raison qu'il n'y avait plus personne, sauf parmi les plus malades).

Tous les prisonniers étaient ramenés à Gross-Strelitz ou ramenés à Esterwegen provisoirement. Borgermoor comme Esterwegen, demeurait trop près de la côte nord-ouest ; les

débarquements de printemps devenaient vraisemblables : il était temps de diriger les effectifs de ces camps vers le centre de l'Allemagne.

C'est ce qui permit à l'auteur de trouver une résidence plus confortable en la prison de Bayreuth, face au théâtre de Wagner.

Au son des trompettes thébaines qui annonçaient encore au cours de l'été 1944, la reprise de *Tannhauser*, de *Lohengrin*, du *Vaisseau fantôme* — sans allusion — ou des *Maîtres-Chanteurs* — sans allusion aucune —. Au son plus monotone des 50 machines à coudre de son atelier de couture et trompant sans arrêt la surveillance des gardiens durant les 12 heures de travail forcé qui alternaient, nocturnes ou diurnes, de 8 en 8 jours, de mai à décembre 1944.

Au son particulièrement agréable de la voix gutturale d'un « Chimpanzé » ou d'autres « Wachtmeisters », qui vous houspillaient pour intensifier la « production », poursuivant avec tous ses camarades son petit sabotage systématique, l'auteur a pu coucher sur papier d'emballage d'abord et ensuite sur de petits « carnets », ces impressions toutes récentes de la vie des malades à Esterwegen.

Un an après...
En guise d'épilogue

Les innombrables vexations et souffrances endurées par des malades à Esterwegen et exposées ici par le menu, peuvent sembler au profane avoir atteint le sommet de l'ineptie ou de la barbarie.

Il n'en est rien.

Huit mois plus tard et jusqu'à la délivrance (mai 1945), nous devions sonder l'abomination de la désolation, côtoyer la mort brutale et journalière dans des circonstances tellement épouvantables qu'unanimement, tous, nous en venions à dire : « De fait, Esterwegen était encore un paradis ! »

Dans l'intervalle, la plupart des internés d'Esterwegen ont été dirigés vers les prisons de Gross-Strelitz, de Bayreuth, de Kaysem. Ici la vie cellulaire jointe au régime pénitencier régulier et à une hygiène généralement suffisante *réduisit* considérablement la mortalité. Si l'occupation de l'Allemagne avait pu se produire à cette époque, on aurait diminué de moitié l'hécatombe des prisonniers politiques, soit pour les seuls Belges de plus de dix mille hommes.

De fait, il n'y eut après tout que 83 décès de Belges pendant un an à Esterwegen, alors que le chiffre de présence est passé de 400 à 1800 par moment. En comptant une moyenne de 1200 présences, le coefficient s'établit à 7%, alors que, sur la totalité des prisonniers politiques belges, soit 40.000, on doit compter un pourcentage de décès de 73%, soit 28.000 morts.

Dès le mois de mai 1944, ce camp a été vidé de tous ses ressortissants belges. Or, ce n'est que vers la fin de l'année, après le débarquement de juin en Bretagne et l'approche du Rhin en septembre, et d'autre part, l'offensive russe qui débuta le 12 janvier 1945, que les nombreuses évacuations de camps ont commencé, allant de l'ouest ou de l'est de l'Allemagne. vers le centre. Ces déplacements vont de pair avec un régime de restrictions toujours plus accentué, et qui devait se faire sentir tout particulièrement dans les camps d'extermination.

Le terrible drame final ne se place donc qu'au cours de l'hiver 1944-1945.

Alors commencent les innombrables « transports » ou déplacements qui emmènent la presque totalité des Prisonniers Politiques dans des camps de concentration du centre de l'Allemagne. Au début les voyages se font par trains ; bientôt, il n'y aura plus que d'effroyables randonnées pédestres de centaines de kilomètres, jalonnés des milliers de cadavres des victimes exténuées, achevées et abandonnées le long du chemin.

L'ordre d'Himmler était formel : « Aucun prisonnier politique ne peut tomber vivant dans les mains de l'ennemi. »

Dans les camps, les difficultés de ravitaillement se font sentir progressivement et simultanément dans le domaine de l'alimentation, du chauffage et de l'habillement.

Rien ou presque n'est prévu pour équiper ces bagnards dans leur nouvelle résidence. Mais s'ils arrivent porteurs de leurs vêtements civils, ceux-ci seront indistinctement tous expédiés par wagons aux sinistrés des grandes villes allemandes. On en a vu des centaines à Dachau en plein hiver, n'ayant, pendant quatre jours, qu'une mince couverture sur leur nudité ! Par milliers devaient se compter ceux qui ne possédaient, pendant des semaines, par les grands froids, que deux

pièces de vêtements : une veste et un pantalon en lambeau, arrachés aux cadavres !

Pas un kilo de combustible n'a été fourni à Dachau de tout l'hiver, entre autres dans une douzaine de « blocs fermés », qualifiés de la sorte à cause de la quarantaine qui leur était imposée du fait du typhus exanthématique ; la nourriture n'était pas davantage prévue pour ces troupeaux humains errants et obligés de manger de l'herbe le long des routes.

Leur arrivée dans les camps réduisit à la portion hypercongrue, la ridicule pitance des parias. Dans la soupe de midi on ajoute encore et toujours de... l'eau ; pour le second et dernier repas de la journée, on diminue encore et toujours la ration de pain noir qui vers la fin à Dachau ne dépasse pas cent cinquante grammes par jour.

Hantées par la faim, rongées par la vermine, grelottant dans le froid sous des haillons indescriptibles, ces masses humaines sont exposées en hiver aux intempéries à longueur de journée dans un espace de dix mètres sur cent pour une moyenne de quinze cents à deux mille hommes !

Lorsqu'on tolère leur présence à l'intérieur, et pendant les interminables nuits d'hiver, ils sont entassés à plus de quatre cent cinquante dans des pièces de dix mètres sur dix, sur des couchettes à trois étages, à trois ou quatre par paillasse. Ces précisions sont rigoureusement exactes. L'auteur les a vécues dans les fameux « blocs fermés » de Dachau où près de vingt mille hommes de toutes nationalités ont partagé ce sort pendant des mois !

Faut-il s'étonner que le camp enregistrait journellement de cent cinquante à deux cents cadavres ? Le seul mois de février 1944, le chiffre de sept mille morts a été dépassé. Chaque jour, devant les portes des quatre salles de ces « blocs fermés »

les cadavres tout nus demeuraient étendus, deux... cinq... dix et, jusque vingt empilés en un jour pour une seule salle.

Chaque matin sur le camion plate-forme s'empilait cette macabre moisson de vrais squelettes recouverts de peau, pour alimenter le crématoire.

Vivre au milieu des cadavres ; vivre dans des conditions aussi épouvantables, voilà la véritable torture du bagne !

Rien d'étonnant qu'il en mourut tant, le plus surprenant, c'est d'en trouver qui ont échappé.

A Esterwegen, on a compté, pour 200 hommes, 1 mort par mois ;

A Dachau, on a compté, pour 200 hommes, 1 mort par *jour* !

Des onze amis voisins de couchette de l'auteur, qui en décembre 1944 au bloc fermé n° 17, salle IV, se trouvaient à sa droite, à sa gauche, au-dessous de lui et au-dessus, pas un n'a survécu. Voilà la vérité sur le bagne.

Voilà la cime du bagne.

Ce que fut Dachau dans les derniers mois, d'autres camps comme Buchenwald, Flossenbourg, etc... en furent la réplique assez exacte, avec de multiples variantes de nuances de proportion ou d'intensité.

Il était nécessaire de le révéler au lecteur pour être complet, pour ne pas l'induire en erreur en mesurant l'horreur du bagne à la seule aune d'Esterwegen. Ainsi éclairé, le lecteur admettra que les « Anciens d'Esterwegen » considéreront toujours ce premier camp comme un paradis relatif !

A tort des journalistes plus préoccupés de révélations sensationnelles que d'objectivité ont donné au public l'impression qu'après avoir parlé de tortures, le tout avait été dit des camps d'extermination. C'est faux. Les tortures proprement dites ont existé par moments et pour certains, tant dans les camps, dans les prisons, que dans les bureaux des polices

allemandes. Mais elles furent toujours exceptionnelles. L'auteur n'a été tortuté que trois jours sur trente-deux mois de captivité. Ceci peut être pris comme moyenne, car beaucoup n'ont pas connu de tortures.

La mort en trois minutes par asphyxie dans les chambres de gaz au moyen de l'acide cyanhydrique, à Dachau comme ailleurs, est un fait ; cette méthode ne semble pourtant pas avoir été fort généralisée dans la plupart des camps. Le camp d'Auchwitz seul fait exception. Des témoins affirment catégoriquement que tout l'effectif d'innombrables trains y amenant hommes, femmes et enfants, la plupart du temps de race juive, a été systématiquement conduit à la salle des gaz, prolongé par le four crématoire, qui aurait englouti plusieurs millions d'êtres humains.

Aura-t-on jamais des précisions suffisantes à ce sujet ? En attendant, soulignons encore le fait que tous les décès de 1945 sont dus pour 80% à la faim et 20% seulement à la maladie, aux exécutions et aux mauvais traitements.

Le supplice dominant du bagne, la torture essentielle et continue restera cette hantise de la faim, cette hallucinante et avilissante tendance de l'être affamé vers quelques grammes de nourriture.

On est très surpris de voir quelle condescendance les assassins de ces camps rencontrent à ce procès de Lunebourg ou autres. Sans doute la charité doit-elle dominer dans les rapports entre les hommes, mais il convient de souligner qu'elle est basée elle-même sur la justice.

Sans doute faut-il éviter de cultiver la haine entre les humains, mais la haine du mal est salutaire et nécessaire et son châtiment ne l'est pas moins. Mais d'autre part, les anciens bagnards ont trop souffert des conséquences d'un régime de fourberie, d'hypocrisie et de haine pour ne pas avoir compris

que ses conséquences sont infailliblement les souffrances et la mort. Aussi, sont-ils les premiers à réclamer que dans notre société contemporaine l'on retrouve enfin à tous les échelons de la vie sociale cette compréhension mutuelle, cette bonne camaraderie, cette entente bienveillante qui régnaient dans les camps au-dessus des divergences d'opinions, de groupes ou de partis.

Porte-voix des milliers de camarades de captivité morts au champ d'honneur du bagne d'infâmie, aux survivants de clamer au monde l'urgent besoin d'entente et de respect mutuels de franchise et de loyauté dans les rapports des individus et des peuples pour atteindre le but essentiel qui a coûté le sacrifice de leur vie : une vie dans la paix, dans l'union et dans la joie.

Puissent ces humbles pages y concourir quelque peu !

Puissent-elles servir à immortaliser le sacrifice de ceux qui ont donné leur vie pour cet idéal !

Puissent-elles aider à révéler leur programme synthétisé dans l'acrostiche qui va suivre : souligner l'abîme des souffrances que nous a valu le Nazisme pour que resplendisse et demeure à jamais l'abîme incomparable de la grandeur morale de ceux qui l'ont vaincu (*L'abîme appelle l'abîme*, p. 189).

Le bénéfice de la vente de cet ouvrage sera consacré à aider les veuves et les orphelins des Prisonniers Politiques et à immortaliser leur mémoire.

ACROSTICHES

Ces acrostiches, rédigés en même temps que le manuscrit, à la prison de Bayreuth, n'ont aucune prétention littéraire. Ils sont plutôt l'écho des préoccupations du moment et forment de petits clichés qui révèlent typiquement, à défaut d'appareil photographique, des situations caractéristiques du camp d'Esterwegen.

Loin d'infirmer la rigoureuse objectivité des pages précédentes, ils leur ajoutent une note très précise de couleur locale.

L'abîme appelle l'abîme

L'*abîme révélé*, réduisant en tout l'homme,

A pour cause cachée, l'utopie du surhomme,
Base du nazisme. Cette nouvelle preuve,
Imposée à des gens sublimes dans l'épreuve,
Mesure sa folie et révèle sa trace
En appliquant la loi du *sang et de la race.*

A*bîme de douleur*, de mépris, d'amertume,
Pliant et meurtrissant comme fer sur l'enclume
Pour traquer sans répit l'homme non productif,
Et traiter sans pitié le malade captif.
L'enfer d'Esterwegen signalé sans outrances
Livre quelques secrets des plus affreuses transes
Et sonde les contours *d'insondables souffrances.*

L'*abîme dominant*, immortel témoignage,

Atteste de nos preux l'indomptable courage
Bravant au jour le jour les horreurs de ce drame,
Irradiant leurs proches de cran, de force d'âme,
Méritant les premiers notre reconnaissance
En offrant le meilleur des *gages d'espérance.*

Le secret des tunnels

La liberté vaut mieux que sa simple espérance,
En creusant un tunnel on risquera sa chance.

Secrètement ; peut-être au su de cent vingt hommes
Entourés de mystère, ou prudents pour la forme,
Chacun, la nuit venue, en passant par la trappe,
Retirait quelques seaux, tout au fond de la sape,
Etançonnant ses flancs par des planches de lits
Tout en volant des fils pour corser les délits.

D'assez fortes lampes éclairaient les travaux,
Et le sable enlevé bouchant les canivaux,
Sous le plancher trouvait un asile nouveau.

Tout était presque prêt, lorsque la parfumeuse,
Un lourd camion-tonneau, trouva la terre creuse,
Nonobstant les efforts, la mine est découverte :
Nuitamment les gardiens s'assemblent pour sa perte,
En assiégeant chez eux, sous les coups de matraques,
Les valeureux mineurs de « cinquième baraque »,
Se promettant d'emblée de reprendre l'attaque.

La puissance de la gamelle

La gamelle a ses torts, et qui donc n'en convient ?
A trop voir ceux d'autrui on ne voit plus les siens.

Puissance de la faim, aux mains de ces vampires,
Utilisant son poids pour forcer des martyrs !
Ici la menace : la punition classique
Sera la privation d'un repas famélique.
Suivant leur fourberie, elle sert fréquemment
A corrompre les faibles, par quelques suppléments.
Ne peut-on comprendre, par voie de conséquence
Ces excuses bonnes, malgré leur apparence,
Et peut-on condamner, sans pleine connaissance ?

Dans l'idée de plusieurs, une gamelle efface,
Et du vaincu l'honneur, et du vainqueur l'audace ;

La bouche parle fort d'un cœur en abondance ;
Autant si pas bien plus, d'estomacs en carence.

Gamelle ! Cet objet de contradiction,
Arrivant au sommet des conversations !
Mordant un bout de bois, en guise de chiclette
En discutant des plats, tels de vrais cuisiniers,
La plupart se trouvent talents de pâtissiers,
Les menus sont copiés, échangées les recettes,
Et l'espoir de manger compense la disette.

L'assaut de la vermine

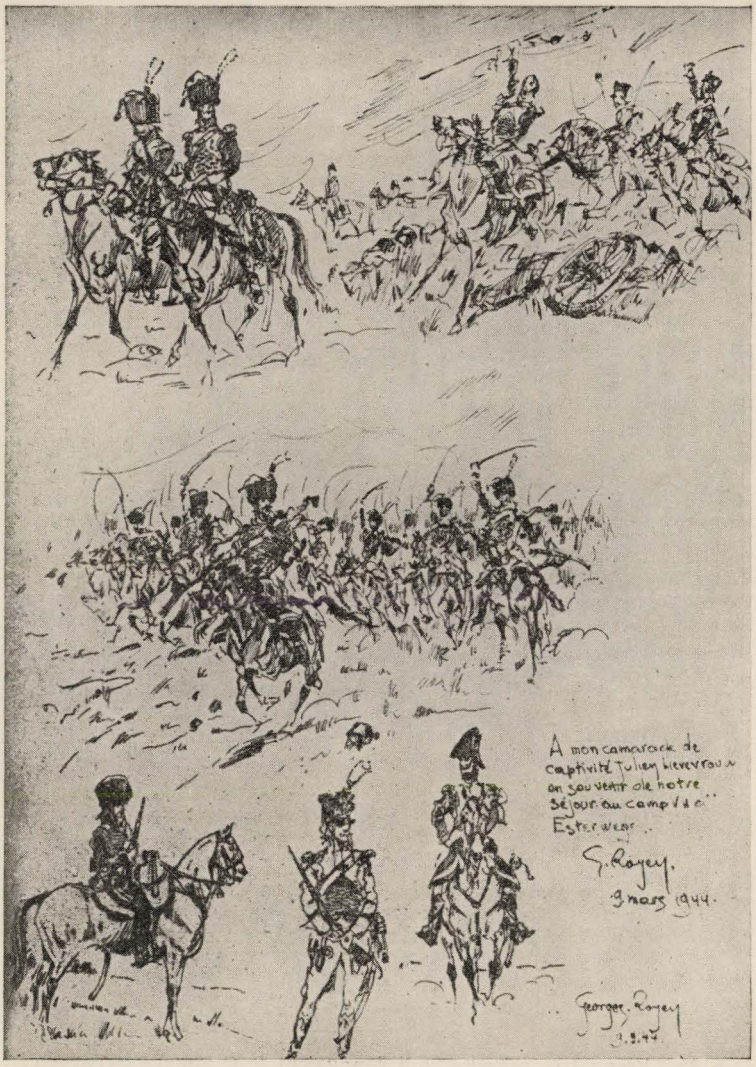
Les poux, les punaises et quelques pucelettes,

Attaquaient sans cesse de leurs coups de lancettes,
Suçaient leurs victimes, rongées par la faim,
Se gonflant le ventre du riche sang humain.
A tout instant du jour, le nez sur sa chemise,
Un « mordu » prend en chasse, une bête insoumise,
Tuant jusqu'à ses œufs, pour la faute commise.

D'aucuns, pris de pudeur, parfois s'en défendaient
En jurant n'en avoir... et pourtant se grattaient.

Les malades surtout cloués sur leur grabats,
Assistaient impuissants à leurs furieux ébats.

Vermines abhorrées, des gardiens les complices,
Echappant à l'étuve, et corsant nos supplices,
Regardez votre sort bien préférable au leur
Maintenus au cachot sous les dards de vos sœurs,
Ils seront tous jugés et trembleront de peur,
N'ayant pas comme vous, l'honneur d'une mort douce :
Eclater par pression des ongles des deux pouces.



Un des innombrables et remarquables dessins
que Georges Royen fit sur place.



Un des quatres miradors qui flanquaient le Camp d'Esterwegen aux quatre coins.

Le triage des cartouches

Le travail est forcé, nonobstant les traités.
En vain les opposants se feront maltraiter.

Tirées sur nos amis, sur les champs de bataille ;
Ramassées çà et là, pour servir de mitraille,
Infestées d'explosifs, il fallait les trier
Avec ou sans aimant ; on se faisait prier
Gageons que tout bon Belge à corvée semblable,
Estimerait normal de se faire intraitable.

Des caisses de triées sont comptées au pointage,
En repassant la même, on simule l'ouvrage,
Sans autre prétention qu'un simple boycottage.

Certain donc d'échapper aux regards indiscrets
Au sol sont confiés, dans un endroit discret
Restants de cartouches qui demeuraient chargées.
Très cotées ces bagues d'aluminium forgées,
Ouvragées dans la douille. Du seul fer d'un chargeur
Un canif a surgi, dans un manche à longueur.
Ce faisant bien souvent un « vingt-deux » retentit,
« **H**é ! Mais, c'est Millimètre !... Il est bien trop petit. »
« **E**pinard » guère plus, n'en trouvera de traces,
Si même à la sortie, il nous fouille ou menace !

Le règne des bobards

La vérité, en soi, est suffisamment belle,
Et le bobard en vain, s'acharnera sur elle,

Règne bien éphémère, est celui du bobard
Entraînant l'allégresse, ou semant le cafard,
Gagnant en consistance en passant par la bouche,
Ne sachant que briller, sans égard pour la douche
Entourant sa victime à l'instar de la mouche.

Des époques troublées, il scande les hauts faits,
Estimant moins les faits que les actes surfaits,
Semant de vains espoirs, parmi tous ses méfaits.

Bobardiser à froid, en connaissant l'erreur
Ote la moindre estime à qui s'en fait l'auteur.
Beaucoup sont exposés, en mordant au canard,
A un dégonflement lamentable au faiblard.
Rien ne vaut l'optimisme, doté d'indifférence
Dégageant du bobard les points de vraisemblance
Sans quitter le sentier de la saine espérance.

La cigarette d'Esterwegen

La passion du fumeur ne perd jamais ses droits,
Aussi pour la servir il devient plus adroit:

Cédant à ce travers nos gardiens, dans leurs vices,
Inspectant nos colis, offrant à leurs caprices
Grands et petits paquets de tabacs de chez nous.
A ce nouveau méfait, sans nous mettre à genoux,
Rageurs, mais décidés, nous faisons des mixtures,
Et des pommes de terre, nous prisons les pelures.
Très recherchés aussi : la tourbe et la bruyère,
Trèfle et parfois chiendent, luzernes, primevères,
Et brins de lauriers trouvés dans le potage.

Découpés et séchés, on dose le feuillage.

En crise de papier, pour rester très pratique,
Souvent emploira-t-on du papier hygiénique.
Tout en manquant de feu, la paire de lunettes,
Enflammait au soleil la dite cigarette.
Rien ne manque au festin, les marques surclassées,
Wervicq, Semois, Flobecq, se voyaient dépassées.
En les dominant toutes, elle a l'insigne honneur,
Gage de l'amitié qui fait sa vraie valeur,
En bouches multiples, d'être un grand réconfort.
Noyant quelques chagrins et soutenant l'effort.

Le mystère des morts vivants

Les « morts vivants » gardaient l'ombre d'une existence,
En suçant, en léchant, l'ombre d'une pitance,

Mystère de nourrir des hommes rien que d'eau !
Y joindre du ruta, du cumin, du poireau,
Soustrayant beurre et lait, le sucre et la viande,
Tout en privant de sel la nature friande.
Et le pain sans farine, fait de grains compressés,
Rebut de malterie où l'alcool fut pressé,
Evite de nourrir ces gens de contrebande ;

Décidés de tenir, mais hantés par la faim,
Et léchant leur bassin du doigt et de la main,
S'illusionnaient nourris en supputant « demain ».

Morts ! Quatre-vingts le sont, faut-il s'en étonner ?
Offrant à tous un cran qu'on n'eût pu soupçonner.
Réputés comme tels, au foyer dans les transes,
Tous les autres supportent des vivres la carence
Sans pouvoir dire au monde quelle est leur subsistance.

Vivant de presque rien, mais survivant quand même.
Infestés par les poux et gonflés par l'œdème,
Vêtus de haillons, sans cesse malmenés ;
Abaissés dans l'âme, dans le corps surmenés,
N'ayant que l'espérance, au fond de leur malheur ;
Traqués, meurtris, ruinés, mais enfin par bonheur,
Sortant de leur tombeau sans plus rien, sauf l'« honneur » !

Derrière les barbelés

Derrière les hauts murs et les fils de clôture,
Enfermés dans l'enclos comme bête en pâture,
Renfermé, le captif sous un ciel incertain,
Regarde fixement un point dans le lointain.
Il songe à sa Patrie, à sa chère maison,
Expiant l'infâmie de quelques trahisons,
Regrettant son foyer, mais non son sacrifice,
Entrevu librement dans un noble service,

Lassé de ne rien faire et souffrant de langueur,
Enclin à rêvasser, il secoue sa torpeur,
Séduit par des projets, des rêves de bonheur.

Barbelé, tu maintiens son corps en servitude,
A tes griffes pourtant, prends-en la certitude,
Résistent ses pensées qui règnent en maîtresse,
Bâtissant l'avenir, relevant les détresses,
Et vivant loin des fils, en oubliant son sort,
Libre de réfléchir pour préparer l'effort,
Entrevoit la Victoire et la félicité,
Se traçant un devoir : Rebâtir la Cité !

La corvée des bidons

La faim, signe certain d'une santé propice
A Esterwegen fut le pire des supplices.

« Corvée ! » crie le guetteur, d'un ton triomphateur,
Ordonnant de ce fait le départ des porteurs.
Regards vers les bidons, nez collés à la vitre,
Vaines suppositions : « Aurons-nous plus d'un litre ? »
Estimés et jaugés, prudemment mélangés,
Et versés tout d'abord aux premiers des rangées.

De tels égards sont dus à soupe non passée !
Et le soir, quand « c'est sec », deux cuillers bien rasées,
Serviront de repas aux captifs harassés !

Bidons qu'un « rabiot » rend doublement aimables
Idoles qu'on lèche pour leur jus innommable,
Disant la vengeance d'estomacs défaillants.
O ! vous les rassasiés, songeant à ces vaillants,
Ne refusez jamais aux affamés vos dons :
Sachez faire pour eux la « corvée des bidons ! »

Le salut à nos morts

Le brancard apparaît, tout au loin, s'avançant
Escorté d'un gardien au regard menaçant,

Surprise douloureuse mais hélas trop fréquente
Au sein des dix baraques de mille hommes en attente.
Le chef, d'une voix forte, lance le « Garde à vous ! »
Un frisson s'empare de chacun d'entre nous
Tandis que le mort passe. Une prière lente

Accompagne son corps, faute de compagnons.

N'avoir plus qu'un drap blanc, sur ses pauvres moignons !
Odieusement privé d'un ami, d'un parent
Sa dépouille insultée est suivie d'un dément !

Morts ! A vous nos mercis, à vous tous nos suffrages.
O ! Si nous n'avons pu vous rendre plus d'hommages,
Refoulés loin de vous après votre trépas,
Tous, nous l'avons juré, nous marchons sur vos pas :
Sachant vaincre ou mourir, mais ne trahissant pas.

Le civet de rat

La faim fixe souvent la qualité des mets ;
Et surtout quand un rat réjouit les gourmets.

Ce gibier se capture au moyen de la trappe,
Il s'échappe souvent ; mais un jour on l'attrape.
Vidé, pelé, lavé, quelle que soit sa tendresse,
Eprouvant longuement des flammes la caresse,
Trouve les châtiments des écarts de jeunesse :

Dans un fond de gamelle, il expie ses crimes,
Et se classe en tête des enjeux et des primes.

Rare est ce rabiot d'une ration de rat ;
Attaché à son râble qui ravit l'odorat ;
Tout rat confirmera ou sera un ingrat.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pages

Couverture. — Un des quatre miradors qui flanquaient le camp d'Esterwegen aux quatre coins.

Peinture : la baraque dite « des cartouches » 32-33

(Bréviaire). Vue générale du camp 32-33

Le carnet « acrostiches » composé de bords blancs des feuillets « Kubbel », et son étui 64-65

Nuit de Noël à la Revier Nord. Prise de sang du docteur Castelin pour essayer une révulsion en dernière minute, sur le petit « Ber » mourant faute de médicaments. (Dessin de Georges Royen.)... 64-65

Les enfants des « Petits Sapins » prient devant la crèche pour leur Directeur derrière les barbelés. — Le Directeur dans ses fonctions de prêtre priant et bénissant. — Le petit « Ber » expire. (Le dessinateur Georges Royen est mort depuis.) 96-97

Les sept carnets clandestins du manuscrit rédigé à la Prison de Bayreuth (voir Préface) 96-97

Le carnet « margarine », composé de feuillets qui enveloppaient une des deux rations hebdomadaires 128-129

Têtes de bagnards 128-129

Têtes de bagnards 160-161

Vue des baraques 4, 5 et 6 160-161

Un des innombrables et remarquables dessins que Georges Royen fit sur place 192-193

Un des quatre miradors qui flanquaient le Camp d'Esterwegen aux quatre coins 192-193

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pages

Couverture. — En des quatre miradors qui flanquent le camp d'Ebensee aux quatre coins. -

Frontispice : la banque dite « des curieuses » 32-33

(Héraldique) Vue générale du camp..... 32-33

Le cercueil « reposoir » composé de bords blancs des Familles « Kubler », et son étui..... 64-65

Noël de Noël à la Rue Neuf. Prie de sang du docteur Castelin pour ressuyer une révélation en dentière minute, sur le petit « Bor » montant dans le médicament. (Dessin de Georges Royen.)... 64-65

Les enfants des « Petits Sapins » priant devant la crèche pour leur Directeur devenu les barbelés. — Le Directeur dans ses fonctions de père priant et bénissant. — Le petit « Bor » expire. (Le dessinateur Georges Royen est mort déporté.)..... 96-97

Les sept cuves cimentées du manuscrit relégué à la Prison de Bayreuth. (voir Préface) 96-97

Le cercueil « marguerite », composé de familles qui enveloppaient une des deux rations hebdomadaires 128-129

Tête de bagnards 128-129

Tête de bagnards 160-161

Vue des barrages 4, 5 et 6..... 160-161

Un des plus monolithes et remarquables dessins que Georges Royen fit sur place 192-193

Un des quatre miradors qui flanquent le Camp d'Ebensee aux quatre coins 192-193

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	5
Introduction	9
Chapitre I. — L'arrivée	16
Chapitre II. — Les installations médicales	31
Chapitre III. — Visites et soins médicaux	41
Chapitre IV. — Leur nourriture	59
Chapitre V. — Les obstacles au sommeil	68
Chapitre VI. — Distractions de malades	77
Chapitre VII. — Quelques jours baraque IX	94
Chapitre VIII. — Quelques jours Revier Nord	100
Chapitre IX. — La Revier Sud	148
Chapitre X. — Borgermoor	173
Un an après... En guise d'épilogue	181
Acrostiches	187
Table des illustrations	201
Table des matières	203

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Préface 5

Introduction 9

Chapitre I. — L'arrivée 15

Chapitre II. — Les installations médicales 31

Chapitre III. — Visites et soins médicaux 41

Chapitre IV. — Leur nourriture 59

Chapitre V. — Les obstacles au sommeil 69

Chapitre VI. — Distractions de malades 77

Chapitre VII. — Quelques jours barques IX 94

Chapitre VIII. — Quelques jours Rovier Nord 109

Chapitre IX. — Le Rovier Sud 140

Chapitre X. — Bourgemaoor 173

Un an après... En guise d'épilogue 183

Annexe 187

Table des illustrations 201

Table des matières 203

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE LA MAISON
H. VAILLANT-CARMANNE, S. A., LIÈGE
Le 31 JANVIER 1946

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE LA MAISON
H. VAN LANTSCHOOT, S. A., LIÈGE
Le 31 JANVIER 1946



16.092

Imprimé en Belgique

Imp. H. VAILLANT-CARMANNE, S. A.
Un adm.-dir. L. Dallemagne, 4, place St-Michel, Liege.